

Les orphelins de Dérigny

En hommage à la Comtesse de Ségur



numero 59 - tome 1

Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux ?

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : pixabay.com

numéro : 59

année : juin 2022

En hommage à la Comtesse de Ségur, car Madame, si nous
nous étions connus, nous aurions pu écrire ensemble
de très grandes aventures...

Voici une version modernisée de votre récit: l'ange gardien.

Version revue et corrigée du 19.06.2022

Tome 1 : l'ange gardien

Chapitre 1 - À la garde de Dieu.

Il faisait froid, il faisait sombre. La pluie tombait fine et serrée. Deux enfants dormaient au bord d'une grande route, sous un vieux chêne touffu. Il y avait un petit garçon de trois ans qui était étendu sur un amas de feuilles, puis un autre petit garçon, de six ans, couché à ses pieds et qui le réchauffait de son corps.

Le petit avait des vêtements de laine, communs, mais chauds. Ses épaules et sa poitrine étaient couvertes de la veste du grand garçon qui grelotait en dormant, et de temps en temps, un frisson faisait trembler son corps. Il n'avait pour tout vêtement qu'une chemise et un pantalon à moitié usés. Sa figure exprimait la souffrance, et des larmes à demi séchées se voyaient encore sur ses petites joues amaigries.

Il dormait d'un sommeil profond, et sa petite main tenait une médaille suspendue à son cou par un cordon noir. Son autre main tenait celle du plus jeune enfant. Il s'était sans doute endormi en la lui réchauffant. Les deux enfants se ressemblaient, ils devaient être frères. Le petit avait les lèvres rouges, les joues rebondies. Il n'avait dû souffrir ni du froid ni de la faim comme son frère aîné.

Les pauvres enfants dormaient encore quand, au lever du jour, un homme passe sur la route, accompagné d'un beau chien, de l'espèce des chiens Saint-Bernard. L'homme avait toute l'apparence d'un militaire. Il marchait en sifflotant, ne regardant ni à droite ni à gauche. Le chien suivait pas à pas.

En s'approchant des enfants qui dormaient sous le chêne, au bord du chemin, le chien a levé le nez, dressé les oreilles, et quitte son maître. Il s'élançe vers l'arbre, sans aboyer. Il regarde les enfants, les flaire, leur lèche les mains et pousse un léger grognement comme pour appeler son maître sans éveiller les dormeurs.

L'homme s'arrête, se retourne et appelle son chien. Le chien restait immobile... il poussait un second grognement plus prolongé et plus fort.

Le voyageur devinait qu'il fallait porter secours à quelqu'un. Il approche de son chien et il voit avec surprise ces deux enfants abandonnés. Leur immobilité lui fait craindre qu'ils ne soient morts, mais en se baissant vers eux, il voit qu'ils respiraient. Il touche les mains et les joues du petit... elles n'étaient pas très froides... celles du plus grand étaient complètement glacées. Quelques gouttes de pluie avaient traversé les feuilles de l'arbre et tombaient sur ses épaules couvertes seulement de sa chemise...

...: Pauvres enfants ?, ils vont mourir de froid et de faim, je ne vois rien près d'eux, ni paquets ni provisions. Comment a-t-on laissé de pauvres petits êtres si jeunes, seuls, sur une grande route ?

...

...: Que faire ? Les laisser ici, c'est vouloir leur mort.
 Les emmener ? J'ai encore long à marcher et
 je suis à pied, ils ne pourront me suivre...

...

Pendant que l'homme réfléchissait, le chien
 s'impatientait, il commençait à aboyer... et ce bruit a
 réveillé le grand frère. Il ouvre les yeux, regarde
 le voyageur d'un air étonné et suppliant, puis le chien,
 qu'il caresse, en lui disant...

...: Oh ?, tais-toi, tais-toi, je t'en prie... ne fais pas de
 bruit, n'éveille pas mon frère qui dort et qui ne
 souffre pas. Je l'ai bien couvert, tu vois, il a bien
 chaud...

...: Et toi, mon pauvre petit, as-tu bien froid ?

...: Moi, ça ne fait rien, je suis grand, je suis fort,
 mais lui, il est petit, il pleure quand il a froid,
 quand il a faim...

...: Pourquoi êtes-vous ici tous les deux ?

...: Parce que Maman est morte et que Papa a été pris
 par les gendarmes, et nous n'avons plus de maison et
 nous sommes tout seuls...

...: Pourquoi les gendarmes ont-ils emmené ton papa ?

...: Je ne sais pas... peut-être parce qu'il ne travaille
 plus...

...: Comment faites-vous pour manger ?

...: On mendie souvent...

...: Vous donne-t-on assez ?

...: Quelquefois, pas toujours, mais Paul en a toujours
 assez...

...: Et toi, tu ne manges donc pas tous les jours ?

...: Oh ?, moi, ça ne fait rien, puisque je suis grand...

...

L'homme se sentait très ému de ce dévouement fraternel et il se décide à emmener les enfants avec lui jusqu'au village voisin...

...: "Je trouverai bien une bonne âme qui les prendra en charge, et quand je reviendrai, nous verrons ce qu'on pourra en faire... le père sera peut-être de retour..."

...

...: Quel est ton nom, mon pauvre petit ?

J: Je suis Jacques, et mon frère, c'est Paul...

...: Moi, c'est Marcel... Eh bien, mon petit Jacques, veux-tu que je t'emmène ? Je prendrai soin de toi...

J: Et Paul ?

M: Lui aussi, je ne voudrais pas le séparer d'un si bon frère. Réveille-le et partons...

J: Mais Paul est fatigué, il ne pourra pas marcher aussi vite que vous...

M: Je vais le mettre sur le dos de Skippy, tu vas voir...

...

Marcel soulève doucement le petit Paul toujours endormi, puis il le place à cheval sur le dos du chien en appuyant sa tête sur le cou de Skippy. Ensuite, il ôte sa veste, qui couvrait son veston. Il en enveloppe le petit comme d'une couverture, et pour l'empêcher de tomber, il noue les manches sous le ventre du chien...

M: Tiens, voilà ta veste, Jacques, remets-la sur tes pauvres épaules glacées, et partons...

...

Jacques se lève, chancelle et retombe à terre.
De grosses larmes coulent de ses yeux. Il se sentait faible et glacé, et il comprenait que lui non plus, il ne pourrait pas marcher...

M: Qu'as-tu donc, mon pauvre petit ? Pourquoi pleures-tu ?

J: C'est que je ne peux plus marcher... je n'ai plus de forces...

M: Est-ce que tu te sens malade ?

J: Non, mais j'ai trop faim, je n'ai pas mangé hier...
Je n'avais plus qu'un morceau de pain pour Paul...

...

L'homme sentait aussi ses yeux se mouiller. Il sort de son sac un bon morceau de pain, du fromage et une gourde de cidre, puis il présente à Jacques le pain et le fromage pendant qu'il débouchait la gourde. Les yeux de Jacques brillèrent. Il allait porter le pain à sa bouche quand un regard jeté sur son frère l'arrête...

J: Et Paul ?, il n'a rien pour déjeuner... je vais garder ça pour lui...

M: J'en ai encore pour Paul... mange, mange tout sans crainte...

...

Jacques ne se fait pas prier deux fois, il mange et boit avec délice en répétant...

J: Merci, mon bon Monsieur, merci... Vous êtes très bon. Je prierai la Sainte Vierge de vous faire très heureux...

Quand il a été rassasié, il sentait revenir ses forces et il dit être prêt à marcher. Skippy restait immobile près de Jacques. La chaleur de son corps réchauffait le petit Paul, qui dormait plus profondément que jamais.

L'homme prend la main de Jacques, et ils se mettent en route, suivis de Skippy, qui marchait posément sans se permettre le moindre bond ni aucun changement dans son pas régulier, de peur d'éveiller l'enfant.

Marcel questionnait Jacques tout en marchant. Jacques lui apprend que sa mère était morte après avoir été longtemps malade, que l'on avait vendu tous leurs beaux habits et leurs jolis meubles, et qu'à la fin, ils ne mangeaient plus que du pain, que leur papa était toujours triste et il n'avait plus de travail, mais il en cherchait...

J: Un jour, les gendarmes sont venus chercher Papa. Il ne voulait pas aller avec eux, il disait toujours en nous embrassant: "Mes pauvres enfants ?, mes pauvres enfants ?" et les gendarmes disaient "Il faut venir tout de même, nous avons des ordres." Puis un gendarme m'a donné un morceau de pain et il m'a dit: "Reste là avec ton frère, petit, je reviendrai vous prendre." J'ai donné du pain à Paul et j'ai attendu un bout de temps, mais personne n'est venu. Alors, j'ai pris Paul par la main et nous avons marché longtemps. J'ai vu une maison où on mangeait, j'ai demandé de la soupe pour Paul. On nous a fait assoir à table, et on nous a donné une grande assiette de soupe. Puis on nous a fait coucher sur de la paille...

...

J: Quand nous avons été éveillés, on nous a mis du pain dans nos poches, et on m'a dit: "Va, mon petit, à la garde de Dieu." Je suis parti avec Paul, et nous avons marché comme cela pendant bien des jours. Hier, la pluie est venue. Je n'ai pas trouvé de maison. J'ai donné à Paul le pain que j'avais gardé. Je lui ai ramassé des feuilles sous le chêne. Il pleurait parce qu'il avait froid. Alors, j'ai pensé à ce que maman m'avait dit: "Prie la Sainte Vierge, elle ne t'abandonnera pas." J'ai prié la Sainte Vierge. Elle m'a donné l'idée d'ôter ma veste pour couvrir les épaules de Paul, puis de me coucher sur ses jambes pour les réchauffer. Et tout de suite, il s'est endormi. J'étais bien content. Je n'osais pas bouger pour ne pas l'éveiller et j'ai remercié la bonne Sainte Vierge. Je lui ai demandé de me donner à déjeuner demain parce que j'avais très faim et je n'avais plus rien pour Paul. J'ai pleuré, et puis je me suis endormi aussi... et la Sainte Vierge vous a amené sous le chêne. Elle est très bonne, la Sainte Vierge, Maman me l'avait dit bien souvent: "Quand vous aurez besoin de quelque chose, demandez-le à la Sainte Vierge... vous verrez comme elle vous écoutera."...

...

Marcel n'a pas répondu. Il serrait la main de Jacques fermement dans la sienne, et ils continuaient à marcher en silence. Au bout de quelque temps, l'homme s'aperçoit que la marche de Jacques ralentissait...

M: Tu es fatigué, mon grand ?

...

J: Oh ?, je peux encore aller, je me reposerai
au village...

...

L'homme a pris Jacques et il l'a mis sur ses épaules...

M: Nous irons plus vite ainsi...

J: Mais je suis lourd... vous allez vous fatiguer,
mon bon Monsieur...

M: Non, mon petit, ne te tourmente pas. J'ai porté
plus lourd que toi, quand j'étais soldat...

J: Vous avez été soldat ?, mais pas gendarme ?

M: Non, pas gendarme... je rentre au pays, après avoir
fait mon temps...

J: Je n'oublierai jamais votre nom, Monsieur Marcel...

M: Je n'oublierai pas non plus le tien, mon petit
Jacques. Tu es un brave enfant, un bon frère...

...

Depuis que Jacques était sur les épaules de Marcel,
il marchait beaucoup plus vite. Ils ne tardent pas
à arriver dans un village à l'entrée duquel il aperçoit
une auberge. Marcel s'arrête à la porte. Il espère
avoir le gîte. En entrant, il demande l'aubergiste...

M: Y a-t-il un logement pour moi, pour ces mioches
et pour mon chien ?

A: Je loge les hommes, mais pas les bêtes ?

M: Alors vous n'aurez ni l'homme ni sa suite...

...

L'aubergiste les regarde s'éloigner avec dépit.

Sans doute qu'il pense qu'il avait eu tort de renvoyer un homme qui semblait tenir à son chien et à ses enfants, et qui aurait peut-être bien payé...

A: Monsieur ? Hé ?, Monsieur le voyageur ?

M: Que me voulez-vous ?

A: J'ai un logement, Monsieur, j'ai tout ce qu'il vous faut...

M: Gardez-le pour vous, mon bonhomme... le premier mot, c'est tout pour moi...

A: Vous ne trouverez pas une meilleure auberge dans tout le village, Monsieur...

M: Tant mieux pour ceux que vous logerez...

A: Vous n'allez pas me faire l'affront de me refuser le logement que je vous offre...

M: Vous m'avez bien fait l'affront de me refuser celui que je vous demandais...

A: Mon Dieu, c'est que je ne vous avais pas regardé... j'ai parlé trop vite...

M: Et moi aussi, je ne vous avais pas regardé... maintenant que je vous vois, je vous remercie d'avoir parlé trop vite, et je vais ailleurs...

...

Marcel lui tourne le dos, puis il se dirige vers une autre auberge de modeste apparence qui se trouvait à l'extrémité du village, laissant le premier aubergiste pâle de colère et fort contrarié d'avoir manqué une occasion de gagner de l'argent.

...

Chapitre 2 - L'ange gardien.

Ainsi, à cette nouvelle auberge... le voyageur fait la même demande...

M: Y a-t-il un logement pour moi, pour deux mioches et pour mon chien ?

A: Entrez, Monsieur, il y a de quoi loger tout le monde ?

...

Une femme à la mine fraîche et souriante apparaît sur le seuil de la porte...

H: Entrez, Monsieur, que je vous débarrasse de votre cavalier...

M: Merci bien...

...

En disant cela, la femme a enlevé doucement le petit Jacques de dessus les épaules du voyageur...

H: Et ce pauvre petit qui dort tranquillement sur le dos du chien ? Un joli enfant, et un brave animal ? Il ne bouge pas plus qu'un chien de plomb, de peur d'éveiller l'enfant...

...

Cependant, les bruits de l'auberge réveillent enfin le petit Paul.

Il ouvre de grands yeux, regarde autour de lui d'un air étonné et, comme il n'aperçoit pas son frère, il fait une moue comme pour pleurer et il appelle d'une voix tremblante...

P: Jacques ?, Jacques ?

J: Je suis ici, Paul. Nous sommes très heureux ?
Vois-tu ce bon monsieur ? Il nous a amenés ici.
Tu vas avoir de la soupe. N'est-ce pas, Monsieur Marcel, que vous voudrez bien donner de la soupe à Paul ?

M: Certainement, mon gargon... de la soupe et tout ce que tu voudras...

...

La dame de l'auberge regardait et écoutait d'un air étonné...

M: Vous n'y comprenez rien, ma bonne dame, n'est-il pas vrai ? C'est toute une histoire que je vous raconterai. J'ai trouvé ces deux pauvres petits perdus dans un bois, et je les ai amenés.
Ce petit-là est un bon et brave enfant... je vous raconterai cela, mais donnez-nous vite de la soupe pour les petits, qui ont l'estomac creux, un modeste ragout pour tous, et je me charge de mon chien, un vieil ami, n'est-ce pas, Skippy ?

...

Skippy répondit en remuant la queue et en léchant la main de son maître. Marcel avait débarrassé Paul de la veste qui l'enveloppait et il l'avait posé à terre. Paul regardait tout et tout le monde, il souriait à Jacques, puis à Marcel et il embrassait Skippy.

La dame, qui avait de la soupe au feu, apprêtait un repas, et tout est bientôt prêt. Elle assied les enfants sur des chaises, place devant chacun d'eux une bonne assiette de soupe, un morceau de pain, pose sur la table du fromage râpé et des radis en salade...

H: C'est pour attendre le menu, Monsieur, le fromage est bon dans la soupe, les radis sont tout frais du jour en salade, c'est croustillant...

...

Marcel se met à table. Jacques et Paul, qui mouraient de faim, se jettent sur la soupe. Jacques a eu soin d'en faire manger à Paul quelques cuillerées avant qu'il y goute lui-même. Paul mangeait tout seul, ensuite, et le bon petit Jacques a pu satisfaire son appétit. Après la soupe, il mangeait et donnait à Paul du pain et ils ont aussi bu du cidre... puis c'est un hachis de viande aux pommes de terre qui leur est servi.

La bonne et jolie figure de Jacques était radieuse. Paul riait, et remerciait Jacques entre deux bouchées. Jacques avait de son frère les soins les plus touchants. Jamais il ne l'oubliait, lui-même ne passait qu'en second.

Marcel ne les quittait pas des yeux. Lui aussi, il souriait et il était heureux.

M: " Pauvres petits ? Que seraient-ils devenus si Skippy ne les avait pas dénichés ? Ce petit Jacques a bon coeur ? Quelle tendresse pour son frère ? Quels soins il lui donne ? Que faire, mon Dieu ? Que faire de ces enfants ? "

...

La dame examinait aussi avec attention les soins de Jacques pour son frère et la belle et honnête physionomie de Marcel. Elle attendait avec impatience l'explication que lui avait promise ce dernier, et lui servait les meilleurs morceaux, son meilleur cidre et sa plus vieille eau-de-vie. Marcel mangeait encore. Les enfants avaient fini. Ils s'étaient appuyés contre le dossier de leurs chaises et commençaient à bâiller...

M: Allez jouer un moment...

J: Où peut-on aller, Monsieur Marcel ?

M: Ma foi, je n'en sais rien. Dites, Madame, où peuvent aller les petits pour qu'ils s'amuse sans rien déranger ?

H: Par ici, au jardin, les enfants, venez...

...

La dame a ouvert une porte à l'arrière...

H: Voyez, au bout de l'allée, un baquet plein d'eau et un pot à côté, vous pourrez vous amuser à arroser les légumes et les fleurs, mais pas trop...

J: Puis-je me servir de l'eau qui est dans le baquet pour laver Paul et me laver aussi, Madame ?

H: Certainement, mon garçon, mais ne voudrais-tu pas le faire à la salle d'eau ?

J: On ne veut pas déranger...

H: Mais si vous restez encore avec ce bon Marcel...

J: Oui, on aimerait bien rester, mais c'est à Monsieur Marcel de décider...

H: Je pense qu'il le voudra, alors jouez seulement, plus tard, vous pourrez prendre un bain...

J: Merci beaucoup, Madame ?

...

Jacques et Paul disparaissent dans le jardin. On les entendait rire et jacasser. Marcel mangeait lentement et réfléchissait. La femme aubergiste avait pris une chaise et elle s'était placée en face de lui, attendant qu'il ait fini pour enlever le couvert. Quand Marcel a avalé sa dernière goutte de café et d'eau-de-vie, il a levé les yeux vers cette femme, il lui sourit en s'accoudant sur la table...

M: Vous attendez l'histoire que je vous ai promise...
la voici, elle n'est pas longue, et vous m'aidez peut-être à la finir...

...

Il lui fait donc le récit de sa rencontre avec les enfants. Sa voix tremblait d'émotion en redisant les paroles de Jacques et en racontant les soins qu'il avait eu de son petit frère, son dévouement, sa tendresse pour lui, le courage qu'il avait déployé dans leur abandon et sa touchante confiance en la Sainte Vierge...

M: Et à présent que vous en savez autant que moi, Madame, aidez-moi à sortir de cet embarras. Que puis-je faire de ces enfants ? Je ne peux les abandonner ? Je n'en ai pas le courage. Ce serait rejeter une charge que je peux porter, au total, et refuser le présent que me fait le bon Dieu. C'est que j'ai une longue route à faire. Je quitte mon régiment et je rentre au pays. J'ai au moins quatre étapes de quinze à vingt kilomètres à faire. Et comment trainer ces enfants si jeunes, par la pluie, la boue, le vent ?

...

M: Et puis, je ne vis pas chez moi... personne pour les garder. Mon frère est aubergiste, comme vous, et il n'a que faire de moi, déjà, et mon père et ma mère sont depuis longtemps près du bon Dieu, mes sœurs sont mariées et elles ont assez des leurs, sans y ajouter des pauvres petits sans père ni mère, et sans argent. Vous, Madame, vous m'avez l'air d'une brave femme...
Dites... que feriez-vous à ma place ?

...

H: Ce que je ferais ? ... Ce que je ferais ?
Parole d'honneur, je n'en sais rien...

M: Mais ce n'est pas un conseil, ça ?

H: Que voulez-vous que je vous dise ? ... D'abord, je ne les laisserais certainement pas vaguer à l'aventure...

M: C'est bien ce que je me suis dit...

H: Je ne les donnerais pas au premier venu...

M: C'est bien mon idée...

H: Je ne les emmènerais pas à pied si loin...

M: C'est ce que je me disais...

H: Alors... je ne vois qu'un moyen... mais vous ne voudrez sans doute pas...

M: Peut-être que si... dites toujours...

H: Laissez-les-moi...

...

Marcel regardait l'aubergiste avec une surprise qui lui fait baisser les yeux et qui la fait rougir comme si elle avait dit une sottise...

H: Je savais bien que vous ne voudriez pas. Vous ne me connaissez pas. Vous vous dites que je ne suis peut-être pas la bonne femme que je parais...

H: Et puis que je rendrais les enfants malheureux, que vous les auriez sur la conscience et que sais-je encore ?

M: Non, Madame, je ne dirais ni ne penserais rien de tout cela. Seulement... seulement... je ne sais comment dire... je vous suis obligé, reconnaissant, mais, vrai, je ne vous connais pas beaucoup... et... et...

H: Vous pouvez bien dire que vous ne me connaissez pas du tout, mais vous ne pourrez pas en dire autant si vous voulez aller prendre des informations sur Madame Hélène Blidot, aubergiste de l'ANGE-GARDIEN. Allez chez Monsieur le Curé, chez le boucher, le charron, le maréchal, le maître d'école, le boulanger, l'épicier, et bien d'autres encore... ils vous diront tous que je ne suis pas une méchante femme. Je suis veuve. J'ai vingt-six ans, je n'ai pas d'enfants, je suis seule avec ma sœur qui a dix-sept ans. Nous gagnons notre vie sans trop de mal. Nous ne manquons de rien. Nous faisons même de petites économies que nous plaçons tous les ans... Il me manque des enfants... en voilà deux tout trouvés. Je ne vous demande rien, moi, pour les garder. Je n'en fais pas une affaire. Seulement, je sais que je les aimerai, que je ne les rendrai pas malheureux et que vous aurez la conscience tranquille à leur égard...

...

Marcel se lève, serre les mains de l'aubergiste dans les siennes et il la regarde avec une affectueuse reconnaissance, puis pris d'un accent pénétré...

M: Merci ? Où demeure votre curé ?

H: Ici, en face... voyez le jardin du presbytère...
poussez la porte et vous y êtes...

...

Marcel a pris son képi et il est allé voir le curé pour lui parler de Madame Blidot et lui demander conseil. Il faut croire que les renseignements n'étaient pas mauvais, car Marcel est de retour un quart d'heure après, l'air calme et joyeux...

M: Vous aurez les petits, Madame. Je vous les laisserai... demain... si vous voudrez bien me loger jusqu'à demain, pour vrai ?

H: Tant que vous voudrez, mon cher Monsieur... juste que je comprends que vous vouliez vous donner un peu de temps pour savoir comment je suis et pour installer ces enfants, d'accord ?

M: D'accord, et je pense que je reviendrai les voir un jour ou l'autre, non pas pour m'assurer...

H: Ta, ta, ta... Revenez quand vous voudrez. J'aurai toujours un lit pour vous coucher et un bon dîner pour vous refaire. Et à présent, je vais avoir des enfants, ne voilà-t-il pas les soins maternels qui commencent ? D'abord, il faut les coucher pas loin de moi et de ma soeur. Et puis, il leur faudra des vêtements, des chaussures...

M: C'est pourtant vrai ?

...

M: Je n'y songeais pas. C'est moi qui suis honteux de vous causer ces embarras et cette dépense, ça, voyez-vous, Madame, inutile de m'en cacher, je n'ai pas de quoi payer tout cela, j'ai tout juste mes frais de route et un billet de dix francs pour un imprévu... je peux partager ce billet, et vous laisser cinq francs. J'arriverai tout de même, je me passerai bien de tabac et de souliers. Il y en a tant qui marchent nu-pieds ? On se les baigne en passant devant un ruisseau, et on y marche que mieux...

H: Gardez votre argent, mon bon Monsieur... je n'en suis pas à dix francs près. Votre bonne intention suffit, et les enfants ne manqueront de rien, je vous le promets ?

M: Merci...

...

L'aubergiste se lève, fait en souriant un signe de tête amical à Marcel et s'en va.

...

Chapitre 3 - Informations.

Madame Blidot appelle sa sœur Elisette qui lavait le linge. Elle lui raconte l'aventure qui venait d'arriver et elle la prie de venir l'aider à préparer, pour les enfants, la petite chambre près de celle où elles couchaient toutes les deux...

E: C'est le bon Dieu qui nous envoie ces enfants...
la seule chose qui manquait pour animer
notre intérieur ? Sont-ils gentils ? Ont-ils l'air
de bons garçons, d'enfants bien élevés ?

H: S'ils sont gentils, bons garçons, bien élevés ?
Je le crois bien ? Il n'y a qu'à les voir ?
Jolis comme des amours, polis comme
des demoiselles, tranquilles comme des curés.
Ils ne seront pas difficiles à élever, pas comme
ceux du père Penard, en face ?

E: Bon ? Où sont-ils que je jette un coup d'oeil dessus.
On aime toujours mieux voir par ses yeux, tu sais
bien. Sont-ils dans la salle ?

H: Non, je les ai envoyés au jardin...

...

Elisette a couru au jardin. Elle y trouve Jacques occupé à arracher les mauvaises herbes d'une planche de carottes. Paul ramassait soigneusement ces herbes et cherchait à en faire de petits fagots.

Au bruit qu'a fait Elisette, les enfants tournent la tête et montrent leurs jolis visages doux et souriants.

Jacques, voyant que Elisette les regardait sans rien dire, il se relève et il la regarde aussi d'un air inquiet...

J: Ce n'est pas mal, n'est-ce pas, Madame ?, ce que nous faisons, Paul et moi ? Vous n'êtes pas fâchée contre nous ? Ce n'est pas la faute de Paul... C'est moi qui lui ai dit de s'amuser à botteler l'herbe que j'arrache...

E: J'a pas de mal, pas de mal du tout, mon petit... Je ne suis pas fâchée, bien au contraire, je suis très contente que tu débarrasses le jardin des mauvaises herbes qui étouffent nos légumes...

P: C'est donc à vous ça ?

E: Oui, c'est à moi...

P: Non, je ne crois pas... ce n'est pas à vous... c'est à la dame de la cuisine qui fait de bons repas... je ne veux pas qu'on lui prenne son jardin ?

E: Ha, ha, ha ? Qu'il est drôle, ce petit ? Et comment m'empêcherais-tu de prendre les légumes du jardin ?

P: Je prendrais un gros bâton, puis je dirais à Jacques de m'aider à vous chasser, et voilà ?

...

Elisette se précipite sur Paul, le saisit, l'enlève, l'embrasse trois ou quatre fois, et le remet à terre avant qu'il soit revenu de sa surprise et avant que Jacques ait eu le temps de faire un mouvement pour secourir son frère...

E: Je suis la soeur de la dame de cuisine, et j'habite avec elle... c'est pour cela que son jardin est aussi le mien ?

...

J: Tant mieux ? Vous avez l'air aussi bonne que la dame, je voudrais bien que Monsieur Marcel, qui est si bon, reste toujours ici...

E: Il ne peut pas rester, mais il vous laissera chez nous, et nous vous soignerons bien, et nous vous aimerons bien si vous êtes sages et bons...

...

Jacques ne répond pas, il baisse la tête, devient très rouge, et deux larmes coulent le long de ses pauvres petites joues...

E: Pourquoi pleures-tu, mon bon Jacques ? Est-ce que tu es fâché de rester avec ma sœur et avec moi ?

J: Oh non ?, au contraire ?, mais je suis fâché que Monsieur Marcel s'en aille... il a été si bon pour Paul et moi...

E: Il reviendra, sois tranquille... et puis il ne va pas partir aujourd'hui. Tu vas le voir tout à l'heure...

...

Le petit Jacques essuie ses yeux du revers de sa main, reprend son air animé et son travail interrompu par Elisette.

À l'intérieur de l'auberge, Skippy, qui faisait la visite, trouve la porte du jardin ouverte, entre et il s'approche de Paul, assis au milieu de ses paquets d'herbes.

Skippy piétinait les herbes, les dérangeait.

Paul cherchait vainement à le repousser, mais le chien était plus fort que l'enfant...

P: Jacques, Jacques, fait partir le chien ? Il écrase mes bottes de foin ?

Jacques accourt au secours de Paul, au moment où Skippy le poussait amicalement avec son museau, le faisait rouler par terre. Jacques entoure de ses bras le cou du chien et le tire en arrière de toutes ses forces, mais Skippy ne reculait pas...

J: Je t'en prie, mon bon chien, je t'en prie, laisse mon pauvre Paul jouer tranquillement... Tu vois bien que tu le déranges, que tu es plus fort que lui, qu'il ne peut pas t'empêcher... ni moi non plus ?

...

Jacques se voyait découragé en cessant ses efforts pour faire partir le chien. Skippy se retourne vers Jacques, et, comme s'il avait compris ses paroles, il lui lèche les mains, donne un coup de langue sur le visage de Paul. Puis il les regarde avec amitié et il s'en va lentement comme il était venu, il retourne près de son maître.

Marcel était resté, après le départ de l'aubergiste, les coudes sur la table, là, tête appuyée sur ses mains... il réfléchissait...

M: " Je crains d'avoir été trop pressé, d'avoir trop légèrement donné ces enfants à la bonne Hélène... Car, enfin, elle a raison ? je ne la connais guère ? ... Et même pas du tout... Le curé m'en a dit du bien, c'est vrai, mais un bon curé, car il a l'air d'un brave homme, d'un bon et saint homme ?, un bon curé, c'est toujours trop bon, ça dit du bien de tout le monde, ça croirait pécher en disant du mal... et pourtant... il parlait avec une chaleur, un air persuadé ? "

...

M: " Il savait que ces deux pauvres petits orphelins seraient à la merci de cette dame... Je ne sais plus son nom... j'y suis, Blidot ? C'est ça ? ... Blidot et sa soeur... Pardi ? Je veux en avoir le cœur net et m'assurer de ce qu'elle est. J'ai le temps d'ici au dîner, et je vais aller de maison en maison pour compléter mes observations sur Madame Blidot. Ces pauvres petits, ils sont si gentils ?, et Jacques est si bon ? Ce serait une méchante action que de les placer chez de mauvaises gens, faire leur malheur ? Non, non, je ne veux pas avoir ça sur la conscience..."

...

Et Marcel, laissant son petit sac de voyage sur la table, sort après avoir appelé Skippy. Il est allé d'abord à la maison à côté, chez le boucher...

M: Excusez-moi, Monsieur, je viens pour une chose... pour une affaire... c'est-à-dire pas une affaire... mais pour quelque chose comme une affaire... qui n'en est pas une pour vous... ni pour moi non plus, à vrai dire...

...

Le boucher regardait Marcel d'un air étonné, moitié souriant, moitié inquiet...

B: Quoi ? ? Qu'est-ce donc ?

M: Voilà ? C'est que je voudrais avoir votre avis sur Madame Blidot, l'aubergiste, ici, à côté...

B: Pourquoi ? Un avis sur quoi ?

...

M: Mais sur tout. J'ai besoin de savoir quelle femme c'est. Si on peut lui confier des enfants à garder. Si c'est une brave femme, une bonne femme, une femme à rendre des enfants heureux...

B: Ah, ça, mon bon Monsieur, il n'y a pas de meilleure femme au monde... toujours de bonne humeur, toujours riant, polie, aimable, douce, travailleuse, charitable. Tout le monde l'aime par ici, chacun en pense du bien. Elle ne manque pas à un office, elle rend service à tous ceux qui en demandent. Elle et sa soeur, ce sont les perles du pays. Demandez à Monsieur le Curé, il vous en dira long sur elles, et tout bon, car il les connaît depuis leur naissance et il n'a jamais eu un reproche à leur faire...

M: Ça me suffit. Grand merci, Monsieur, et pardon de l'indiscrétion...

B: Pas d'indiscrétion. C'est un plaisir pour moi que de rendre un bon témoignage à Madame Blidot...

...

Marcel salue le boucher, sort et va à deux portes plus loin, chez le boulanger...

M: Ce n'est pas du pain qu'il me faut, Monsieur, c'est un renseignement que je viens chercher. Votre idée sur Madame Blidot, aubergiste ici, à côté, pour lui confier des enfants à élever ?

B: Confiez-lui tout ce que vous voudrez, brave militaire, car je vois à votre habit que vous êtes militaire... Vos enfants ne sauraient être en de meilleures mains, c'est une bonne femme, une brave femme, et sa soeur la vaut bien. Il n'y a pas de meilleures créatures à dix kilomètres à la ronde ?

M: Merci mille fois... c'est tout ce que je voulais savoir.
Bonne journée ?

...

Et Marcel, satisfait des renseignements qu'on lui avait donnés, allait retourner chez Madame Blidot, quand l'idée lui vient d'entrer encore chez l'aubergiste qui tenait la belle auberge à l'entrée du village...

M: " Encore celui-là... ce sera le dernier... et si cet homme ne m'en dit pas de mal, je pourrai être tranquille, car il me semble méchant, et son témoignage ne pourra pas me laisser de doute sur le bonheur des mioches... "

...

L'aubergiste était à sa porte. Il voit venir Marcel et le reconnaît au premier coup d'oeil. D'abord, il fronce ses gros sourcils, puis le voyant approcher, il pense qu'il revenait lui demander à dîner et il prend son air le plus gracieux...

A: Entrez, Monsieur... donnez-vous la peine d'entrer...
je suis tout à votre service...

...

Marcel touche son képi. Il entre et il a eu quelque peine à calmer Skippy qui tournait autour de l'aubergiste en le flairant, en grognant et en laissant voir ses dents aigües prêtes à mordre et à déchirer...

M: " Ah, ha ?, Skippy n'y met pas beaucoup de douceur ni de politesse. Il y a quelque chose là-dessous. L'homme est mauvais, mon chien a du flair... "

L'aubergiste, inquiet de l'attitude du chien, tournait, changeait de place et il lui lançait des regards furieux, auxquels Skippy répondait par un redoublement de grognements. Marcel parvient pourtant à le faire taire et à le faire coucher près de sa chaise. Il fixe sur l'aubergiste des yeux perçants et lui demande sans autre s'il connaissait Madame Blidot...

A: Pour ça non, je ne fais pas société avec des gens de cette espèce...

M: Elle est donc de la mauvaise espèce ?

A: Une femme de rien... elle et sa sœur sont des pies-grièches dont on ne peut obtenir une parole, des sottes qui se croient au-dessus de tous, qui ne vont jamais à la danse ni aux fêtes des environs, des orgueilleuses qui restent chez elles ou qui vont se promener sur la route avec des airs de princesse. Il semblerait qu'on n'est pas digne de les aborder, elles crèveraient plutôt que de vous adresser une bonne parole ou un sourire. Des péronnelles qui gâtent le métier, qui vendent cinq francs ce que je donne pour dix ou quinze. Aussi, en a-t-on pour son argent... mauvais coucher, mauvais cidre, mauvaise nourriture. Je vous ai bien vu entrer. Vous n'y êtes pas resté, vous avez bien fait... chez moi, vous trouverez de la différence. Je vais vous servir un diner soigné... vous n'en trouverez nulle part un pareil...

...

L'aubergiste se retourne comme pour chercher quelqu'un et appelle d'une voix tonnante...

A: Téodime ? Où es-tu fourn  , mauvais polisson, animal, fainéant ?

...

T: Me voici, Monsieur...

...

Le garçon répond d'une voix étouffée par la peur, il est un pauvre petit être, maigre, p  le, demi-vêtu de haillons, qui sort de derrière une porte et qui, se redressant promptement, restait à demi-incliné devant son terrible maitre...

A: Pourquoi es-tu ici ? Pourquoi n'es-tu pas à la cuisine ? Comment oses-tu venir écouter ce qu'on dit ? Réponds, petit drôle ? Réponds ?

...

Chaque "réponds"   tait accompagné d'un coup de pied qui faisait pousser à l'enfant un cri aigu... il voulait parler, mais ses dents claquaient, et il n'a pas pu articuler une parole...

A:    la cuisine, et demande à ma femme un bon dîner pour Monsieur, et vite, sans quoi...

...

Il fait un geste dont l'enfant n'attend pas la fin et court exécuter les ordres du maitre aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes et son état de faiblesse.

Marcel écoutait et regardait avec indignation...

M: Assez, je ne veux pas de votre dîner. Ce n'est pas pour m'établir chez vous que je suis venu, mais pour avoir des renseignements sur Madame Blidot.

Ceux que vous m'avez donnés me suffisent...

Je la tiens pour la meilleure et la plus honnête femme du pays, et c'est à elle que je confierai le trésor que je cherchais à placer...

...

L'aubergiste gonflait de colère à mesure que Marcel parlait, mais lorsqu'il a entendu le mot de trésor, sa physionomie a changé. Son visage de fouine a pris une apparence gracieuse et il voulait arrêter Marcel en lui prenant le bras. Au mouvement de dégoût qu'a fait Marcel en se dégageant de cette étreinte, Skippy s'est élancé sur l'aubergiste, lui a fait une morsure à la main, une autre à la jambe, et il allait lui sauter à la figure quand Marcel l'a saisi par son collier et l'entraîne.

L'aubergiste a montré le poing à Marcel et il est rentré précipitamment chez lui pour se faire panser ses morsures.

Marcel grondait un peu son pauvre chien de sa vivacité, et il l'a ramené à l'Ange-Gardien.

...

Chapitre 4 - Tédime.

Il n'y avait personne dans la salle quand Marcel y est entré. Il en a fait l'inspection puis il est allé au jardin, dont la porte était ouverte. Après avoir examiné les fleurs et les légumes, il arrive à un berceau de lierre et il y entre. Un banc garnissait le tour du berceau, une table rustique était couverte de livres, d'ouvrages de lingerie commune. Il regarde les livres: Imitation de Jésus-Christ, Nouveau Testament, Parfait Cuisinier, Manuel des ménagères, Mémoires d'un troupiér.

Marcel sourit...

M: " À la bonne heure ? Voilà des livres que j'aime à voir chez une bonne femme de ménage ? Ça donne confiance de voir un choix pareil. Ces manuels, c'est bon, si je n'avais pas eu mon manuel de soldat pendant mes campagnes, je n'aurais jamais pu supporter tout ce que j'ai souffert par là-bas ? Et en garnison ? L'ennui donc ? Voilà un terrible ennemi à vaincre et qui vous pousse au café et de là au poste de police. Heureusement que mon ami le manuel était là et m'empêchait de faire des sottises et de me laisser aller au chagrin, au découragement ? Bénis soient celui qui me l'a donné et celui qui l'a inventé ? "

...

Tout en parlant, Marcel avait pris les Mémoires d'un troupier. Il ouvre le livre, en lit une ligne, puis deux, puis des pages, suivies d'autres pages, si bien qu'une heure après, il était encore là, debout devant la table, ne songeant pas à quitter le petit volume. Il n'entend même pas Madame Blidot et Elisette venir le chercher au Jardin...

H: Le voilà dans notre berceau, Dieu me pardonne ?
Tiens ? Que fait-il donc là, immobile devant notre table ? C'est qu'il ne bouge pas plus qu'une statue ?

E: Serait-il mort ? On dirait qu'il dort debout...

H: Hrem ?, hrem?, Monsieur Marcel ? ... Il n'entend pas...

E: Monsieur Marcel, le dîner est prêt, il vous attend...
Sourd comme un mort ? Parle plus haut, je n'ose pas, moi je ne le connais pas...

...

Madame Blidot s'est approchée de la table et en se mettant en face de lui...

H: Monsieur Marcel ??

...

Marcel lève ses yeux, la voit, passe la main sur son front comme pour rappeler ses idées, regarde autour de lui d'un air étonné...

M: Mes excuses, Madame Blidot, je ne vous voyais pas et je ne vous ai pas entendue... j'étais tout à ce livre, c'est-à-dire à votre livre...

...

M: Je n'aurais jamais cru qu'un livre puisse amuser et intéresser autant. J'en étais au poste de police, c'est ça, tout à fait ça ? Je n'y ai été qu'une fois et pour un faux rapport, sans qu'il y ait eu de ma faute... C'est si bien raconté, que je croyais y être encore ?

H: Je suis ravie que ce livre vous plaise. Vous pouvez le garder si vous désirez le finir. Monsieur le Curé m'en donnera un autre, il en a autant qu'on en veut...

M: Ce n'est pas de refus, Madame Blidot. J'accepte, et grand merci. Je le lirai à votre intention, et j'espère en devenir meilleur...

H: Ah, ça, Monsieur Marcel, vous avez tout l'air d'être aussi bon que n'importe qui. Mais nous venons, ma soeur et moi, vous avertir que le dîner est servi, voilà bientôt deux heures, les enfants doivent avoir faim, et je pense que vous-même ne serez pas fâché de manger un morceau...

M: C'est la vérité, mon déjeuner est bien loin et il ne fera pas tort au dîner...

...

Marcel salue Elisette, qu'il ne connaissait pas encore, puis il suit les deux soeurs à la salle où les attendaient les enfants. Paul avait bien envie de toucher à ce qui était sur la table, mais Jacques l'en empêchait...

J: Attends, Paul, sois raisonnable, tu sais bien qu'il ne faut rien toucher sans permission...

P: Alors, Jacques, veux-tu donner la permission ?

J: Moi, je ne peux pas, ce n'est pas à moi...

P: Mais c'est que j'ai faim, moi, je veux manger ?

J: Attends une minute, Marcel va venir, puis la dame, puis l'autre, ils te donneront à manger...

P: Est-ce long, une minute ?

J: Non, pas très long... Tiens, les voilà qui arrivent...

...

Tout le monde se met à table. Jacques hisse son frère sur sa chaise et il s'assied près de lui pour le servir. Marcel leur donne une petite tape amicale, et ils se mettent tous à manger une soupe aux choux à laquelle Marcel donne les éloges d'un connaisseur. Quand la soupe est achevée, Elisette a voulu se lever pour placer sur la table un ragout de bœuf et de haricots qui attendait son tour, mais Marcel la retient...

M: Pardon, Mademoiselle, ce n'est pas de règle que les dames servent les hommes. Permettez que je vous en épargne cette peine ?

H: Au fait, vous êtes un peu de la maison depuis que vous nous avez donné ces enfants. Faites à votre idée, et mettez-vous à l'aise comme chez vous...

M: Ma foi, Madame Blidot, ce que vous dites est vrai, je me sens comme si j'étais chez moi, et j'en use, comme vous voyez...

...

Le dîner s'est achevé gaiment. Jacques était enchanté de voir Paul manger à presque s'en étouffer.

Après le dîner, Marcel envoie les garçons s'amuser dehors. Il se met à fumer alors que les deux sœurs s'occupent du ménage et servent les voyageurs qui s'arrêtent pour manger. Marcel causait avec les allants et venants et donnait un coup de main quand il y avait trop à faire.

Jacques et Paul sont sortis se promener dans la rue. Ils regardaient les boutiques d'épicier, de boucher, le boulanger, le cordonnier... ils dépassent le village et rencontrent un pauvre petit garçon de huit ou neuf ans, couvert de haillons, qui trainait péniblement un sac de charbon trop lourd pour son âge et ses forces. Il s'arrêtait à chaque instant, essuyant du revers de sa main la sueur qui coulait de son front. Sa maigreur et son air triste ont frappé le bon petit Jacques...

J: Pourquoi traines-tu un sac si lourd ?

T: Parce que mon maître me l'a ordonné...

J: Et pourquoi ne lui dis-tu pas que c'est trop lourd ?

T: Je n'ose pas, il me battrait...

J: Il est donc méchant ?

...

En regardant autour de lui avec terreur...

T: Chut ? S'il t'entendait, il me donnerait des coups de fouet ?

J: " Pourquoi restes-tu chez ce méchant homme ? "

T: On m'a mis là, il faut bien que j'y reste.

Je n'ai personne chez qui aller, ni père ni mère...

J: C'est comme moi et Paul... fais donc comme moi, demande à la bonne Sainte Vierge de t'aider, tu verras qu'elle le fera, elle est si bonne ?

T: Mais je ne la connais pas, je ne sais pas où elle demeure...

J: Ah ?, mais je ne sais pas non plus, moi ? Mais ça ne fait rien, demande toujours, elle t'entendra...

T: Oh ?, je ne demanderais pas mieux, mais si j'appelle trop fort, mon maître l'entendra aussi, et il me battra...

J: Il ne faut pas crier ?, dis tout bas:
 "Sainte Vierge, venez à mon secours.
 Vous qui êtes la mère des affligés,
 bonne Sainte Vierge, aidez-moi."

...

Le malheureux a fait comme le lui disait Jacques,
 puis il attend...

T: Personne ne vient, et il faut que je m'en aille avec
 ce sac, le maître l'attend...

J: Attends, je vais t'aider un peu, nous allons le trainer
 à nous deux. La Sainte Vierge ne vient pas tout de
 suite comme ça, mais elle aide tout de même...

...

Jacques tire le sac, après avoir recommandé à Paul
 de pousser. Le garçon n'avait pas autant de force que
 Jacques. Ils l'ont tiré si bien que le sac bondissait sur
 les pierres du chemin, qu'il s'est déchiré en plusieurs
 endroits et que les morceaux de charbon se sont
 échappés de tous côtés. Les enfants s'arrêtent
 consternés, mais Jacques ne perdait pas la tête pour
 si peu de chose...

J: Attends, ne bouge pas, je vais appeler Monsieur
 Marcel, qui est très bon, c'est lui que la Sainte
 Vierge nous a envoyé, elle te l'enverra aussi ?
 Viens, Paul, courons vite ?

...

Jacques a pris Paul par la main, et tous deux courent aussi vite que les petites jambes de Paul l'ont permis, jusque chez Madame Blidot où ils trouvaient Marcel fumant avec quelques voyageurs...

J: Monsieur Marcel, vous qui êtes si bon, venez vite au secours d'un pauvre garçon bien plus malheureux que moi et Paul... il ne peut trainer un gros sac de charbon que nous avons crevé, et son méchant maître le battra. Ce pauvre a si peur ? Et la Sainte Vierge vous fait dire d'aller vite pour l'aider...

M: Où as-tu vu la Sainte Vierge, mon garçon, pour me faire ses commissions ?

...

Il a dit ça en rigolant et en se levant...

J: Je ne l'ai pas vue, mais je l'ai sentie dans ma tête et dans mon cœur. Vous savez bien que c'est elle qui vous a envoyé pour nous sauver, Paul et moi, il faut encore sauver ce petit malheureux...

M: C'est bien, mon brave petit, j'y vais, tu vas m'y mener...

...

Marcel le suit après avoir demandé à Elisette de garder Paul, qui ne marchait pas assez vite.

Jacques emmène Marcel en courant sur la route, où ils trouvent le garçon, que Marcel reconnut de suite... c'était Théodime, le pauvre souffre-douleur du méchant aubergiste Bournier.

Il s'en approche d'un air de compassion, relève le sac, l'examine, tire de la poche de sa veste une aiguille et du gros fil, comme les soldats ont l'habitude d'en avoir, raccommode les trous et, tout en causant, il demande...

M: N'y a-t-il pas moyen d'apporter le charbon sans traverser le village et sans être vu de ton maître, mon pauvre garçon ? Je n'aimerais pas à rencontrer ce mauvais homme... je craindrais de me laisser aller à lui donner une tannée qui ne serait pas d'un très bon effet...

T: Oui, Monsieur, on peut passer derrière les maisons, et vider le sac dans le charbonnier qui se trouve adossé au hangar par dehors...

M: Alors, en route, mon ami...

...

Marcel a chargé le sac sur ses épaules. Téodime le regardait avec admiration...

T: Oh ?, Monsieur, mon bon Monsieur ? Dites bien à la Sainte Vierge combien je la remercie de vous avoir envoyé. Cette bonne Sainte Vierge ?...
Ce garçon avait raison tout de même...

...

Il avait dit ça en regardant Jacques d'un air joyeux...

J: Je te l'avais bien dit ?

...

Marcel riait de la naïveté des enfants. Ils ne tardent pas à arriver au charbonnier. Marcel vide le sac, le plie et le met dans un coin.

Il s'apprêtait à partir, quand l'enfant le rappelle timidement...

T: Monsieur, seriez-vous assez bon pour prier la Sainte Vierge de m'envoyer à manger ? On m'en donne si peu que j'ai mal là (en montrant son estomac) et que je n'ai pas de forces...

M: Pauvre malheureux ?

...

Marcel avait un air attendri...

M: Écoute, viens à l'Ange-Gardien, je te recommanderai à Madame Blidot, une bonne femme comme jamais...

T: Oh ?, Monsieur, je ne pourrai pas ? Mon maître me tuerait si j'y allais. Il la hait au possible...

M: Alors je t'apporterai quelque chose que je demanderai à Madame Blidot, et puis mon bon petit Jacques t'apportera à manger tous les jours. Veux-tu, mon Jacques ?

J: Oh, oui, Monsieur Marcel. Je garderai tous les jours quelque chose de mon déjeuner pour lui. Mais comment faire pour le lui donner ? J'ai peur de son maître ?

T: Vous pouvez le placer dans le creux de l'arbre, près du puits, j'y vais tous les jours puiser de l'eau...

M: C'est bien, c'est entendu. Dans un quart d'heure, tu auras ton affaire. Jacques le portera au puits. Partons, maintenant, pour qu'on ne nous surprenne pas, c'est ça qui ferait une mauvaise affaire à ce pauvre Téo-dime ?

...

Marcel et Jacques sont partis à l'Ange-Gardien.

Arrivés, Marcel raconte à Madame Blidot l'histoire de Téo-dime, et il lui demande de permettre à Jacques de faire cette charité de tous les jours...

M: Mais, je ne veux pas que vous vous empariez de toutes mes bonnes actions, et je veux payer la nourriture de ce petit malheureux... Vous me direz à combien vous l'estimez et ce dont je vous serai redevable. Je viendrai faire nos comptes une ou deux fois l'an...

H: Nos comptes ne seront pas longs à faire, Monsieur Marcel, mais tout de même, je serai bien aise de vous revoir pour que vous veniez inspecter les enfants et voir si vous les avez mal placés en me les confiant. Tiens, mon cher Jacques, porte cela dans le creux de l'arbre du puits, pour que ce pauvre enfant ne se couche pas sans souper...

...

Jacques a reçu avec bonheur un paquet renfermant du pain et de la viande. Il a pris Paul par la main et ils sont allés vers le puits que lui indiquait Madame Blidot et qui était à cent pas de l'Ange-Gardien.

Ils ont placé le petit paquet dans l'arbre et, quelques minutes après, ils ont vu le pauvre Téo-dime arriver avec une cruche, et pendant qu'elle se remplissait, Téo-dime a saisi le paquet, l'a ouvert, et il a mangé avidement une partie des provisions qu'il contenait, puis il a remis le reste dans le creux de l'arbre. Enfin, il a fait de loin un salut amical à Jacques et il est reparti, portant péniblement sa cruche pleine.

...

Chapitre 5 - La séparation.

La journée s'est poursuivie. Elle s'est terminée gaiment pour tous les locataires et habitants de l'Ange-Gardien. Les enfants ont joué, ils ont pris un bain, puis ils ont soupé de bon appétit et ils se sont couchés de bonne heure, fatigués de leur journée et surtout de la nuit précédente. Marcel a continué ses bons offices à Madame Blidot et à sa sœur pour le service des rares voyageurs qui s'arrêtaient pour se rafraîchir et se reposer. Quand les enfants ont été couchés, il restait à causer avec elles sur ce qu'il convenait de faire pour ces pauvres petits abandonnés...

M: Ils ont encore leur père, d'après ce que m'a raconté Jacques, mais comment le retrouver ? Je ne peux seulement pas savoir son nom ni l'endroit où il demeurerait quand les gendarmes l'ont emmené. Peut-être est-il en prison pour quelque grosse faute qu'il aura commise. Peut-être vaut-il mieux pour eux ne pas connaître leur père, mais il faut tout de même que demain, avant de partir, j'aie fait ma déclaration à la mairie. Je pourrais arriver par là à savoir quel nom leur faire porter. Si le maire vient vous interroger, vous direz la simple vérité. Je vous laisserai mon adresse pour que vous puissiez me faire savoir les nouvelles en cas de besoin...

H: Mais vous allez bien revenir pour en avoir par vous-même, Monsieur Marcel, car je considère ces enfants comme restant sous votre protection et vous appartenant plus qu'à moi...

M: J'en serais bien embarrassé si je les avais, Madame Blidot. Ils sont mieux placés chez vous que chez moi qui n'ai pas de domicile ni d'autres moyens d'existence que mes deux bras. Mais voilà qu'il se fait tard, ma journée a commencé avant le jour, et je ne serais pas fâché d'en voir la fin...

H: Il fallait le dire plus tôt ? Je vous aurais mené à votre chambre, qui est ici au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin. Ma soeur et moi, nous couchons là-haut, c'est plus sûr pour deux femmes seules... non pas que le pays soit mauvais, mais si quelque mauvais sujet vient faire du train...

M: Qu'il y vienne donc pendant que j'y suis, moi et Skippy, nous lui ferons son affaire, et lestement, je vous réponds...

...

Madame Blidot sourit et elle est montée. À la chambre, Marcel allume un cigare, fume quelques bouffées tout en réfléchissant, fait un grand signe de croix, une courte prière, puis il se couche et s'endort jusqu'au lendemain matin.

...

Il paraît qu'il a dormi longtemps, car à son réveil, il entendait le babillage des enfants et le gai rire de Elisette et Hélène. Honteux de son long sommeil, il saute de son lit et il va à la salle d'eau...

M: " Bon lit, il y a longtemps que je n'en avais eu un si bon... c'est ce qui m'a mis en retard... Me voici prêt, vite que j'aille aider ces femmes... "

...

En ouvrant la porte, il se trouve en face de deux dames qui débarbouillaient et arrangeaient chacune un enfant...

M: Pardon, excusez-moi, Mesdames, je suis en retard, ce n'était pourtant pas mon habitude au régiment, mais les logements sont bons, trop bons, on dort trop bien dans vos lits...

J: Bonjour, Monsieur Marcel, vous avez bien dormi ?

M: Je le crois bien que j'ai dormi, trop bien, comme tu vois, mon gargon, puisque je suis en retard. Tu n'as pas mauvaise mine non plus, toi, ton lit était meilleur que celui de la nuit dernière ?

J: Oh ?, qu'il était bon ? Paul avait si chaud ?

Il était si content ?, il a si bien dormi ?

J'étais si heureux, et je vous ai tant remercié, mon bon Monsieur Marcel...

M: Ce sont ces dames qu'il faut remercier, mon enfant, et pas moi, qui suis un pauvre diable sans asile...

J: Mais c'est vous qui nous avez sauvés dans la forêt, c'est vous qui nous avez ramenés ici, c'est vous qui nous avez donnés à Madame Hélène et à Mademoiselle Elisette. Elles m'ont dit tout à l'heure que c'était la Sainte Vierge et vous qui étiez nos sauveurs...

...

Marcel n'a pas répondu. Il a pris Jacques et Paul dans ses bras, il les a embrassés à plusieurs reprises, donnant une poignée de main à chacune des sœurs et il s'est assis près de la table en attendant que la toilette des enfants soit terminée...

M: Que puis-je faire pour vous aider ?

...

E: Puisque vous êtes si obligeant, Monsieur Marcel, allez me chercher du bois au bucher au fond du jardin, pour allumer mon feu, et puis une pelletée de charbon pour le fourneau. Je préparerai le café en attendant...

H: J'penses-tu, Elisette, de charger Monsieur Marcel d'une besogne pareille ?

M: Laissez, laissez, Madame ? Mademoiselle Elisette sait bien qu'elle m'oblige en m'employant pour vous servir. Croyez-vous que je n'aie jamais porté de bois ni de charbon ? J'en ai fait bien d'autres au régiment. Je ne suis pas si grand seigneur que vous le pensez ?

...

Marcel est parti rapidement, et il ne tardait pas à revenir avec une énorme brassée de bois...

E: Ha ?, ha ?, ha ?, il y en a trois fois trop ?
Laissez-moi ces brins-là et reportez le reste au bucher en allant chercher du charbon...

H: Elisette ?, je t'assure que tu es trop hardie ?

E: Non, non, il faut qu'il apprenne son service convenablement. Il ne demande pas mieux, c'est facile à voir, mais il ne sait pas, c'est pourquoi il faut lui dire...

M: Merci, Mademoiselle Elisette, merci, je vois combien vous êtes bonne et que vous avez de l'amitié pour moi...

E: Tu vois bien ?

...

Elisette semblait triomphante, pendant que Marcel était reparti avec sa brassée de bois.

Madame Blidot a souri en secouant la tête...

H: Pense donc que nous le connaissons depuis hier seulement et que nous sommes chez nous pour servir les voyageurs et non pas pour les faire travailler...

E: Mais lui n'est pas un voyageur comme un autre.
Il nous a donné ces enfants qui sont si gentils, et qui vont nous faire une vie si gaie, si bonne ? C'est un présent qui se paye par l'amitié, et moi, quand j'aime les gens, je les fais travailler. Il n'y a rien que je déteste comme les gens qui ne font rien, qui vous laissent vous échinier sans seulement vous offrir le bout du doigt pour vous aider...

M: Et vous avez bien raison, Mademoiselle Elisette, c'est vrai que je ne suis pas un voyageur comme un autre, car je vous dois de la reconnaissance pour la charge que vous avez bien voulu prendre, et croyez bien que je ne suis pas d'un caractère ingrat...

E: Je le vois bien, Monsieur Marcel... vous n'avez pas besoin de le dire, je suis fine, allez, je devine bien des choses...

...

Marcel sourit à son tour, mais il ne dit rien et, prenant un balai, il commence à balayer la salle...

E: Laissez ce balai... prenez l'éponge et le torchon... quand vous aurez lavé et essuyé la table et le fourneau, alors vous balayerez...

...

Marcel obéit...

Quand il a fini, il ose... en faisant le salut militaire...

M: Mon commandant est-il satisfait ? Que faut-il faire ensuite ?

E: Très bien... à présent, allez nous chercher du lait à la ferme près de la sortie du village, je vous serais bien obligée si vous emmeniez les enfants avec vous... ils connaîtront le chemin et ils pourront aller y chercher notre lait quand vous serez parti...

...

Marcel a pris la main de Jacques, qui tenait déjà celle de Paul, et tous trois se mettent gaiement en marche, sautant et riant.

À la ferme, Marcel demande le lait à une grosse fermière qui passait le lait fraîchement traité. La fermière se retourne, regarde avec surprise ce nouveau visage, et demande quelle quantité...

M: Ma foi, je n'ai pas demandé. Mais donnez comme d'habitude... vous savez ce qu'on vous en prend tous les matins...

L: Puis-je savoir pour qui ?

M: Oui, pardon, c'est pour Madame Blidot, à l'auberge de l'Ange-Gardien...

L: Tiens ?, vous êtes donc à son service ? Depuis quand ?

M: Je suis à son service pour le moment. Depuis hier seulement...

L: C'est tout de même drôle...

...

La fermière s'en est étonnée en donnant trois litres de lait...

M: Faut-il payer ?

L: Mais non... Vous savez bien que nous faisons nos comptes tous les mardis, jour du marché...

M: Je n'en sais rien moi. Comment le saurais-je depuis hier que je suis au pays ? Bien le bonjour, Madame ?

...

La fermière a fait un signe de tête et elle s'est remise à son travail, en se demandant pourquoi Madame Blidot avait pris à son service un militaire dont elle n'avait nullement besoin.

Marcel s'en est allé avec les enfants et son pot à lait, riant de l'étonnement de la fermière.

À l'auberge...

M: Voici, Mademoiselle, je gage que vous allez avoir la visite de la fermière...

E: Pourquoi cela ?

M: C'est qu'elle a eu l'air si surprise quand je lui ai dit que j'étais à votre service, qu'elle viendra, bien sûr, vous demander des explications...

E: Et pourquoi avez-vous dit... une chose pareille ?
On n'a jamais vu inventer ça comme ça ?

M: Comment donc, Mademoiselle ? Mais c'est la pure vérité. Ne suis-je pas à votre service ?

E: Vous m'impatientez avec vos rires et vos jeux de mots...

...

M: Il n'y a pourtant pas de quoi, Mademoiselle Elisette. Je ris parce que je suis content. Cela ne m'arrive pas souvent. Un pauvre soldat loin de son pays, sans père ni mère, qui n'a aucun lien de cœur dans ce monde, peut bien s'oublier un instant et se sentir heureux d'inspirer quelque intérêt et d'être traité avec amitié. J'ai eu tort peut-être, j'ai fait sans y penser une mauvaise plaisanterie... veuillez m'excuser, Mademoiselle. Pensez que je pars tantôt et pour longtemps sans doute, il ne faut pas trop m'en vouloir...

E: C'est moi qui ai tort de vous quereller pour une niaiserie, mon bon Monsieur Marcel, et c'est à moi de vous faire des excuses. C'est que, voyez-vous, c'était si ridicule de penser que, ma sœur et moi, nous vous avions pris à notre service, que j'ai eu peur qu'on ne se moque de nous...

M: Et vous avez un peu raison, Mademoiselle... Voulez-vous que je retourne chez la fermière, pour le lui dire...

H: Mais non, Monsieur... tout cela n'est qu'un enfantillage de Elisette. Elle est jeune, voyez-vous, un peu trop gaie, à mon avis, et elle a abusé de votre complaisance....

M: C'est ce que je n'admets pas, Madame Blidot, et pour preuve, je vais encore à l'ordre de Mademoiselle Elisette et je lui demande ce qu'elle désire que je fasse...

E: Aidez-moi à préparer le café, et chauffer le lait...

...

Elisette était à moitié riante et à moitié rougissante.

Le déjeuner était bientôt prêt. Les enfants l'attendaient avec impatience et ils lui ont fait honneur.

Quand il a été terminé, Marcel est allé à la mairie. Madame Blidot et Elisette se sont occupées de leur ouvrage et les enfants s'amusaient au jardin. La matinée a vite passé. Marcel a mangé encore une fois avec les enfants et les deux sœurs, puis il s'est disposé à sortir. Il a demandé à payer sa dépense, mais Madame Blidot ne voulait jamais y consentir.

Ils se sont séparés amicalement et avec regret. Jacques pleurait en embrassant son bienfaiteur, Paul essuyait les yeux de Jacques, et tous deux entouraient Skippy de leurs petits bras...

J: Adieu, mon bon Skippy, adieu, mon bon chien...
 toi aussi, tu nous as sauvés dans la forêt, c'est toi qui nous as vus le premier... c'est toi qui as porté Paul sur ton dos... adieu, mon ami, adieu...
 je ne t'oublierai pas non plus, pas plus que mon bon ami Monsieur Marcel...

...

Marcel était ému et triste. Il a serré fermement les mains des deux bonnes et excellentes sœurs, il a donné un dernier baiser à Jacques, jetant un dernier regard dans la salle de l'Ange-Gardien et il s'est éloigné rapidement sans retourner une seule fois la tête.

Les enfants étaient à la porte, regardant leur nouvel ami s'éloigner et disparaître. Jacques essuyait ses yeux.

Quand il ne voyait plus rien, il est rentré dans la salle et il s'est jeté dans les bras de Madame Blidot en pleurant...

H: À présent que Monsieur Marcel est parti, vous ne nous chasserez pas, n'est-ce pas, Madame ? Vous garderez toujours mon cher petit Paul, et vous me permettrez de rester avec lui ?

H: Pauvre enfant ? Non, je ne vous chasserai pas, je vous garderai toujours. Je vous aimerai comme si vous étiez mes enfants. Et pour commencer, je te demande ainsi qu'à Paul de ne pas m'appeler madame, mais maman...

J: Oh, oui ?, vous serez notre maman, comme notre pauvre maman qui est morte et qui était bien bonne. Paul, tu ne diras plus jamais madame à Madame Blidot, mais maman...

P: Non, je ne veux pas ?, je veux aller avec Skippy et Marcel ?

J: Mais puisqu'ils sont partis ?

P: Ça ne fait rien, emmène-moi vers Skippy ?

J: Tu n'aimes donc pas Maman Blidot ?

P: J'aime bien, mais j'aime plus Skippy ?

E: Laisse-le, mon petit Jacques, il s'habitue petit à petit. Il nous aimera autant qu'il aime Skippy, et il appellera ma sœur maman, et moi, ma tante, et pour toi aussi, je suis ta tante...

J: Oui, ma tante...

...

Il avait dit ça en l'embrassant. Jacques, tranquille sur le sort de Paul, se laissait aller à toute sa gaité.

Il inventait, pour occuper son frère, une foule de jeux amusants avec de petites pierres, des brins de bois, des chiffons de papier. Il cherchait aussi à se rendre utile auprès de Hélène et Elisette en faisant leurs commissions, en lavant la vaisselle, en servant les voyageurs. Vers le soir, il s'approchait de Hélène et lui disait avec quelque embarras...

J: Maman, vous avez promis à Monsieur Marcel de donner un peu à manger au pauvre Téo-dime. Je l'ai vu tout à l'heure, il courait avec un gros pain sous le bras, il m'a fait signe qu'il allait chercher de l'eau au puits. Voulez-vous me donner quelque chose pour que je le lui porte dans l'arbre creux ?

H: Oui, mon ami. Voici un reste de viande et un morceau de pain. Va mettre cela dans le creux de l'arbre et, de peur que je ne l'oublie à l'avenir, rappelle-le-moi tous les jours à dîner. Nous ferons une part pour ce pauvre petit malheureux...

J: Merci, Maman, vous êtes bonne comme Monsieur Marcel...

...

Et Jacques a emporté les provisions qu'il est allé déposer dans l'arbre du puits. Il n'a pas tardé à voir arriver Téo-dime avec sa cruche. Il marchait lentement, et il s'essuyait les yeux tout en dévorant le pain et la viande de Madame Blidot. Il a bu de l'eau de la cruche, il a salué tristement Jacques et Paul, qui le regardaient du seuil de la porte, et la reprit le chemin de l'auberge.

...

Les jours se passaient ainsi, heureux pour Jacques et pour tous les habitants de l'Ange-Gardien, tristes et cruels pour l'infortuné Téo-dime que son maître maltraitait sans relâche.

Bien des fois, Jacques l'aidait en cachette à exécuter les ordres qu'il recevait et qui dépassaient ses forces. Tantôt, c'était un objet trop lourd à porter au loin... alors Jacques et Paul le rejoignaient à la sortie du village et l'aidaient à porter son fardeau.

Tantôt, c'était une longue course à faire à la fin du jour, quand la fatigue d'un travail continuel le rendait incapable d'accomplir une longue marche.

Jacques obtenait alors de Madame Blidot la permission de faire la course pour Téo-dime, tandis que celui-ci se reposait au pied d'un arbre et il mangeait les provisions.

...

Chapitre 6 - Surprise et bonheur.

Il y avait maintenant trois ans que Madame Blidot et sa soeur avaient les petits orphelins. Elles s'y attachaient chaque jour davantage, et ils devenaient de plus en plus aimables et charmants. La tendresse de Jacques pour son frère excitait l'intérêt de tous ceux qui en étaient témoins. Paul aimait son frère avec la même affection. Tous deux étaient tendrement attachés à Hélène et à Elisette. Tous parlaient souvent avec amitié et reconnaissance du bon Monsieur Marcel.

Depuis longtemps, on n'en avait aucune nouvelle. Dans les premiers mois, à deux reprises, il était revenu quelques jours à l'Ange-Gardien, avec son chien Skippy. Il avait écrit plusieurs fois pour s'informer de ce qui s'y passait. Madame Blidot lui avait exactement et longuement répondu. Elle avait appris qu'il quittait le pays pour s'engager. Elle n'avait pas su d'autres détails.

Pendant ce silence prolongé, une guerre avait eu lieu. Elle s'était terminée comme elle avait commencé, avec beaucoup de gloire et de lauriers, mais des deuils innombrables ont été la conséquence nécessaire de ces immortelles victoires.

Au village de l'Ange-Gardien, plus d'une famille pleurait un fils, un frère, un ami. Quelques-uns revenaient avec une jambe ou un bras de moins, ou des blessures qui les rendaient incapables de continuer leur service.

Un matin, Jacques et Paul balayaient le devant de la porte de l'Ange-Gardien.

Hélène et Elisette préparaient le dîner... lorsqu'un homme, qui s'était approché sans bruit, a arrêté doucement le balai de Paul. Celui-ci s'est retourné et il s'est mis à crier...

P: Jacques, au secours ?, on me prend mon balai ?
...

Jacques a bondi vers son frère pour le défendre énergiquement, lorsqu'un regard jeté sur le prétendu voleur lui a fait abandonner son balai. Il s'est précipité dans les bras de l'homme en criant...

P: Maman ? Ma tante ? C'est Monsieur Marcel ?,
notre bon Monsieur Marcel ?
...

Madame Blidot et Mademoiselle Elisette sont apparues immédiatement et elles se sont trouvées en face de Marcel qui laissait Jacques et Paul pour donner un cordial bonjour à ses deux amies.

Ç'a été un moment de grande joie. Tous parlaient à la fois et faisaient mille questions sans donner le temps d'y répondre...

P: Maman ? Ma tante ? Voilà Monsieur Marcel ?
...

Enfin, Marcel est parvenu à faire comprendre pourquoi il n'avait plus donné de ses nouvelles.

M: Peu de temps après mon retour au pays, Mesdames, j'ai appris qu'il courait des bruits de guerre. J'avais fait mon temps, il est vrai, mais... un soldat reste toujours soldat. J'avais quelque chose dans le cœur qui me poussait à rejoindre mes anciens camarades. Quand la guerre a été déclarée, j'ai repris un engagement pour deux ans, et je suis parti. Depuis ce jour, impossible d'écrire. Toujours en campagne, et quelle campagne ? Au débarquement, un choléra a failli m'emporter... à peine rétabli, des marches, des contremarches, une descente, une bataille comme on n'en avait jamais vu. Sans vanité, nous nous sommes tous battus comme des lions. Je ne parle pas des Anglais qui, selon leur habitude, se sont trouvés en retard parce que leur rosbif et leur pouding n'étaient pas cuits. Mais nous autres, nous avons fait ce qu'aucun peuple au monde ne pourra refaire. Nous avons grimpé des rochers à pic sous une grêle de balles et de mitraille... Nous avons chassé les assaillants du plateau où ils s'étaient très joliment installés. Ces pauvres gens ? Ah ?, j'en ris encore ? Et nous voyant escalader ces rochers et monter, monter toujours, ils nous ont pris pour des diables, et, après un échange de coups désespérés, ils se sont sauvés et ont couru si vite, que plus de la moitié se sont échappés. Leur général qui était là pour voir comme on nous culbutait de dessus les rochers, a failli être pris. Il s'est sauvé, laissant sa voiture, ses effets, ses papiers et tout.

...

M: Après est venu le siège de la ville... une belle chose, ma foi ? Belles batailles ?, bien attaqué, bien défendu. Au camp des Anglais, les assaillants les ont rossés et en ils ont tué l'impossible, mais nous étions accourus, nous autres Français, et nous avons à notre tour fait une marmelade de ces pauvres qui se battaient comme des lions. Il n'y a pas de reproches à leur faire, mais le moyen de résister à des Français bien commandés ? Je passe sur les détails du siège qui a été magnifique et terrible. J'arrive à la ville voisine, un de ces combats flambants, où chaque soldat est un héros, et où chacun a mérité la croix et un grade. Là, j'ai attrapé deux balles, une dans le bras gauche, qui est resté un peu raide, et une à travers le corps, qui a failli m'emporter et qui m'a fait réformer. Aussitôt guéri, aussitôt parti, avec l'idée de faire une reconnaissance du côté de l'Ange-Gardien. C'est que je n'avais personne oublié ici, ni les pauvres enfants, ni les bonnes et chères dames. J'étais sûr de trouver un bon accueil. J'ai pensé que je pouvais bien venir pour quelques jours me remettre au service de Mademoiselle Elisette, qui sait si bien commander...

...

Marcel souriait en disant ces mots. Madame Blidot riait bien franchement. Elisette a rougi...

E: Comment, Monsieur Marcel ? Vous n'avez pas oublié mes niaiseries d'il y a trois ans ? Je suis moins folle que je ne l'étais, et je ne me permettrai pas de vous commander comme je l'ai fait quand je n'avais que dix-sept ans...

M: Tant pis, Mademoiselle... il faudra que je devine, et je pourrai faire des sottises, croyant bien faire. Quant à oublier, je n'ai rien oublié de ce qui regarde le peu de jours que j'ai passés chez vous en trois temps, pas un mot, pas un geste... tout est resté gravé là... Et toi, mon pauvre petit Jacques, tu m'as eu bien reconnu, tu n'as pas hésité une minute...

J: Comment ne vous aurais-je pas reconnu ?

J'ai toujours pensé à vous... je vous ai embrassé tous les jours dans mon cœur, et j'ai toujours prié pour vous, car Monsieur le Curé m'a appris à prier, et moi je l'ai appris à Paul...

M: Et moi aussi, mon garçon, j'ai appris à prier comme je n'avais jamais fait auparavant... ce qui prouve que l'on apprend à tout âge et partout. C'est un bon père jésuite qui m'a montré comment on vit en bon chrétien. Un fameux jésuite, ce père ? Courageux, bon et tendre comme une soeur de charité, pieux comme un saint, infatigable comme un Hercule...

J: Où est-il ce bon père ? Je voudrais bien le voir ou lui écrire...

M: Parle-lui, mon ami, il t'entendra, car il est près du bon Dieu...

P: Qu'est-ce que vous avez là ?

...

Paul était près de Marcel et il jouait avec sa croix d'honneur...

M: C'est une croix que j'ai gagnée à une bataille...

E: Et vous ne nous le disiez pas ? Vous l'avez pourtant bien gagnée...

...

- M: Mon Dieu, Mademoiselle, pas plus que mes autres camarades... ils en ont fait tout autant que moi, seulement, ils n'ont pas eu la chance comme moi...
- E: Mais, pour que vous ayez eu la croix, il faut que vous ayez fait quelque chose de plus que les autres...
- M: Pas plus, mais voilà ? C'est que j'ai eu la chance de rapporter au camp un drapeau et un général...
- E: Comment ?, un général ?
- M: Oui, un pauvre vieux général blessé qui ne pouvait pas se tirer des cadavres et des débris. J'ai pu le sortir de là comme le fort venait de sauter, et je l'ai rapporté dans le drapeau que j'avais pris. En nous en allant, comme j'approchais des nôtres, une balle s'est logée dans mon bras... c'était rien. Je pouvais encore marcher, lorsqu'une autre balle me traverse le corps... pour le coup, je suis tombé, me recommandant, moi et mon blessé, à la Sainte Vierge et au bon Dieu. On nous a retrouvés. Je ne sais ce qu'a dit ce général quand il a pu parler, mais toujours est-il que j'ai eu la croix et que j'ai été porté à l'ordre du jour. C'est le plus beau de mon affaire... j'avoue que j'ai eu un instant de gloire, mais ça n'a pas duré. Dieu merci...
- H: Vous êtes modeste, Monsieur Marcel. Un autre ferait sonner ce que vous cherchez à amoindrir...
- P: Maman, j'ai faim, je voudrais dîner...
- M: C'est moi qui vous ai mis en retard, qui ai mis le désordre dans votre service. Mademoiselle Elisette, me voici prêt à vous servir, j'attends les ordres ?
- E: Je n'ai pas d'ordre à vous donner, Monsieur Marcel. Laissez-vous servir... c'est tout ce que je vous demande... Jacques, mets vite le couvert de ton ami...

...

Jacques ne s'est pas fait prier, et en trois minutes le couvert était mis. Pendant ce temps, Marcel coupait du pain, servait du cidre, versait la soupe dans la soupière et le ragout de viande dans un plat. Il s'est mis à table. Jacques demandait à se mettre à côté de Monsieur Marcel, Paul a pris sa place habituelle près de son frère... et Marcel, en passant amicalement la main sur la tête de Jacques...

M: Comme tu as grandi, mon ami ? Et Paul qui est comme tu l'étais la première fois que je t'ai vu ?

E: Et il est aussi sage que Jacques, ce qui n'est pas peu dire. Il lit déjà couramment, et il commence à écrire...

M: Et toi, Jacques ? Où en es-tu de tes études ?

J: Oh ?, moi, je suis plus âgé que Paul. Je dois savoir plus que lui. Je vous ferai voir mes cahiers...

M: Ho ?, ho, mes cahiers ? Tu es donc bien savant ?

J: Je fais de mon mieux... le maître d'école dit que je fais bien... je tâche toujours...

M: Bon garçon, va ? Tu es modeste, je vois ça...

P: Monsieur Marcel, est-ce que vous êtes toujours un soldat ?

M: Je suis sergent, mon garçon...

E: Et vous ne nous le disiez pas ? Quand avez-vous été nommé sergent ?

M: Après l'attaque chez les Anglais ? J'ai toujours eu de la chance ? Après, caporal, puis sergent, puis la médaille, puis la croix...

J: Racontez-nous ce que vous avez fait pour avoir tout cela, mon bon Monsieur Marcel...

M: Mon Dieu, j'ai fait comme les autres, seulement, j'ai eu le bonheur de sauver mon colonel blessé...

...

M: Je suis tombé sur un groupe d'assaillants qui l'emportaient... j'ai sabré, piqué, je me suis tant démené, que j'en ai tué, blessé... les autres sont partis tout en courant et criant quelque chose qui voulait dire: le diable ?, le diable ?

H: Et puis, pour le reste ?

M: Eh bien, après Les Anglais, ils m'ont nommé sergent, parce qu'ils ont dit que j'avais fait le travail de dix et que j'ai dégagé un canon que les assaillants enclouaient, un canon anglais ? Beau mérite ? Il ne valait pas la douzaine de pauvres diables que j'ai tués pour le ravoir. Mais enfin, c'est comme ça que je suis devenu sergent, tout de même...

E: Et la médaille ?

M: Vous n'oubliez rien, Mademoiselle Elisette ? La médaille, c'est pour avoir culbuté quelques assaillants dans le ruisseau au-dessous. Nos hommes avaient perdu leur sous-lieutenant... c'est moi qui avais pris le commandement juste au bon moment. Encore et toujours la chance ? Mais... qu'avez-vous donc, Mademoiselle Elisette ? Vous avez les yeux pleins de larmes. Est-ce que je vous aurais chagrinée sans le vouloir ?

E: Non, mon cher Monsieur Marcel... c'est votre modestie qui me touche. Si courageux et si modeste ? Ne faites pas attention, ça passera... c'est juste le premier moment...

...

La conversation ralentissait un peu le dîner qui avançait, pourtant, les enfants écoutaient avidement les récits de Marcel.

Quand on a servi le café, Jacques lui demandait ce qu'était devenu le général prisonnier...

M: Nous sommes venus ensemble, tous deux bien malades. Il avait comme moi le corps traversé d'une balle et d'autres blessures encore. C'est un brave homme qui n'a jamais voulu me quitter. Nous avons été à l'hôpital de Marseille. Il a voulu qu'on me mette auprès de lui dans une chambre particulière et, pour achever de nous guérir, on nous a ordonné les eaux thermales de Bagnols. Nous sommes arrivés à Paris, où le général devait séjourner. Il voulait m'emmener aux eaux thermales pour m'épargner le voyage par étapes, mais je lui avais raconté mon histoire, et je lui ai dit que je voulais absolument revoir mes enfants... et aussi... mes bonnes amies... Que d'iantre ?, je peux bien vous appeler mes bonnes amies, puisque vous soignez ces enfants et que je n'ai personne au monde que vous qui m'aimiez, et que je n'ai eu de bonheur que chez vous, auprès de vous, et que, si ce n'étaient les convenances et la nécessité de me faire un avenir, je ne bougerais plus d'ici, et que je me ferais votre serviteur, votre défenseur, tout ce que vous voudriez...

H: Oh ?, moi d'abord, je ne vous défends pas de nous traiter avec amitié, parce que nous vous aimons bien et que nous sommes bien heureuses, de vous revoir ? N'est-ce pas, Elisette ?

E: C'est la vérité, Monsieur Marcel. Nous avons souvent parlé de vous et prié votre retour...

M: Merci, mes bonnes amies, merci. Mais il y a quelqu'un que j'oublie, dans ma joie de me retrouver ici. Que devient le pauvre Tédime ?

- J: Toujours bien malheureux, bien misérable ?
Depuis trois jours, je ne l'ai pas vu. Peut-être est-ce parce qu'il a plus à faire. Il est venu ces jours-ci un monsieur à l'auberge, un beau monsieur dans une belle voiture. Il est reparti hier avec sa belle voiture. Ce qui est drôle, c'est que ce monsieur n'est pas sorti une fois de l'auberge... probablement que Téo d'ime a été occupé avec lui à l'intérieur...
- M: Nous irons faire une reconnaissance de ce côté, mais il faudra la faire habilement, à la tombée du jour, pour que l'ennemi ne nous surprenne pas...
- J: L'aubergiste n'est pas encore revenu. Il ne reste que sa femme...
- P: Et le bon Skippy, qu'est-il devenu ?
- M: Skippy est mort en brave, au siège de la première ville, la tête emportée par un boulet, en montant une garde avec moi par vingt degrés de froid...
- J: Pauvre Skippy ? J'espérais bien le revoir...

...

...

Chapitre 7 - Un ami sauvé.

L'après-midi a passé en conversations et promenades, et on évitait d'aller du côté de l'auberge Bournier. C'est après le souper, quand il commençait à faire nuit, que Marcel, accompagné de Jacques, se dirigeaient de ce côté pour tâcher d'avoir des nouvelles du pauvre Téo-dime.

Ils ont fait un détour pour arriver par derrière l'auberge. Marcel marchait, guidé par Jacques, dans les sentiers et les ruelles les plus désertes. Ils sont arrivés ainsi jusqu'aux bâtiments qui servaient de commun. Tout était sombre et silencieux.

Les portes étaient fermées. Pas moyen de pénétrer à l'intérieur. Un hangar ouvert leur permet d'approcher.

Ils y étaient depuis quelques instants, cherchant un moyen d'arriver jusqu'à Téo-dime, lorsqu'une porte de derrière s'ouvre. Un homme en sort sans bruit.

Marcel reconnaît l'aubergiste, faiblement éclairé par la lampe qu'il tenait à la main. Il se dirigeait vers le charbonnier, séparé du hangar par une cloison en planches, et il en ouvre la porte avec précaution... et il entre.

D'une voix rude, mais basse...

A: Voilà ton souper que je t'apporte... L'étranger est parti. Demain, tu reprendras ton ouvrage, et si tu as le malheur de raconter un mot de ce que tu as vu et entendu, de dire à n'importe qui comme quoi tu as été enfermé ici pendant que l'étranger était à l'auberge, je te briserai les os et je te brûlerai à petit feu... Entends-tu ce que je dis ?

T: Oui, Monsieur...

...

Téodime avait répondu d'une voix tremblante. L'aubergiste est sorti, il a refermé la porte et il est retourné dans la maison.

Quand Marcel a été bien assuré qu'on ne pouvait pas l'entendre, il s'est approché de la cloison et il a dit à Jacques d'appeler Téodime à voix basse...

J: Téodime, mon pauvre Téodime, pourquoi es-tu enfermé dans ce trou noir ?

T: C'est toi, mon bon Jacques ? Comment as-tu su que ce méchant homme m'avait enfermé ? Je ne sais pas pourquoi il m'a mis ici...

J: Depuis quand y es-tu ?

T: Depuis le jour où est arrivé un beau monsieur, dans une belle voiture, avec une cassette pleine de choses en or. Il a eu pitié de moi. Il a dit à mon maître que j'avais l'air malade et malheureux. Il lui a proposé de donner de l'argent pour me placer ailleurs et mon maître a refusé...

...

T: Alors, ce bon monsieur m'a donné une pièce d'or en me disant d'aller lui acheter du tabac et de garder le reste pour moi. Mon maître m'a suivi, m'a arraché la pièce avant que j'aie seulement eu le temps de sortir dans la rue. J'ai voulu crier... il m'a saisi par le cou, m'a entraîné dans ce charbonnier et m'a jeté dedans en me disant que, si j'appelais, il me tuerait. Il m'apporte tous les soirs un morceau de pain et une cruche d'eau...

M: Pauvre garçon ?

...

La voix de Marcel fait réagir Tédodime...

T: Mon Dieu ? Mon Dieu ? il y a quelqu'un avec toi, Jacques ? Mon maître le saura... il dira que j'ai parlé et il me tuera...

M: Sois tranquille, pauvre enfant ? C'est moi qui t'ai aidé, il y a trois ans, à porter ton sac de charbon. Je suis l'ami de Jacques, et je ne te trahirai pas. Quand le monsieur est-il parti ?

T: Le maître dit qu'il est parti, mais je ne crois pas, car j'ai entendu ce soir la voix du monsieur, qui parlait très haut, puis mon maître qui jurait, et puis beaucoup de bruit comme si on se battait, et puis le frère et la femme de mon maître qui parlaient très fort, puis rien ensuite, et il est venu m'apporter mon pain...

...

Marcel frémissait d'indignation...

M: " Aurai-ils commis un crime ?, ou se préparent-ils à en commettre un ? Comment faire pour l'empêcher, s'il n'est déjà trop tard ? Tout est fermé... Impossible d'entrer sans faire de bruit... Ce n'est pas que je les craigne ? Avec mon poignard et mes pistolets de poche, j'en viendrais facilement à bout, mais si le pauvre étranger vit encore, ils le tueront avant que je puisse briser une porte et entrer dans cette caverne de brigands. Que le bon Dieu m'inspire et me vienne en aide ? Chaque minute de retard peut causer la mort de l'étranger... "

...

Marcel s'est recueilli un instant, puis il dit à Jacques...

M: Retourne à la maison, mon enfant, tu me gênerais dans ce que j'ai à faire...

J: Je ne vous quitterai pas, mon bon ami. Je crois que vous voulez voir s'il y a quelque chose à craindre pour l'étranger et je veux rester près de vous pour vous venir en aide...

M: Au lieu de m'aider, tu me gênerais, mon garçon. Va-t'en, je le veux... Entends-tu ?
Je te l'ordonne ?

...

Ces derniers mots ont été dits à voix basse comme le reste, mais d'un ton qui ne permettait pas de réplique.

Jacques lui serre la main et il s'en va.

À peine était-il assez éloigné pour qu'on n'entende plus ses pas... au moment où Marcel allait quitter le hangar sombre qui l'abritait... la porte de l'auberge s'ouvre encore une fois. L'aubergiste Bournier sort à pas de loup, écoute et, en se retournant, dit à voix basse...

A: Personne ?, pas de bruit ? Dépêchons-nous,
la lune va se lever et notre affaire serait manquée...

...

Il rentre, laissant la porte ouverte. Marcel s'y glisse après lui, le suit et s'arrête en face d'une chambre dans laquelle entrait l'aubergiste. Une faible lumière éclairait cette pièce. Un homme était étendu à terre, ligoté et bâillonné. Le frère et la femme de Bournier le soulèvent par les épaules, et l'aubergiste lui prend les jambes, et tous trois s'apprêtaient à se mettre en marche, quand Marcel bondit sur eux... et frappe la cuisse de l'aubergiste d'un coup de pistolet, brise le crâne du frère avec la poignée de ce pistolet, et renverse la femme d'un coup de poing sur la tête.

Tous trois tombent... l'aubergiste seul poussait un cri en tombant. Marcel le roule dans un coin, sans avoir égard à ses hurlements, coupe avec son poignard les cordes qui attachaient le malheureux étranger, arrache le mouchoir qui l'étouffait, ligote l'aubergiste, court dans la salle d'entrée, ouvre la porte qui donnait sur la rue et tire un coup de feu en l'air en criant:
" Au voleur ?, à l'assassin ? "

Une douzaine de portes s'ouvrent, des têtes épouvantées sont apparues...

M: Par ici, à l'auberge ? Arrivez vite, il n'y a plus de danger ?

...

Cette assurance donnait du courage aux plus hardis. Quelques hommes armés de couteaux et de bâtons se dirigent, non sans trembler, vers l'auberge. Ils entrent avec hésitation dans la salle et se groupent près de la porte, n'osant avancer, dans l'incertitude des dangers qu'ils pouvaient courir encore et dans l'ignorance des événements qui se passaient.

Pendant qu'ils hésitaient et se consultaient, Elisette entra précipitamment. Elle avait entendu le coup de feu, l'appel de Marcel, et elle accourait en appelant les gens du village pour le secourir, ainsi que Jacques qu'elle croyait encore avec Marcel...

E: Que se passe-t-il ici ? Pourquoi restez-vous dans la salle ? Où est Monsieur Marcel ? Pourquoi n'entrez-vous pas dans les appartements ?

Un brave: C'est que, voyez-vous, mademoiselle Elisette, on ne sait pas ce qui peut arriver... ce n'est pas prudent de trop s'avancer sans savoir à qui on a affaire. Ce Bournier est un mauvais guez ? On n'aime pas à se faire des querelles avec des gens comme ça...

E: Et vous laissez peut-être égorgé quelqu'un, de peur d'attraper un coup ou de vous faire un ennemi ?
Moi, femme, j'aurai plus de courage que vous...

...

Elisette arrache un couteau des mains d'un des trembleurs indécis, puis elle se précipite dans les chambres qui se trouvaient près de la salle en appelant...

E: Monsieur Marcel, où êtes-vous ? Où est Jacques ?
Que vous est-il arrivé ? On vient à votre aide ?

...

Elle ne tardait pas à entrer dans la pièce où étaient étendus l'aubergiste ligoté, le frère ne donnant aucun signe de vie, la femme évanouie. Marcel jetait de l'eau sur le visage saignant de l'étranger, qui était resté par terre. Il ignorait s'il n'y avait aucune blessure grave et si le sang dont il avait le visage inondé provenait d'une blessure ou d'un fort saignement de nez.

À la voix de Elisette, il se relève en allant vers elle...

M: Ma bonne, ma chère Elisette, je suis désolé de vous voir ici... n'y restez pas, je vous prie. Envoyez-moi du monde. Pourquoi êtes-vous venue ?

E: J'avais entendu le coup de feu et votre voix... je craignais qu'il ne vous soit arrivé malheur, et je suis accourue. Il y a là, dans la salle voisine, une douzaine d'hommes, mais ils n'osent pas entrer, alors je suis venue...

M: Sans avoir égard au danger ? Je n'oublierai pas cela, Elisette ?

...

Marcel lui serrait affectueusement les mains...

M: Non, jamais je n'oublierai ? ... Mais, puisque vous voilà, appelez-moi du monde, il faut soigner ces yeux-là, aller chercher les gendarmes et tirer ce pauvre monsieur qu'ils ont voulu tuer pour sans doute le voler. J'avais renvoyé Jacques près de vous avant d'entrer...

...

Sans poser de questions, Elisette retourne à la salle, dit brièvement aux hommes ce que Marcel leur demandait, et retourne en toute hâte à l'Ange-Gardien pour rassurer sa sœur qui était restée avec Paul.

Elisette rencontre à la porte de l'auberge de Bournier le petit Jacques qui accourait aussi tout effrayé. Il avait entendu le coup de feu, et il se dépêchait d'arriver au secours de son ami.

Il avait été retardé par le chemin plus long qu'il avait dû prendre pour revenir au village. Elisette lui explique en peu de mots ce qui venait d'arriver, et elle le ramène avec elle, pensant qu'il gênerait Marcel plus qu'il ne lui servirait.

Les hommes que Elisette avait trouvés tremblants dans la salle de l'auberge ont déployé un courage héroïque aussitôt qu'ils ont appris par Elisette où en étaient les choses et le genre de secours que leur demandait Marcel.

Ils se lançaient bruyamment dans la chambre où gisaient les blessés, et s'empressaient d'offrir au vainqueur l'aide de leurs bras pour terrasser ses ennemis...

M: Quant à cela, Messieurs, je ne vous ai pas laissé d'ouvrage, les voilà tous par terre, mais il faut que vous m'aidiez à les loger, aux frais de l'État, dans la prison de la ville la plus proche. Je ne suis ici qu'en passant, je ne connais personne. Et puis vous voudrez bien, quelques-uns de vous, m'aider à transporter le pauvre étranger qu'ils ont voulu égorger et qui n'a pas encore repris connaissance... pour celui-là, c'est un médecin qu'il faut et de bons soins...

...

Les vaillants habitants se sont mis à la disposition de Marcel, dont l'habit militaire, la croix et les galons de sergent les disposaient au respect. Il en dépêche deux à la ville pour requérir les gendarmes, il donne à quatre autres la garde des malfaiteurs, avec l'ordre de ligoter la femme et son frère.

Il en envoie un demander à Madame Blidot si elle pouvait recevoir l'étranger, et il gardait les autres pour l'aider à faire revenir le blessé et pour aller délivrer Téo-dime, dont il indiquait la prison. Madame Blidot ne fait pas attendre la réponse...

...: Tout ce que vous voudrez et quand vous voudrez, vous fait dire à Madame Blidot, Monsieur le Sergent. Tout sera prêt pour recevoir votre monsieur...

...

Marcel a posé un matelas par terre. Il a étendu dessus l'étranger, il est aidé de trois hommes vigoureux, il l'emporte ainsi et le dépose chez Madame Blidot, dans la chambre et sur le lit qu'elle leur indiquait. Elle aidait Marcel à lui enlever ses vêtements, à laver le sang figé sur son visage et qui le rendait méconnaissable. Quand il a été bien nettoyé, Marcel le regardait... et il a poussé une exclamation de surprise...

M: Quelle chance, ma bonne Madame Blidot ?
 Savez-vous qui je viens de sauver du couteau de ces salauds ? Mon pauvre général prisonnier ? C'est lui ? Comment, d'antre, a-t-il été se fourrer là ? Le voilà qu'il ouvre les yeux... il va revenir tout à fait à lui...

...

En effet, le général reprenait connaissance, il regardait autour de lui, il cherchait à se reconnaître... il examinait Madame Blidot. Il ne voyait pas encore Marcel, qui s'était effacé derrière le rideau du lit, mais quand le général demande...

G: Où suis-je ? Qu'est-il arrivé ?

...

Marcel se montre et il lui prend la main...

M: Vous êtes ici chez mes bonnes amies, mon Général. Le brigand chez lequel vous étiez descendu a la cuisse cassée, son frère a le crâne défoncé, et la femme a reçu un coup d'assommoir dont il lui restera quelque chose si elle en revient...

G: Comment ?? Encore vous, mon brave Marcel ?

C'est pour vous que je suis venu me fourner dans ce guêpier, et c'est vous qui m'en tirez, qui êtes encore une fois mon brave sauveur ?

M: Trop heureux, mon Général, de vous avoir rendu ce petit service. Mais comment est-ce que vous avez pris vos quartiers chez ces salauds ?

...

Avant de répondre, le général demandait un verre de vin qu'il avale, et il se sent remonté et dit à Marcel...

G: Vous m'aviez dit que vous vouliez passer par ici pour voir vos bonnes amies et les enfants... j'ai voulu vous épargner la route par étapes d'ici jusqu'à Bagnoles, et je suis venu vous attendre chez ce scélérat qui a si bien manqué de m'égorger...

M: Comment ont-ils fait pour s'emparer de vous ?
Et pourquoi voulaient-ils vous tuer ?

G: Nous avons eu une querelle au sujet d'un pauvre petit diable qui avait l'air si malheureux, si malade, si terrifié, que j'en ai eu compassion. Je lui ai donné une commission et vingt francs pour payer, le surplus pour lui. Le fripon d'aubergiste a volé les vingt francs, et je n'ai plus revu l'enfant.

Je lui en ai reparlé le lendemain. J'ai su que l'enfant était le fils d'une mendicante qui l'a laissé à l'aubergiste pour l'aider dans son ouvrage.

J'ai vu que l'enfant devait être traité très durement. J'ai demandé à payer son apprentissage quelque part, et le salaud a refusé. J'ai dit que j'irai le demander au maire de l'endroit... il est entré en colère et m'a parlé grossièrement...

...

G: J'avais eu la sottise de lui laisser voir ma bourse pleine d'or, des billets de banque et des bijoux dans ma cassette, et je lui dis qu'il avait perdu par sa grossièreté une bonne occasion d'avoir quelques milliers de francs. Il s'est radouci, puis il m'a dit qu'il acceptait le marché. J'ai refusé à mon tour, et j'ai tout remis dans ma cassette. L'homme m'a lancé un regard de démon et il s'en est allé. Une heure après, la femme m'a fait passer dans une petite salle éloignée et elle m'a apporté mon déjeuner. Le mari est rentré comme je finissais. Je n'y ai pas fait attention. J'ai entendu qu'en sortant il fermait la porte à double tour. J'ai sauté sur la porte, j'ai secoué, j'ai poussé, j'ai appelé... personne et pas moyen d'ouvrir. J'ai été à la fenêtre, j'ai ouvert... pas moyen de sauter dehors... des barreaux de fer énormes et serrés à ne pas y passer un écureuil. J'ai crié comme un sourd, mais aussitôt les volets se sont fermés. J'ai entendu barricader au-dehors. Pour le coup, la peur m'a pris. J'étais là comme dans une souricière. Pas d'armes ? Je n'en avais pas sur moi, et ils avaient enlevé le couvert et les couteaux. Je criais, c'est comme si j'étais resté muet. Personne ne m'entendait. Que faire ? Attendre ? C'est ce que j'ai fait. Il faudra bien qu'ils m'apportent à manger, pensais-je... En me mettant près de la porte, je m'élançerai dehors dès qu'elle sera entrouverte. J'ai attendu longtemps, et quand on est venu, ce n'était pas la porte qui s'entrouvrait, mais le volet... On me passe des tranches de pain. "Il y a de l'eau dans la carafe", dit la voix de l'aubergiste, et le volet s'est refermé...

G: Je suis resté ainsi deux jours, fatigué à mourir, n'ayant qu'une chaise pour me reposer, du pain et de l'eau pour me nourrir, horriblement inquiet de ce qui allait m'arriver. Je bouillonnais quand je pensais que vous étiez peut-être ici, à cinq-cents mètres de moi et ne pouvant me porter secours. Enfin, le troisième jour, j'entends un mouvement inaccoutumé du côté de la porte. Je reprends mon poste, prêt à me jeter sur le premier qui paraîtrait. En effet, j'entends approcher, la clé tourne dans la serrure, la porte s'ouvre lentement, l'obscurité de ma prison ne leur permettait pas de me voir. J'attends que l'ouverture de la porte soit assez large pour me laisser passer, et je me lance sur celui qui entre... je reçois un coup de poing dans le nez. Le sang jaillit et me gêne la vue, ce qui ne m'empêche pas de chercher à me faire jour, mais ils étaient plusieurs, à ce qu'il paraît, car je sentais les coups tomber comme grêle sur ma tête, sur mon dos et surtout sur mon visage. Le sang m'aveuglait, je ne voyais plus où j'étais. J'appelle, je crie au secours... les salauds jurent comme des templiers et parviennent enfin à me jeter par terre. L'un d'eux saute sur ma poitrine, pendant que d'autres me ligotent les pieds, les mains, et m'enfoncent dans la bouche un mouchoir qui m'étouffait. J'ai bientôt perdu connaissance, et je ne sais pas comment j'ai été délivré ni comment vous avez pu deviner le danger où je me trouvais...

M: Je vous raconterai cela, mon Général, quand vous serez reposé, car vous avez l'air fatigué. Il vous faut un médecin et je vais l'aller chercher de ce pas...

G: Je ne veux rien que du repos, mon ami. Pas de médecin, pour l'amour de Dieu ? Laissez-moi dormir. La pensée que je me trouve ici, chez vos bonnes amies et près de vous, me donne une satisfaction et un calme dont je veux profiter pour me reposer. À demain, mon brave Marcel, à demain...

...

Le général a avalé un second verre de vin, il a tourné la tête sur l'oreiller et il s'est endormi.

Madame Blidot et Marcel sont restés quelques instants près du général, mais le voyant si calme, Madame Blidot dit...

H: Je vais rester près de lui un moment pour voir si le sommeil n'est pas agité, et tout en nettoyant et en rangeant la chambre. Et vous, allez voir ce que deviennent là-bas ces brigands de Bournier...

M: Vous avez raison, Madame Blidot... où est mon pauvre Jacques ?

H: Avec Elisette, sans doute... vous les trouverez dans la salle...

...

Marcel est sorti en refermant la porte derrière lui.

...

Chapitre 8 - Le placement de Tédime.

Marcel est allé en bas à la salle. Elisette y était avec les enfants. Jacques s'est précipité vers Marcel...

J: Comme j'ai eu peur pour vous, mon cher bon ami ?
Quand j'ai entendu le coup de feu, j'ai cru qu'on vous avait tué...

...

Marcel s'est baissé vers Jacques, l'embrasse à plusieurs reprises, puis il s'est approché de Elisette, il lui a pris les mains et les a serrés en souriant. Elisette le regardait avec une joyeuse satisfaction...

E: Et moi donc ? Quelle peur j'ai eue, moi aussi ?

M: Une peur qui vous a donné le courage de tout braver. Vous, vous n'avez pas hésité un instant ? Votre air intrépide, lorsque vous êtes entrée, m'a inspiré un véritable sentiment d'admiration, et de reconnaissance aussi, soyez-en certaine...

E: Je suis bien heureuse que vous soyez content de moi, cher Monsieur Marcel. J'avais bien peur d'avoir fait une sottise...

...

Marcel sourit...

M: Il faut que j'aille voir là-bas ce qui se passe, je tâcherai d'abréger le plus possible, et je verrai ce que devient le pauvre Tédime...

J: Voulez-vous que j'aille avec vous, mon bon ami ?
 Cette fois, il n'y aura pas de danger...

M: Je veux bien, mon garçon, mais que ferons-nous
 de Téodime ?

J: Si nous le menions chez le Curé ?

E: Pourquoi ne l'amèneriez-vous pas ici ?

M: Parce que votre maison n'est pas une maison de
 refuge, ma bonne Elisette... d'ailleurs, savons-nous
 qui est ce malheureux garçon, et si sa société ne
 serait pas dangereuse pour les nôtres ? Si le curé
 veut bien le garder, c'est tout ce qui pourrait lui
 arriver de plus heureux, et ce serait un moyen de
 le rendre bon garçon, s'il ne l'est pas encore,
 et plus tard un brave homme, un bon chrétien...

E: Vous avez raison, toujours raison. Au revoir donc,
 et ne soyez pas trop longtemps absent...

M: Le moins que je pourrai. Viens, Jacques...
 À bientôt, Elisette...

...

Marcel est sorti, tenant Jacques par la main. En entrant
 dans l'auberge Bourrier, ils entendaient un concert de
 gémissements, d'imprécations et de juréments...

Les blessés avaient repris connaissance. Les braves
 du village les avaient déjà ligotés et les gardaient
 en se promenant devant eux en long et en large.

Ils répondaient par des jurons et des coups de pied
 aux injures que leur prodiguaient les prisonniers.

Quand Marcel est entré dans la salle, il demandait
 si Téodime avait été délivré... On l'avait oublié ?

Marcel est allé avec Jacques ouvrir la porte
 du charbonnier, mais la clé n'y était pas.

Jacques propose d'aller la chercher dans les poches de l'aubergiste...

M: Pas la peine, mon ami, je me passe de clé,
tu vas voir comment...

...

Marcel a donné un coup d'épaule à la porte. Elle a résisté. Il a donné une seconde secousse. Un craquement s'est fait entendre et la porte est tombée dans le charbonnier. Tédime a eu une peur épouvantable.

Il n'osait pas sortir du coin où il s'était réfugié.

Jacques le rassure en lui expliquant pourquoi Marcel avait brisé la porte, et comme quoi, le méchant Bournier allait être mis en prison par les gendarmes, que l'on attendait.

Tédime ne pouvait pas croire à sa délivrance et à l'arrestation de son méchant maître. Dans sa joie, il se jette aux genoux de Marcel et de Jacques et il a voulu les embrasser. Marcel l'en empêche, non pas par respect, mais il le voyait si sale...

M: C'est le bon Dieu qu'il faut remercier, mon garçon,
c'est lui qui t'a sauvé...

T: Je croyais que c'était vous, Monsieur, avec le bon Jacques...

M: Je ne dis pas non, mon ami, mais c'est tout de même le bon Dieu qu'il faut remercier.

Tu ne comprends pas, je le vois bien, mais un jour tu comprendras. Suis-nous, je vais te mener chez Monsieur le Curé...

...

Et en joignant les mains...

T: Oh, non ? Non ?, pas le curé ? Pas le curé ?
De grâce, je vous en supplie ?

M: Pourquoi cette peur de Monsieur le Curé ?
Que t'a-t-il fait ?

T: Il ne m'a rien fait, parce que je ne l'ai jamais
approché, mais s'il me touchait, il me mangerait
tout vivant...

M: En voilà une bonne bêtise ? Qui est-ce qui t'a conté
ces sornettes ?

T: C'est mon maître, qui m'a bien défendu de l'approcher
pour ne pas être dévoré...

J: Ha ?, ha ?, ha ? Et moi qui le vois tous les jours,
suis-je dévoré ?

T: Vous ? Vous osez ? ... Comment que ça se fait ?

M: Ça se fait que ton maître est un mauvais gueux,
un gredin, qui avait peur que le curé ne vienne
à ton secours, et qui t'a fait croire que
si tu lui parlais, il te mangerait...

Voyons, mon pauvre garçon, pas de ces sottises,
et suis-moi...

...

Téodime a suivi Marcel et Jacques avec répugnance.
Marcel a traversé l'auberge. Il lui a fait voir
son maître ligoté ainsi que sa femme et le frère,
puis il est sorti et il est allé au presbytère.

La porte était fermée parce qu'il se faisait tard.

Marcel frappe à la porte.

Le curé est venu ouvrir lui-même.

Il a reconnu Marcel...

C: Bien le bonjour, mon bon Monsieur Marcel... vous voilà de retour ?, depuis quand ?

M: Depuis ce matin, Monsieur le Curé, et voilà que je viens vous proposer une bonne oeuvre...

C: Très bien, Monsieur Marcel, disposez de moi, je vous prie...

M: Monsieur le Curé, c'est qu'il s'agit de donner pour un temps le logement et la nourriture à ce pauvre petit que voilà...

...

Marcel lui présente Téo-dime tremblant...

C: Son maitre lui a donc rendu la liberté ?
C'est la seule bonne oeuvre qu'il ait faite à ma connaissance. Cet enfant a bien besoin d'être instruit. Il y a longtemps que j'aurais voulu le voir, mais il n'y avait pas moyen de l'approcher...

...

Le curé a voulu prendre la main de Téo-dime qui la retire en poussant un cri...

C: Eh bien ? Qu'y a-t-il donc ?

...

M: Il y a, Monsieur le Curé, que ce nigaud se figure que vous allez le dévorer à belles dents. C'est son diable d'aubergiste qui lui a fait cette sotte histoire pour l'empêcher d'avoir recours à vous...

...

C: Mon pauvre garçon, sois bien tranquille, je me nourris mieux que cela... tu serais un mauvais morceau à manger. Tous les enfants du village viennent chez moi, et je n'en ai mangé aucun, pas même les plus gras... demande plutôt à Jacques...

J: C'est ce que je lui ai déjà dit, Monsieur le Curé, quand il nous a dit cette drôle de chose. Tiens, vois-tu, Téo-dime ? Je n'ai pas peur de Monsieur le Curé...

...

Et Jacques, en prenant les mains du curé, les serre à plusieurs reprises. Téo-dime ne le quittait pas des yeux, il avait encore l'air effrayé, mais il ne cherchait plus à se sauver...

C: Il s'agit donc de garder cet enfant un bout de temps, Monsieur Marcel ? Mais comment son maître va-t-il prendre la chose ?

...

Marcel lui raconte les événements qui venaient de se passer. Le curé accepte la charge de cet enfant abandonné. Il appelle sa servante, lui remet Téo-dime en lui recommandant de le faire souper et de lui arranger un lit dans un cabinet quelconque...

C: À présent, je vais aller faire une visite aux blessés pour tâcher de les ramener à de meilleurs sentiments. À demain, mon bon Monsieur Marcel, j'irai vous voir à l'Ange-Gardien...

...

Et le curé est sorti avec Marcel et Jacques.

Ils ont traversé la rue pour rentrer chez eux, et où ils ont trouvé Hélène et Elisette qui les attendaient avec impatience...

H: Viens vite te coucher, mon Jacques, Paul dort déjà...

J: Adieu, Maman, adieu, ma tante, adieu mon bon ami...

...

Jacques les a embrassés tous affectueusement...

H: Quels aimables enfants vous nous avez donnés, mon cher Monsieur Marcel ? Si vous saviez la tendresse que j'ai pour eux et combien notre vie est changée et embellie par eux ?

M: Et pour eux, quelle bénédiction d'être chez vous, mes bonnes et chères amies ? Quels soins maternels ils reçoivent ? Comme on est heureux sous votre toit ?

H: Pourquoi n'y restez-vous pas, puisque vous trouvez que l'on y est si bien ?

M: Un homme de mon âge ne doit pas vivre inutilement à fainéanter. Avant tout, pour le moment, il faut que j'aille aux eaux thermales de Bagnoles, pour bien guérir ma blessure, mal fermée encore...

E: Oui, c'est bien pour le moment, et après ?

M: Après ? Je ne sais. Je verrai ce que j'ai à faire. À la grâce de Dieu.

E: Vous ne vous engagerez plus, j'espère ?

M: Peut-être, peut-être pas, je ne sais encore...

E: Vous ne vous engagerez pas sans m'en parler, et nous verrons bien si vous aurez le cœur de me causer du chagrin...

...

M: Ce ne sera pas moi qui vous causerai du chagrin volontairement, ma chère Elisette...

E: Bon ?, alors je suis tranquille, vous ne vous engagerez pas...

...

Les deux soeurs et Marcel ont prolongé un peu la soirée. Marcel et Madame Blidot allaient voir de temps à autre si le général n'avait besoin de rien. Voyant qu'il dormait toujours, ils ont souhaité aller se coucher. Marcel leur dit qu'il passerait la nuit sur une chaise pour veiller le général.

Elisette et Madame Blidot lui ont déclaré qu'elles ne le laisseraient pas à cette idée. Aussi, pendant que Madame Blidot débattait la chose avec Marcel, Elisette a disparu et elle est revenue avec un matelas qu'elle jette à terre, puis coure en chercher un autre...

M: Elisette ? Elisette ? Que faites-vous ? Pourquoi vous fatiguer ainsi ? Je ne le veux pas ?

...

Elisette était revenue avec un second matelas, qu'elle s'est jeté sur Marcel qui voulait l'en débarrasser, et elle a disparu de nouveau en courant...

M: C'est trop fort ? Va-t-elle en apporter une demi-douzaine ?

...

Et il a couru après elle pour l'empêcher de dévaliser les lits de la maison. Il l'a rencontrée portant un traversin, un oreiller, une couverture et des draps.

Après un débat assez vif, il est parvenu à tout lui enlever, et il est descendu accompagné d'elle jusque dans la salle...

M: Si ce n'est pas honteux pour un soldat, de se faire un lit comme pour un prince ?

...

Tout en causant et en riant, le lit se faisait.

Marcel serra les mains de ses amies, en leur disant adieu, et chacun est allé se coucher.

...

Chapitre 9 - Le général arrange les affaires.

Marcel s'attendait à passer une mauvaise nuit. Il a été très surpris à son réveil de voir le grand jour. Il a sauté de son lit. Il s'est débarbouillé et il s'est habillé à la hâte. Il a entendu l'horloge sonner six heures.

N'entendant pas de bruit chez le général, il y est entré doucement et il l'a trouvé dans la même position dans laquelle il l'avait laissé endormi la veille. Il aurait pu le croire privé de vie si la respiration bruyante et l'attitude calme du malade ne l'ont entièrement rassuré. Il est ressorti aussi doucement qu'il était entré.

Il est allé à la salle rouler et ranger son lit improvisé. Il n'oublie pas la prière du bon père et allume le feu pour en épargner la peine à ces dames. Il donne un coup de balai, nettoye, range tout et il les attend. À peine a-t-il installé sur une chaise en face de l'escalier qu'il entend des pas légers. Elisette descendait bien doucement, et elle lui dit un bonjour amical...

E: Je craignais que vous ne soyez encore endormi, vous aviez l'air fatigué hier...

M: Mais j'ai dormi comme un prince dans ce lit de prince, ma bonne Elisette, et je me sens reposé et heureux et prêt à vous obéir...

E: Vous dites toujours cela, comme si je vous commandais en tyran...

...

M: C'est que je voudrais toujours vous être utile et vous épargner tout travail, toute fatigue...

E: Et c'est pour cela que vous avez si proprement roulé vos matelas, et tout rangé dans ce coin juste en face de la porte d'entrée ? ... C'est très bien roulé, mais il faut tout défaire...

M: Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

E: Parce qu'un lit, roulé ou pas roulé, ne peut pas rester dans la salle où tout le monde entre et où nous nous tenons toute la journée, et je vais l'emporter...

M: Vous ? Je voudrais bien voir cela... dites-moi où il faut le mettre...

E: Dans cette chambre ici à côté... cela fait que nous n'aurons pas à le descendre ce soir, si vous voulez encore coucher près du général...

...

Marcel a pris le lit tout roulé et il le porte dans la chambre indiquée par Elisette, et après l'avoir posé dans un coin, il regarde tout autour de lui...

M: La jolie chambre ? Un papier tout en traits, des meubles neufs et quelques livres ? Rien n'y manque, ma foi. Chambre soignée, on peut bien dire...

E: C'est qu'elle vous est destinée. Nous n'y avons encore mis personne, et nous l'appelons déjà... la chambre de notre ami Marcel. C'était un souvenir pour vous et de vous. Jacques vient quelquefois balayer, essuyer les meubles, et il demande toujours avec un soupir: "Quand donc notre bon ami Marcel y sera-t-il ?"

...

Avant que Marcel ait eu le temps de remercier Elisette, Jacques et Paul se sont précipités dans la salle puis dans la chambre et dans les bras de Marcel...

J: Ah ?, vous voilà enfin dans votre chambre. Restez-y, mon ami, mon bon ami. Restez, nous serions tous si heureux ?

M: Impossible, mon enfant ? Je ne servirais qu'à gêner votre maman et votre tante...

J: Gêner ? Ah ?, par exemple ? Elles ont dit je ne sais combien de fois que vous leur seriez bien utile, et que vous êtes si bon et si obligeant qu'elles seraient enchantées de vous avoir toujours...

M: Très bien, mon ami, je te remercie des bonnes paroles que tu me dis, et quand j'aurai un peu de fortune, je serai aussi bien heureux ici. Mais je ne suis qu'un pauvre soldat sans le sou et je ne peux pas rester où je ne puis pas gagner ma vie...

...

Marcel a encore embrassé Jacques et il est sorti de la jolie chambre pour entrer dans celle du général. Elisette s'occupait du déjeuner. Elle cassait du sucre, pressait le café et allait chercher du lait à la ferme. Le général était éveillé, et sauf quelques légères douleurs à son nez et à ses yeux pochés, il se sentait très bien et il ne demandait qu'à manger...

G: Trois jours au pain et à l'eau m'ont diablement mis en appétit, et si vous pouviez m'avoir une tasse de café au lait, vous me feriez un sensible plaisir...

M: Tout de suite, mon Général ?

...

Marcel est entré dans la salle au moment où Elisette entrait avec un pichet de lait. Elisette avait l'air triste et ne disait rien. Marcel lui demande du café pour le général... alors qu'elle le met à chauffer...

M: Elisette, qu'avez-vous ? Pourquoi êtes-vous triste ?

E: Parce que je vois que vous ne tenez pas à nous et que vous ne vous inquiétez pas de nous voir du chagrin, à Jacques et à moi...

M: J'avoue que le chagrin de Jacques, qui est ici heureux comme un roi, ne m'inquiète guère, mais le vôtre, Elisette, me va au fond du coeur. Je vous jure que si j'avais de quoi vivre sans vous être une charge, je serais le plus heureux des hommes, parce que je pourrais alors espérer ne jamais vous quitter, ma chère, excellente amie, mais vous comprenez que je ne pourrais rester avec vous que si je vous étais attaché par les liens de la parenté... ou... du mariage... et...

...

Elisette lève les yeux, sourit et dit...

E: Et vous n'osez pas, parce que vous êtes pauvre et que je suis riche ? Est-ce votre seule raison ?

M: La seule, je vous affirme. Ah ?, si j'avais de quoi vous faire un sort, je serais tellement heureux que je n'ose ni ne veux y penser. Sans amis, sans aucun attachement dans le monde, m'unir à une douce, pieuse, charmante femme comme vous, Elisette, vivre auprès d'une bonne et aimable femme comme votre soeur... avoir une position occupée comme celle que j'aurais ici, ce serait trop de bonheur ?

...

E: Et pourquoi le rejeter quand il s'offre à vous ?
 Vous nous appelez vos amies, vous êtes aussi
 notre ami... pourquoi penser à votre manque de
 fortune quand vous pouvez, en partageant la nôtre,
 nous donner ce même bonheur qui vous manque ?
 Et ma soeur qui vous aime tant, et le pauvre
 Jacques, nous serions tous si heureux ?
 Mon ami, croyez-moi, restez, ne nous quittez pas...

...

Marcel, fort ému, hésitait à répondre, quand le général,
 qui s'était impatienté d'attendre et qui était entré
 depuis quelques instants dans la salle, s'approche de
 Marcel et de Elisette sans qu'ils l'aperçoivent et,
 en enlevant Elisette dans ses bras, il la pousse dans
 ceux de Marcel en disant...

G: C'est moi qui vous marie ? Que diable ?, ne suis-je
 pas là, moi ? Ne puis-je pas doter mon sauveur,
 deux fois mon sauveur ? Je lui donne vingt-mille
 francs, et il ne fera plus de façon, j'espère, pour
 vous accepter...

M: Mon général, je ne peux recevoir une somme aussi
 considérable ? Je n'ai aucun droit sur
 votre fortune...

G: Aucun droit ?, mais vous y avez autant droit que moi,
 mon ami. Sans vous, est-ce que j'en jouirais encore ?
 Vous parlez de somme considérable ?
 Est-ce que je ne vaudrais pas dix-mille francs, moi ?
 Ne m'avez-vous pas sauvé deux fois ?
 Deux fois dix-mille, cela ne fait-il pas vingt ?
 Oseriez-vous me soutenir que c'est me payer trop
 cher, que je vaudrais moins de vingt-mille francs ?

...

G: Que diable ?, on a son amour-propre aussi, on ne peut pas se laisser taxer trop bas non plus...

...

Elisette riait, Marcel souriait de la voir rire et de la colère du général...

M: J'accepte, mon Général. Le courage me manque pour laisser échapper cette chère Elisette, que vous me donnez si généreusement...

G: C'est bien heureux ? Vous convenez enfin que je vauz vingt-mille francs...

M: Oh ?, mon Général ?, ma reconnaissance...

G: Ta, ta, ta, il n'y a pas de reconnaissance ?
Je veux être payé par l'amitié du ménage, et je commence par embrasser ma nouvelle petite amie...

...

Le général a saisi Elisette et il lui a donné un gros baiser sur chaque joue. Elisette lui a serré les mains...

E: Merci, Général, non pas des vingt-mille francs que vous donnez si généreusement à Marcel...
Ah ?, mon Dieu ?, et moi qui n'ai rien dit à ma soeur ? Je m'engage seulement à la prévenir...

...

Elisette est partie en courant. Le général restait la bouche ouverte, les yeux écarquillés...

G: Comment ? Qu'est-ce ? Sa soeur ne sait rien ?

M: Ne faites pas attention, mon Général, tout ça va s'arranger...

G: S'arranger ?, s'arranger ? Je n'y comprends rien, moi. Mais ce que je vois, c'est qu'elle est charmante...

M: Et bonne, et sage, et pieuse, courageuse, douce...

G: Etc., etc.. Nous connaissons ça, mon ami. Je ne suis pas né d'hier. J'ai été marié aussi, moi ?, une femme adorable, douce, bonne ? ... Quel démon, sapristi ? Si j'avais pu me démarier un an après, j'aurais sauté par-dessus mon clocher dans ma joie...

M: J'espère, mon Général, que vous n'avez pas de Elisette l'opinion... ?

G: Non, parbleu ? Un ange, mon ami, un ange ?

...

Marcel ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher. L'air heureux du général et sa face bouffie et marbrée lui étaient toute pensée d'irritation, et il se bornait à dire gaiment...

M: Vous nous reverrez dans dix ans, mon Général, et vous nous retrouverez aussi heureux que nous le sommes aujourd'hui...

G: Que Dieu vous entende, mon brave Marcel ?

Le fait est que la petite est vraiment charmante et qu'elle a une physionomie on ne peut plus agréable.

Je crois comme vous que vous serez heureux...

M: Quant à elle, je réponds de son bonheur, oui, j'en réponds, car depuis plusieurs mois que nous sommes ensemble...

...

Le général a serré fermement la main de Marcel. Madame Blidot entraît à ce moment, suivie de Elisette et des enfants.

Marcel a couru vers Madame Blidot et l'embrasse affectueusement...

M: Pardon, mon excellente amie, de m'être emparé de Elisette sans attendre votre consentement. C'est le général qui a brusqué la chose ?

H: J'espérais ce dénouement pour le bonheur de Elisette. Dès votre premier séjour, j'ai bien vu que vous vous conveniez tous les deux. Votre seconde et votre troisième visite et vos lettres ont entretenu mon idée. Vous y parliez toujours de Elisette, et quand vous êtes revenu, les choses se sont prononcées, et l'anxiété de Elisette, lorsqu'elle vous a cru en danger, disait clairement l'affection qu'elle a pour vous. Vous ne pouviez pas vous y tromper...

E: Aussi ne m'y suis-je pas trompé, ma chère sœur...

M: Et c'est ce qui m'a donné le courage d'expliquer comme quoi j'y pensais, mais que j'étais arrêté par mon manque de fortune, mon bon Général y a largement pourvu. Et me voici bientôt votre heureux beau-frère...

...

Marcel a dit cela en embrassant encore Madame Blidot...

M: Et votre très heureux mari et serviteur, Elisette...

G: Mon bon ami, mon bon ami, je suis content, je suis heureux ? Vous garderez votre belle chambre et vous resterez toujours avec nous ?

J: Et ma tante Elisette ne sera plus triste ? Elle pleurait, ce matin, je l'ai bien vue ?

E: Chut, chut, petit bavard ?, ne dis pas mes secrets ?

...

Elisette lui avait dit ça en l'embrassant...

J: Je peux bien les dire à mon ami, puisqu'il est aussi le vôtre...

G: Ah ça ?, déjeunerons-nous enfin ? Je meurs de faim, moi ? Vous oubliez tous que j'ai été pendant deux jours au pain et à l'eau, et que l'estomac me tiraille que je n'y tiens pas. Je n'ai pas une Elisette, moi, pour me tenir lieu de déjeuner, et je demande mon café ?

H: Le voici tout prêt. Mettez-vous à table, Général...

M: Pardon, Elisette, c'est moi qui sers, à partir d'aujourd'hui ?

...

Marcel avait dit ça en enlevant le plateau des mains de Elisette...

M: Vous m'en avez donné le droit...

E: Faites comme vous voudrez, puisque vous êtes le maître...

M: Le maître-serviteur ?

G: Comme moi, général-prisonnier ?

M: Ce ne sera pas long, mon Général... la paix se fait entendre et vous retournerez chez vous...

G: Ma foi, mon ami, j'aimerais autant rester ici pendant un certain temps...

M: Vous assisterez à mon mariage, Général ?

G: Je le crois bien, parbleu ? C'est moi qui ferai les frais de la noce. Et un fameux repas que je vous donnerai ? Tout de chez le traiteur. Vous ne connaissez pas ça, mais moi qui suis allé plus d'une fois à Paris, je le connais, et je vous le ferai connaître ?

M: Je n'attends que ça...

...

...

Chapitre 10 - À quand la noce ?

Le général commençait à satisfaire son appétit. Il a fait connaissance avec les enfants qu'il a pris en amitié et avec lesquels il est sorti après le déjeuner.

Jacques l'a emmené voir Téodime chez le curé, mais Téodime avait subi un changement qui ne lui permettait plus de conserver son nom. La servante du curé, une très bonne femme qui plaignait depuis longtemps le pauvre enfant, l'avait lavé et nettoyé, peigné, et elle s'était procuré du linge blanc, un pantalon propre, une blouse, une ceinture, et de gros souliers. Le curé l'a baptisé et lui avait donné le prénom de Pierre. Toute crainte avait ainsi disparu.

Pierre Téodime avait l'air enchanté, et c'était avec une grande joie qu'il voit arriver Jacques et le général. Ce dernier a appris, en questionnant Téodime, combien Jacques avait été bon pour lui, et la part que lui et Marcel avaient prise à sa délivrance.

Le général écoutait, questionnait, caressait Jacques, serrait les mains du curé...

G: Monsieur le Curé, je ne connais pas un homme qui ait fait ce que vous faites pour ce garçon, et pas un qui ait donné à Jacques l'instruction et l'éducation que vous lui avez données. Vous êtes un bon, un estimable curé, je me plais à le reconnaître...

...

- C: J'ai été si bien secondé par Madame Blidot et son excellente soeur, que je ne pouvais faire autrement que de réussir...
- G: À propos de la petite soeur, je la marie...
- C: Vous la mariez ? Elisette ?, pas possible ?
- G: Et pourtant, c'est comme ça ? C'est moi qui dote le marié... ce nigaud ne voulait pas, parce qu'elle a quelque chose et qu'il n'a rien. J'ai trouvé la chose si bête que je me suis fâché et que je lui ai donné vingt-mille francs pour en finir. C'est lui maintenant qui est le plus riche des deux. Bonne farce, ça ?
- C: Mais qui donc Elisette peut-elle épouser ?
- Elle refusait tous les jeunes gens qui se présentaient, et quand nous la grondions, sa soeur et moi, de se montrer si difficile, elle répondait toujours : "Je ne l'aime pas". Et si j'insistais : "Je le déteste". Puis elle riait et elle assurait qu'elle ne se marierait jamais...
- G: Il ne faut jamais croire ce que disent les jeunes filles ? Je vous le dis, moi, qu'elle épouse Marcel, mon sauveur, le brave des braves, le plus excellent des hommes...
- C: Marcel ? Ah ?, le brave garçon ? J'en suis bien aise... il me plaît et j'approuve le choix de Elisette...
- G: Et le mien, s'il vous plaît. Quand nous étions blessés tous deux, moi son prisonnier, et lui mon ami, il me parlait sans cesse de Elisette et de sa soeur, et me répétait ce que vous lui aviez raconté et ce qu'il avait vu par lui-même des qualités de Elisette. Je lui ai tant dit: "Épousez-la donc, mon garçon, épousez-la puisque vous la trouvez si parfaite", qu'il a fini par accueillir l'idée... seulement, il voulait attendre pour se faire un magot...

G: Entre nous, c'est pour arranger son affaire que je suis venu au village et que je me suis mis, sans le connaître, dans le guépier Bournier... tas de gueux ? Il m'a sauvé, et il a bien fait... je vous demande un peu comment il aurait pu se faire un magot sans Dourakine...

C: Qu'est-ce que c'est que Dourakine ?

G: C'est moi-même qui ai l'honneur de vous parler.

Je suis Joseph Dourakine, sot nom, puisqu'en russe dourake veut dire sot...

...

Le curé a ri de bon cœur avec Dourakine qui le prenait en amitié et qui lui proposait d'aller féliciter les soeurs de l'Ange-Gardien.

Le curé a accepté. Pendant qu'ils causaient, Jacques et Théodime n'avaient pas perdu leur temps non plus. Théodime racontait à Jacques qu'il était comme lui sans père ni mère, qu'il avait huit ans quand la femme qui était morte au village l'avait donné à ce méchant Bournier... que cette femme lui avait dit avant de mourir qu'elle n'était pas sa mère, qu'elle l'avait volé tout petit pour se venger des gens qui l'avaient chassée sans lui donner la charité, et que, lorsqu'elle serait guérie, elle y retournerait pour le rendre à ses parents, car il la gênait plus qu'il ne lui rapportait, mais qu'il n'en serait pas plus heureux, parce que ses parents étaient pauvres et avaient bien assez d'enfants sans lui. En plus, elle avait dit plus tard, la même chose aux Bournier, et leur avait indiqué la demeure et le nom de ses parents.

Jacques a engagé Pierre à raconter cela au bon curé qui pourrait peut-être aller voir les Bournier et savoir d'eux les indications que la mendicante leur avait données sur les parents de Théodime. Jacques et Paul ont demandé au curé la permission de rester chez lui avec Théodime, ce que le curé leur accordait avec plaisir.

Le général et le curé sont rentrés à l'Ange-Gardien. Marcel causait avec Elisette. Madame Blidot achevait l'ouvrage de la maison et disait son mot de temps en temps...

G: Les voilà, Monsieur le Curé ? Quand je vous disais ?

...

Le curé est allé vers Elisette et il lui a donné sa bénédiction d'une voix émue...

C: Soyez heureuse, mon enfant ? Votre choix est bon. Ce jeune homme est pieux et sage, je l'ai jugé ainsi la première fois qu'il est venu chez moi pour prendre des renseignements sur vous, et surtout dans les quelques jours qu'il a passés chez vous depuis...

M: Monsieur le Curé, je vous remercie de votre bonne opinion, et comme à l'avenir tout doit être en commun entre Elisette et moi, je vous demande de me donner un bout de la bénédiction qu'elle vient de recevoir...

...

Marcel a mis un genou à terre et il a reçu, la tête inclinée, la bénédiction qu'il avait demandée.

Avant de se relever, il a pris la main de Elisette et il lui dit d'un accent pénétré...

E: Je jure devant Dieu et devant vous, Monsieur le Curé, de faire tous mes efforts pour rendre heureuse et douce la vie de cette chère Elisette, et de ne jamais oublier que c'est à Dieu que nous devons notre bonheur...

...

Marcel se relève, baise tendrement la main de Elisette. Madame Blidot pleurait, Elisette sanglotait, le général s'agitait...

G: Que diantre ?, je crois que je vais aussi tirer mon mouchoir. Allez-vous bientôt finir, vous autres ? Moi qui amène Monsieur le Curé pour lui faire voir comme vous êtes tous heureux, et voilà que Marcel nous fait une scène à faire pleurer sa fiancée et sa soeur... moi, j'ai une peine du diable à garder l'oeil sec. Monsieur le Curé a les yeux rouges, et Marcel lui-même ne doit pas avoir la voix bien assurée...

M: Mon Général, les larmes que je retiens sont des larmes de bonheur, les premières que je verse de ma vie. C'est à vous que je dois cette douce émotion ? Vous êtes dès aujourd'hui mon bienfaiteur ?

...

Marcel a fait cela en saisissant les deux mains du général et en les serrant avec force dans les siennes.

L'agitation du général augmentait. Enfin, il saute au cou de Marcel, serre dans ses bras le curé étonné, manque de le jeter à terre en le lâchant trop brusquement, et marche à pas rapides vers la porte de sa chambre qu'il refermait sur lui.

Le curé s'est assis, Madame Blidot s'est mise près de lui. Elisette s'est assise près de sa sœur, et Marcel a placé sa chaise près de Elisette. La porte du général s'est rouverte, et il a passé la tête et crié...

G: À quand la noce ?

E: Comment, la noce ? Est-ce qu'on a eu le temps d'y penser ?

G: Mais moi qui pense à tout, je demande le jour pour commander mon dîner chez le traiteur ?

M: Halte-là ?, mon Général, vous prenez trop tôt le pas de charge. Vous oubliez les eaux thermales de Bagnoles et nos blessures...

G: Je n'oublie rien, mon ami, mais il y a temps pour tout, et la noce avant tout...

E: Du tout, Général, Marcel a raison, vous devez aller d'abord aux eaux thermales, et lui doit vous y accompagner pour vous soigner...

M: C'est bien, chère Elisette, vous êtes aussi raisonnable que bonne et courageuse. Nous nous séparerons pour nous réunir ensuite...

E: Et pour ne plus nous quitter...

G: Ah ça ?, mais pour qui me prend-on ? On dispose de moi comme d'un imbécile ? C'est bien, ma petite. C'est très bien, mon ami. Est-ce que je n'ai pas l'âge de raison ? Est-ce qu'à soixante-trois ans, on ne sait pas ce qu'on fait ? Et si je ne veux pas aller à Bagnoles, si je ne veux pas bouger avant la noce...

E: Alors vous resterez ici pour me garder, et Marcel ira tout seul aux eaux thermales. Il faut que mon pauvre Marcel guérisse bien de ses blessures pour ne pas devoir me quitter après...

G: Tiens ? Voyez-vous cette petite ? Ta, ta, ta, ta, ta, comme sa langue tourne vite dans sa bouche ? Il faut donc que je me soumette. Ce que vous dites est vrai, mon enfant... il faut que votre Marcel se rétablisse bien et vite, et nous partons demain...

E: Oh non ?, pas demain. J'ai eu à peine le temps de lui dire deux mots, et ma sœur n'a encore pris aucun arrangement. Et puis... enfin, je ne veux pas qu'il s'en aille avant... avant... Dieu ? Que c'est ennuyeux ? ... Monsieur le Curé, quand faut-il le laisser partir ?

...

Le général se frottait les mains et riait...

G: Voilà, voilà ? La raison s'en va ? L'affection reste en possession du champ de bataille ? Hourra pour la noce ?

E: Mais pas du tout, Général ? Dieu ?, que vous êtes impatientant, vous prenez tout à l'extrême ? Avec vos belles idées de noce, puis de départ tout de suite, vous avez tout brouillé dans ma tête. Je ne sais plus où nous en étions ? ... Et d'abord, Marcel ne peut pas partir avant d'avoir fait sa déclaration dans l'affaire des Bournier, et vous aussi, il faut que vous soyez interrogé. N'est-ce pas, Monsieur le Curé ? Marcel ne dit rien, il me laisse toute l'affaire à arranger toute seule...

...

Marcel souriait et il n'était pas malheureux du désir que témoignait Elisette de le garder un peu de temps...

M: Je ne dis rien, parce que vous plaidez
notre cause bien mieux que je ne pourrais le faire,
et que j'ai trop de plaisir à vous entendre si bien
parler pour vouloir vous interrompre...

C: Ma chère enfant, vous avez raison... il faut attendre
leurs interrogatoires, c'est-à-dire quelques jours,
et partir dès le lendemain...

H: Bien jugé, Monsieur le Curé, j'aurais dit tout comme
vous. Je l'avais sur la langue dès le commencement...

E: Et pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite ?

H: Est-ce que tu m'en as laissé le temps ? Tu étais si
animée que Marcel même n'a pu dire un mot...

...

...

Chapitre 11 - La dot et les montres.

Le général et Marcel sont partis tous deux pour l'auberge Bournier. Ils n'y ont trouvé personne d'autre que le greffier de la mairie qui écrivait dans la salle. Marcel lui a expliqué pourquoi venait le général. Le greffier a fait quelques difficultés en disant qu'il ne connaissait pas le général, etc..

G: Est-ce que vous me prenez pour un voleur, par hasard ? Puisque c'est moi que ces gueux de Bournier voulaient assassiner, pour me voler plus à leur aise et sans que je puisse réclamer ? J'ai bien le droit de reprendre ce qui m'appartient, je pense...
 Le greffier : Mais, Monsieur, je suis chargé de la garde de cette maison jusqu'à ce que l'affaire soit décidée, et je ne connais pas les objets qui sont à vous. Je ne veux pas risquer de voir enlever des effets dont je suis responsable et qui appartiennent à ces gens-là...

...

Le général lui a fait la liste de ses effets et il lui a indiqué la place où on les trouverait. Le greffier est allé dans la chambre désignée. Il y a trouvé les objets demandés et il les a apportés. Le général lui a donné, comme récompense, une pièce de vingt francs. Le greffier a refusé, d'abord vivement, puis mollement, puis il a accepté, tout en témoignant une grande répugnance à donner un intérêt à ses services.

Marcel s'est chargé des effets, du nécessaire et de la lourde cassette, et ils sont rentrés à l'Ange-Gardien.

Le général a appelé Jacques et Paul qui l'ont suivi dans la chambre où il leur a fait voir ce que contenait sa cassette et son nécessaire de voyage.

Dans la cassette, il y avait une demi-douzaine de montres d'or avec leurs chaînes, de beauté et de valeur différentes. Toutes ses décorations en diamants et en pierres précieuses, un portefeuille bourré de billets de banque et une sacoche pleine de pièces d'or.

C'était tout cela que le général, imprudemment, avait laissé voir à Bournier, et qui avait enflammé sa cupidité. Le nécessaire était en argent doré et il contenait tout ce qui pouvait être utile pour la toilette et les repas.

Jacques et Paul étaient dans le ravissement et poussaient des cris de joie à chaque nouvel objet que leur faisait voir le général. Les montres surtout excitaient leur admiration. Le général en a pris une de moyenne grandeur, y a attaché la belle chaîne d'or qui était faite pour elle, met le tout dans un écrin ou boîte en maroquin rouge et dit à Jacques...

G: Celle-là, c'est celle que ton bon ami donnera à tante Elisette. Et puis, ces deux-là, regardez-les, ce sont les vôtres que vous donnera votre bon ami Marcel. Mais ne dites pas que je vous les ai fait voir, il me gronderait...

J: C'est vous, mon bon Général, qui nous les donnez...

G: Non, vrai, c'est Marcel, c'est son présent de nocces...

J: Mais quand donc les a-t-il achetées ? Et avec quoi ? Il disait tantôt qu'il était pauvre, qu'il n'avait pas d'argent...

G: Précisément ? Il n'a pas d'argent parce qu'il a tout dépensé...

J: Mais pourquoi a-t-il dépensé tout son argent en présents de noces, puisqu'il ne voulait pas se marier, et que, sans vous, il ne se serait pas marié ?

G: Précisément ? C'est pour cela. Et quand je te dis quelque chose, c'est très impoli de ne pas me croire...

J: Oui, mon bon Général, mais quand vous nous donnez quelque chose, et de si belles choses, nous serions bien ingrats de ne pas vous remercier...

G: Petit insolent ? Puisque je te dis...

...

Il n'a pas pu continuer parce que Jacques et Paul ont saisi chacun une de ses mains pour le remercier et qu'ils ne voulaient pas lâcher, malgré que le général tentait de les récupérer... il commençait à se fâcher, à jurer, à menacer d'appeler au secours et de les faire mettre à la police. Il est enfin parvenu à se dégager et il est retourné tout rouge et tout suant dans la salle où se trouvaient Marcel, Elisette et sa soeur...

G: Marcel, venez chez moi, j'ai à vous parler ?

...

Marcel l'a regardé avec surprise. Sa voix indiquait la colère, et au lieu d'aller chez lui, il se promenait en long et en large, les mains derrière le dos, soufflant et s'essuyant le front...

M: Que vous est-il arrivé, mon Général ?
Vous avez l'air...

...

G: J'ai l'air d'un sot, d'un imbécile, qui a moins de force d'esprit et de corps qu'un gamin de neuf ans et un autre de six. Quand je parle, on ne me croit pas, et quand je veux m'en aller, on me retient de force. Trouvez-vous ça bien agréable ?

M: Mais, mon Général, je ne comprends pas...
Que vous est-il donc arrivé ?

G: Demandez à ces gamins qui grillent de parler, ils vont vous faire un tas de contes...

J: Mon bon ami Marcel, je vous remercie des belles montres d'or que vous nous donnerez, à Paul et à moi, comme cadeau de nocces...

M: Des montres d'or ? Cadeau de nocces ? Tu es fou, mon garçon ? Où et avec quoi veux-tu que j'achète des montres en or ? Et à deux gamins comme vous encore, quand je n'en ai pas moi-même ? Et quel cadeau de nocces, puisque je ne songeais pas à me marier ?

J: Voyez-vous, mon bon Général ? Je vous le disais bien, c'est vous...

G: Tais-toi, gamin, bavard ? Je te défends de parler. Marcel, je vous défends de les écouter. Vous n'êtes que sergent, je suis général. Suivez-moi, j'ai à vous parler...

...

Marcel, au comble de la surprise, obéit. Il a disparu avec le général qui a fermé la porte avec violence...

G: Tenez, voilà votre dot. J'y ai ajouté les frais de nocces et d'entrée en ménage. Voilà la montre et la chaine de Elisette, et voilà la vôtre...

...

Le général a mis de force dans les mains de Marcel un portefeuille bien garni... et Marcel le repousse...

G: Sapristi ?, ne faut-il pas que vous ayez une montre ? Lorsque vous voudrez savoir l'heure, ne faudra-t-il pas que vous couriez la demander à votre femme ? Ces jeunes gens, ça n'a pas plus de tête, de prévoyance que des linottes, parole d'honneur ? Tenez, vous voyez bien ces deux montres que voilà ? Ce sont celles de vos enfants ? C'est vous qui les leur donnerez. Ce n'est pas moi, entendez-vous bien ? ... Non, ce n'est pas moi ? Quand je vous le dis ? Pourquoi leur donnerais-je des montres ? Est-ce moi qui me marie ? Est-ce moi qui les ai trouvés, qui les ai sauvés, qui ai fait leur bonheur en les plaçant chez ces excellentes femmes ? Oui, excellentes femmes, toutes deux. Vous serez heureux, mon bon Marcel. Je m'y connais et je vous le dis, moi, que vous auriez couru le monde entier pendant cent ans, que vous n'auriez pas trouvé le pareil de ces femmes. Et je suis bien fâché d'être général, d'être comte Dourakine, d'avoir soixante-quatre ans, parce que, si j'avais trente ans, si j'étais Français, si j'étais sergent, je serais votre beau-frère... j'aurais épousé Madame Blidot...

...

L'idée d'avoir pour beau-frère ce vieux général à cheveux blancs, à face rouge, à gros ventre, à carrure d'Hercule, parut si plaisante à Marcel qu'il n'a pas pu s'empêcher de rire. Le général, déridé par la gaité de Marcel, le partageait si bien que tous deux riaient aux éclats quand Madame Blidot, Elisette et les enfants sont entrés dans la chambre.

Ils sont restés stupéfaits devant l'aspect bizarre du général à moitié tombé sur un canapé où il se roulait à force de rire, et de Marcel partageant sa gaité et s'appuyant contre la table sur laquelle étaient étalés l'or et les bijoux de la cassette et du nécessaire. Le général s'est soulevé à demi...

G: Nous rions, parce que... Ha ?, ha ?, ha ? ... Ma bonne Madame Blidot... Ha ?, ha ?, ha ? Je voudrais être le beau-frère de Marcel... en vous épousant... Ha ?, ha ?, ha ?

H: M'épouser, moi ? Ha ?, ha ?, ha ? Voilà qui serait drôle, en effet ? Ha ?, ha ?, ha ? La bonne bêtise ? Ha ?, ha ?, ha ?

...

Elisette n'avait pas attendu la fin du discours du général pour partir aussi d'un éclat de rire. Les enfants, voyant rire tout le monde, se sont mis de la partie... ils sautaient de joie et riaient de tout leur cœur. Pendant quelques instants on n'entendait que des Ha ?, ha ?, ha ?, sur tous les tons.

Le général a été le premier à reprendre un peu de calme. Marcel et Elisette riaient de plus belle dès qu'ils portaient les yeux sur le général. Ce dernier commençait à trouver mauvais qu'on s'amuse autant de la pensée de son ménage...

G: Au fond, je ne sais pas pourquoi nous rions. Il y a bien des Russes qui épousent des Françaises, bien des gens de soixante-quatre ans qui se marient, bien des comtes qui épousent des bourgeoises...

...

G: Ainsi, je ne vois rien de si drôle à ce que j'ai dit. Suis-je donc si vieux, si ridicule, si laid, si sot, si méchant, que personne ne puisse m'épouser ? Voyons. Marcel, vous qui me connaissez, est-ce que je ne puis pas me marier tout comme vous ?

M: Parfaitement, mon Général, parfaitement, seulement, vous êtes tellement au-dessus de nous, que cela nous a semblé drôle d'avoir pour beau-frère un général, un comte, un homme aussi riche ? Voilà tout...

G: C'est vrai, aussi, n'est-ce qu'une plaisanterie ? D'ailleurs, Madame Blidot n'aurait jamais donné son consentement...

H: Certainement non, Général, jamais. Mais pourquoi cet étalage d'or et de bijoux ? Et toutes ces montres ? Que faites-vous de tout cela ?

G: Ce que j'en fais ? Vous allez voir. Elisette, voici la vôtre ? Marcel, prenez celle-ci. Jacques et Paul, mes enfants, voilà celles que vous donne votre bon ami, ma chère Madame Blidot, vous prendrez celle qui vous est destinée, et qui ne peut aller à personne...

...

Il a dit ça, parce qu'il voyait qu'elle faisait le geste de refuser, car les prix étaient encore présents sur toutes les montres...

E: Oh ? , Général ? , que vous êtes bon et aimable ? Vous faites les choses avec tant de grâce qu'il est impossible de vous refuser...

M: Merci, mon Général ? Je dis, comme Elisette, que vous êtes bon, réellement bon. Mais comment avez-vous eu l'idée de toutes ces emplettes ?

...

G: Mon ami, vous savez que je ne suis pas né d'hier, comme je vous l'ai dit. Quand vous êtes parti pour venir ici, j'ai pensé: "L'affaire s'arrangera, le manque d'argent le retient, je ferai la dot, je bâclerai l'affaire, et les présents de noces seront tout prêts." Je les avais déjà achetés par précaution. Je suis parti le même jour que vous pour avoir de l'avance et faire connaissance avec la future, avec la soeur et avec les enfants. J'ai été coffré par ce scélérat d'aubergiste. J'avais apporté la dot en billets de banque, plus trois-mille francs pour les frais de noces. Ce salaud a vu tout ça et ma sacoche de dix-mille francs en or et tout le reste. Et voilà comment j'ai les montres avec les prix, toutes prêtes d'avance. Comprenez-vous maintenant ?

M: Parfaitement, je comprends parce que je vous connais, de la part de tout autre, ce serait à ne pas le croire... Elisette et moi, nous n'oublierons jamais...

G: Brrr ? Assez, assez, mes amis. Soupons, causons et dormons ensuite. C'est une bonne journée que nous aurons passé ? J'ai joliment travaillé, moi, pour ma part, et vrai, j'ai besoin de nourriture et de repos...

...

Madame Blidot a couru aux casseroles qu'elle avait abandonnées, Elisette et Marcel au couvert, Jacques et Paul à la cave pour le cidre et le vin... alors que le général restait debout au milieu de la salle, les mains derrière le dos...

Le général regardait ses amis en riant...

G: Bien ? Marcel. Vous ne serez pas longtemps à vous y faire. Bon, voilà le couvert mis ? Je prends ma place. Un verre de vin, Jacques, pour boire à la prospérité de l'Ange-Gardien...

...

Jacques a débouché la bouteille et servi...

G: Hourra pour l'Ange-Gardien ?, et pour ses habitants ?

...

Il avait crié ça en élevant son verre et en le vidant d'un seul trait...

G: Eh, mais vraiment, elle est très bien fournie la cave de l'Ange-Gardien ? Voilà du bon vin, Marcel ? Ça fait plaisir de boire, un vin comme ça ?

...

Ils se sont mis à table. Ils ont soupé de bon appétit. Ils ont causé un peu et ils se sont couchés, comme l'avait dit le général.

...

Chacun a dormi sans bouger jusqu'au lendemain. Jacques et Paul ont mis leurs montres sous leur oreiller, car il faut même avouer que non seulement Elisette est restée longtemps à contempler la sienne, à l'écouter marcher, mais qu'elle n'a pas non plus voulu s'en séparer et qu'elle s'est endormie en la tenant dans ses mains.

Bien plus, Madame Blidot et Marcel ont fait comme Jacques et Paul et, à leur réveil, leur premier mouvement a été de reprendre la montre et de voir si elle fonctionnait toujours.

...

Chapitre 12 - L'enquête.

Quand tout le monde se réunit le lendemain pour le café, le général a examiné avec satisfaction les visages radieux qui l'entouraient. Le repas a été gai, mais court. Chacun avait à ranger et à travailler. Marcel s'est chargé de faire la chambre du général et la salle, pendant que les deux soeurs, aidées de Jacques, nettoyaient la vaisselle de la veille et préparaient tout pour la journée.

Le général est sorti. Il faisait beau et chaud. En allant et venant dans le village, il a vu arriver les gendarmes escortant Bournier, étendu sur le dos à cause de sa blessure, son frère et sa femme, assis sur la banquette. Une autre voiture contenant le juge d'instruction et l'officier de gendarmerie suivait. Tout ce beau monde s'est arrêté devant l'auberge.

On a fait descendre le frère et la femme de Bournier. Deux gendarmes les ont emmenés et les ont fait entrer dans la salle où se trouvaient déjà les magistrats et l'officier. Deux autres gendarmes ont apporté l'aubergiste qui criait à chaque secousse qu'il recevait, malgré les précautions et les soins dont on l'entourait. Ils l'ont étendu sur le sol sur un matelas. Le juge d'instruction a appelé un des gendarmes pour les faire chercher les témoins et la victime.

Les gendarmes sont partis exécuter les ordres. Le général avait accompagné le cortège.

Il est entré dans la salle presque en même temps que les criminels. Il s'est placé en face de Bournier qui le regardait d'un oeil enflammé par la colère...

G: Gredin ? Gueux, scélérat ?

Juge: Qui est cet homme qui injurie le prévenu ?

Pourquoi est-il entré ? Faites-le sortir...

G: Pardon, Monsieur, je suis entré parce que je dois rester. Et si vous me faites sortir, vous serez fort ennuyé...

Juge: Parlez plus poliment à la justice, Monsieur ?

Des étrangers ne doivent pas assister à l'interrogatoire que j'ai à faire, et je vous réitère l'ordre de sortir ?

G: L'ordre ? Sachez, Monsieur, que je n'ai d'ordre à recevoir de personne d'autre que de mon souverain. Sachez, Monsieur, qu'en me forçant à m'en aller, vous faites un acte absurde. Et sachez enfin que, si vous m'obligez à quitter cette salle, aucune force humaine ne m'y fera revenir de plein gré et vous n'obtiendra de moi qu'une parole relative à ces salauds...

Juge: Eh ? Monsieur ? C'est ce que nous vous demandons. Taisez-vous et partez ?

G: Je sors, Monsieur ? Et je me ris de vous et de l'embarras dans lequel vous allez vous trouver ?

...

Le général a enfoncé son chapeau sur sa tête et il s'est dirigé vers la porte. Marcel entrain au même moment... Il se range, porte la main à son képi...

M: Pardon, Général ?

...

Le général est sorti. Le juge d'instruction l'a regardé d'un air surpris...

Juge: Qui êtes-vous, Monsieur ?

M: Marcel, le principal témoin de l'affaire, Monsieur le Juge, celui qui a cassé la cuisse de ce gredin-là, qui a enfoncé le crâne à celui-ci et causé un étourdissement à cette gueuse de femme...

Juge: Tâchez de ménager vos épithètes, Monsieur, et dites-moi qui est le gros homme qui vient de sortir ?

M: Le Général Dourakine, mon prisonnier, que ces... je ne sais comment les appeler, car enfin ce sont de fieffés salauds, car salauds est le mot, que ces salauds l'auraient égorgé si je n'avais eu la chance de me trouver là...

Juge: Comment ? Ce monsieur est... Courez après lui, Monsieur Marcel... faites-lui bien mes excuses. Ramenez-le, il faut absolument qu'il fasse sa déposition ?

...

Marcel est parti et il n'a pas tardé à rattraper le général qui rentrait chez lui, le teint allumé, les veines gonflées, le souffle bruyant, avec tous les symptômes d'une colère violente et concentrée. Lorsqu'il a entendu la commission du juge, il s'est arrêté, et il s'est tourné vers Marcel avec des yeux flamboyants et dit d'une voix sourde...

G: Jamais ? Dites à ce malappris qu'il se souvienne de mes paroles ?

M: Mais, mon Général, on ne peut pas se passer de votre déposition ?

G: Qu'on fasse comme si j'étais mort...

M: Mais vous ne l'êtes pas, mon Général, et alors ?

G: Alors qu'on suppose que je le sois...

M: Mon général, c'est impossible. On ne peut se passer de vous ?

G: Alors pourquoi m'ont-ils renvoyé ? Pourquoi ne m'ont-ils pas écouté ? Je les ai prévenus, ils n'ont pas voulu me croire. Qu'ils s'arrangent sans moi ?

M: Mon général, je vous en supplie ?

G: Non, jamais, jamais, et jamais ? Je ne bouge pas de ma chambre jusqu'à ce qu'ils soient tous partis...

...

Le général est entré chez lui, il a fermé sa porte à clé, et calmé par l'idée de l'embarras que causerait son refus, il se mit à rire et à se frotter les mains. Marcel est retourné à l'auberge et il a rendu compte de son ambassade. Le juge d'instruction, fort contrarié, parlait de forcer la déposition par des menaces...

M: Pardon, Monsieur le Juge, on n'obtiendra rien de lui par la force. Vous l'avez froissé, il fera comme il l'a dit, il se laissera mettre en pièces plutôt que de revenir là-dessus, mais nous pouvons le prendre par surprise... laissez-moi faire. Suivez-moi, ne faites pas de bruit, faites ce que je vous dirai, et vous aurez la déposition la plus complète que vous puissiez désirer...

Juge: Voyons ça, mais terminons d'abord ce que nous avons à faire ici... faites votre déposition, Monsieur Marcel... greffier, écrivez...

...

Le juge d'instruction commence l'interrogatoire.

Quand ils en ont terminé, le juge a accompagné Marcel à l'Ange-Gardien. Marcel le prie d'attendre dans la salle. Il a appelé Elisette, lui raconte l'affaire et lui donne ses instructions. Elisette sourit. Elle est allée frapper doucement à la porte du général, quelque peu furieux qu'on le dérange...

G: Qui frappe ?

E: C'est moi, mon Général, ouvrez-moi...

G: Que voulez-vous ?

E: Vous voir un instant, vous consulter sur un point relatif à mon mariage, puisque c'est vous qui l'avez décidé...

G: Ah ?, ah ? Je ne demande pas mieux, ma petite Elisette...

...

La porte s'ouvre et, en s'ouvrant, masque Marcel et le juge d'instruction. Le général jette un coup d'oeil dans la salle, ne voit personne, prend un visage souriant et laisse la porte ouverte à la demande de Elisette qui trouvait qu'il faisait bien chaud dans sa chambre... et il montre un siège à Elisette...

E: Permettez-moi de vous déranger pendant quelques instants, Général, c'est vous qui avez fait notre mariage, et quand je pense que, sans Marcel, ces abominables gens vous auraient tué ?, car ils voulaient vous tuer, n'est-ce pas ?

G: Je crois bien ?, m'égorger comme un mouton...

E: Vous ne nous avez pas raconté encore les détails de cet horrible événement. Je ne comprends pas bien pourquoi ces misérables voulaient vous tuer, et comment ils ont pu faire pour s'emparer de vous qui êtes si fort, si courageux ?

Le général, flatté de l'intérêt que lui témoignait Elisette et, assez content de s'occuper de lui-même, il lui fait le récit très détaillé de tout ce qui s'était passé à l'auberge Bournier depuis le moment de son arrivée. Quand le récit s'embrouillait, Elisette questionnait et obtenait des réponses claires et détaillées. Lorsqu'il n'y a plus rien eu à apprendre, Elisette se frappe le front comme si un souvenir lui traversait la pensée et s'écrie...

E: Suis-je si sotte ? Que va dire ma sœur ?

J'ai oublié de plumer et de préparer le poulet pour notre dîner. Pardon, général, il faut que je me sauve...

G: Et votre mariage dont nous n'avons pas dit un mot ?

E: Ce sera pour une autre fois, général... Excusez mon étourderie ?

G: À la bonne heure ? Nous en causerons à fond...

...

Elisette s'est échappée lestement comme un oiseau.

Le général la suivait des yeux et il est entré dans la salle pour la voir plumer son poulet dans la cuisine.

Un léger bruit lui a fait tourner la tête et il a vu le juge d'instruction achevant de rédiger ce qu'il venait d'entendre. Le général a pris un air digne...

G: Venez-vous m'insulter jusque chez moi. Monsieur ?

Juge: Je viens, au contraire, général, vous faire mes excuses sur la méprise que je me suis permise à votre égard, ignorant votre nom et pensant que vous étiez un curieux entré pour voir et entendre ce qui doit rester secret jusqu'au jour de la mise en jugement...

Juge: Je vous réitère mes excuses et j'espère que vous voudrez bien oublier ce qui s'est passé entre nous...

G: Très bien, Monsieur. Je ne vous garde pas de rancune, car je suis bon diable, malgré mes airs d'ours, mais il m'est impossible de revenir sur ma parole, de retourner dans cette auberge pour l'interrogatoire, ni de vous répondre un seul mot sur l'affaire...

Juge: Monsieur, je n'ai plus besoin de vous interroger, votre déposition a été complète et je n'ai plus rien à apprendre de vous...

...

Le général écoutait ébahi, son air étonné a fait sourire le juge d'instruction...

G: Je vois, je comprends ? La friponne ? Qu'est-ce que les jeunes filles ? C'est pour me faire parler qu'elle est venue me cajoler ? Mais comment a-t-elle pu ? Ah ?, la petite traîtresse ? Et moi qui m'attendrissais de son désir de tout savoir, de n'omettre aucun détail sur ce qui me concernait ? Et Marcel ? Où est-il ? C'est lui qui a tout fait. Marcel ? Marcel ? Ah ? Il croit que, parce qu'il m'a fait prisonnier, il peut me mener comme un enfant ? Il se figure que, parce qu'il m'a sauvé deux fois, car il m'a sauvé deux fois, Monsieur, au péril de sa vie, et je l'aime comme mon fils ?, et je l'adopterais s'il voulait. Oui, je l'adopterai ? Qu'est-ce qui m'en empêcherait ? Je n'ai ni femme, ni enfant, ni frère, ni soeur. Et je l'adopterai si je veux...

...

G: Et je le ferai comte Dourakine, et Elisette sera comtesse Dourakine. Et il n'y a pas à rire, Monsieur, je suis maître de ma fortune... J'ai six-cent-mille roubles de revenu, et je veux les donner à mon sauveur. Marcel, venez vite, mon ami ?

...

Marcel est entré, l'air un peu penaud, il s'attendait à être grondé...

G: Viens, mon ami, viens, mon enfant... Oui, tu es mon fils, Elisette est ma fille... je vous adopte... je vous fais Comte et Comtesse Dourakine, et je vous donne six-cent-mille roubles de rente...

...

Elisette était entrée en entendant appeler Marcel. Elle s'appêtait à le défendre contre la colère du général. À cette proposition si ridicule et si imprévue, elle éclate de rire et, saluant profondément Marcel...

E: Monsieur le Comte Dourakine, j'ai bien l'honneur de vous saluer...

...

Puis, courant vers le général, elle lui prend les mains et il les serre affectueusement...

E: Mon bon Général, c'est une plaisanterie... c'est impossible ? C'est ridicule ? Voyez la belle figure que nous ferions dans un beau salon, Marcel et moi ?

...

Le général a regardé Marcel qui riait, le juge d'instruction qui étouffait d'envie de rire, Elisette qui éclatait en rires joyeux, et il a compris que sa proposition était impossible...

G: C'est vrai ? C'est vrai ? Il m'arrive sans cesse de dire des sottises. Mettez que je n'ai rien dit...

M: Ce que vous avez dit, mon Général, prouve votre bonté et votre bon vouloir à mon égard, et je vous en suis bien sincèrement reconnaissant...

...

Le juge d'instruction salue le général et s'en va en riant et marmonnant: "Quel drôle d'original ?"

...

Chapitre 13 - Le départ.

Lorsque Marcel est de retour, Elisette lui reparle des eaux thermales pour se faire soigner...

E: J'ai réfléchi, et je crois que le plus tôt sera le mieux, puisqu'il faut que cela soit...

M: Vous savez, Elisette, que le général s'est mis à votre disposition et que c'est à vous à fixer le jour...

E: Et que diriez-vous si je disais comme le général, demain ?

M: Je dirais... "Mon commandant, vous avez raison", et je partirais...

E: Merci, Marcel, merci de votre confiance en mon commandement. Je vous engage, d'après cela, à faire vos préparatifs pour demain...

M: Il faut que j'en fasse part au général...

E: Oui, oui, et tâchez qu'il ne s'emporte pas et qu'il n'ait pas quelque idée... à sa façon...

...

Marcel entre chez le général qui écrivait...

M: Mon Général, nous partons demain si vous n'y faites pas d'obstacle...

G: Quand vous voudrez, mon ami. Je restais ici pour vous et pour Elisette, plus que pour moi, moi, je me porte bien et je suis prêt à continuer ma route. J'écrivais tout juste à un voiturier que je connais à Paris, de m'envoyer tout de suite une automobile...

G: Ces salauds de Bournier m'ont volé la mienne que je ne peux loin pas récupérer, et je suis à pied...

M: Mais, mon Général, vous n'aurez pas votre automobile avant plusieurs jours... et que feriez-vous ici tout ce temps-là ?

G: Vous avez raison, mon cher, mais encore me faut-il une automobile pour m'en aller. Je n'aime pas les routes par étapes, moi, et comment trouver une bonne voiture dans ce pays ?

...

Marcel tournait sa moustache, il cherchait un moyen...

M: Si j'allais à la ville voisine en chercher une, mon Général ?

G: Allez, mon ami. Où est Madame Blidot ?

M: Dans la salle, mon Général, à servir quelques voyageurs avec Elisette...

G: Demandez-leur donc s'il n'y a pas un service de transport qui passe par ici...

...

Marcel sort et revient quelques instants après...

M: Mon général, il y en a une station de chemin de fer à deux kilomètres d'ici, un train passe tous les jours à midi...

G: Si nous allions le prendre demain ?

M: Je ne dis pas non, mon Général, mais comment irez-vous ?

G: À pied, comme vous ?

M: Mon général, pardon si je vous objecte que deux kilomètres, qui ne seraient rien pour moi, sont de trop pour vous...

G: Pourquoi cela ? Suis-je si vieux que je ne puisse plus marcher ?

M: Pas du tout, mon Général, mais... votre blessure...

G: Eh bien ?, ma blessure... Est-ce que vous n'en avez pas une comme moi ? Une balle à travers le corps ?

M: C'est vrai, mon Général, mais... comme je suis plus mince que vous... alors...

G: Alors quoi ? Voyons, parlez, Monsieur le Sylphe...

M: Mon Général... alors... alors la balle, ayant eu moins de trajet à faire, a déchiré moins de chair... et ma blessure est moins terrible...

...

Le général le regarde fixement en montrant son nez...

G: Marcel, regardez-moi là, et osez me regarder sans rire....

...

Marcel regarde, sourit et mord sa moustache, pour ne pas rire...

G: Vous voyez bien ?, vous riez ? Pourquoi ne pas dire franchement: " Général, vous êtes trop gros, trop lourd, vous resterez en route ? Taisez-vous ? Je sais ce que vous allez dire... et moi, je vous dis que je marche tout comme un autre, que j'irai à pied quand même vous me trouveriez dix automobiles pour me transporter...

M: Mon Général, je suis tout à fait à vos ordres, mais je crains... que vous ne vous fatigiez beaucoup, et avec ça, il fait chaud...

...

G: J'arriverai, mon ami, j'arriverai. À mes paquets maintenant. D'abord, je laisse ici tous mes effets. Je n'emporte que l'or, que vous mettrez dans votre poche, le portefeuille, que j'emporte dans la mienne, du linge pour changer en route, et mes affaires de toilette dans ma poche. J'achèterai là-bas ce qui me manquera...

...

Le général, enchanté de partir à pied, en touriste, entre rayonnant dans la salle où ne se trouvait plus qu'un seul voyageur, un soldat. Ce soldat se tenait à l'écart, ne s'occupait de personne, ne disait pas une parole.

Son modeste repas tirait à sa fin. Le général le regardait attentivement. Il le voit tirer sa bourse, compter la petite somme qu'elle contenait et en tirer en hésitant une pièce...

S: Combien, Madame ?

H: Pain, fromage, cidre... total, six francs et trente centimes...

...

Le visage du soldat s'anime d'un demi-sourire de satisfaction...

S: Je craignais d'avoir fait une dépense trop grande, et vous avez oublié la salade de radis...

H: Oh ?, les radis ne comptent pas, Monsieur... ils sont de mon jardin...

...

Au moment où il allait payer, Elisette, à laquelle le général avait dit un mot à l'oreille, place devant le soldat une tasse de café et un verre d'eau-de-vie... Il a dit alors d'un air moitié effrayé...

S: Je n'ai pas demandé ça ?

...

E: Je le sais bien, Monsieur, aussi cela n'entre pas dans le compte. Nous donnons aux militaires la tasse et le petit verre...

...

Le soldat s'est rassis et a avalé lentement avec délice le café et l'eau-de-vie...

S: Bien, je vous remercie, Mademoiselle, je n'oublierai pas l'Ange-Gardien ni ses aimables hôtessees...

G: De quel côté allez-vous, mon brave ?

S: Aux eaux thermales de Bagnoles...

G: J'y vais aussi. Nous pourrions nous retrouver au chemin de fer pour faire route ensemble...

S: Très flatté, Monsieur, mais je vais à Domfront pour prendre la correspondance du chemin de fer...

G: Et nous aussi, parbleu ?, ça se trouve bien...
Nous partirons demain ?, tous trois militaires ?
Ça ira bien ?

S: Navré, il faut que je parte tout de suite, Monsieur, on m'attend ce soir même pour une affaire importante. Mes excuses, Monsieur ?, nous nous retrouverons à Bagnoles...

...

Le soldat porte la main à son képi et sort avec le même air grave et triste qu'il avait en entrant.

Sur le seuil de la porte, il aperçoit Jacques et Paul qui entraînent en courant. Il a eu un sursaut d'expression en regardant Jacques, le suivait des yeux avec intérêt et il ne s'est mis en route que lorsqu'il a entendu Jacques dire à Madame Blidot...

J: Maman, Monsieur le Curé est très content de moi...
...

Jacques a fait voir ses notes et celles de Paul. Elles étaient si bonnes que le général a voulu absolument leur donner à chacun une pièce...

G: Prenez, mes enfants, prenez, c'est l'adieu du prisonnier... ce ne serait pas bien de me refuser parce que je ne suis qu'un pauvre prisonnier...

J: Oh ?, mon bon Général, comment pouvez-vous croire...?, vous qui êtes si bon...

G: Alors, prenez...
...

Et il leur met à chacun la pièce dans leur poche.

La journée s'est achevée gravement. Le général était pressé de partir et il allait sans cesse déranger ses affaires, sous prétexte de les arranger.

Marcel et Élisette étaient tristes de se quitter.

Madame Blidot était triste de leur tristesse.

Jacques regrettait son ami Marcel et même le général qui avait été si bon pour lui et pour Paul.

Ils se séparent en soupirant, chacun est allé se coucher.
...

*Le lendemain, ils se réunissent pour déjeuner.
Il fallait partir avant neuf heures pour arriver
à temps à la gare...*

G: Allons, adieu, mes bonnes hôtesse, et au revoir...

...

*Le général embrasse Madame Blidot, Elisette,
les enfants et il se dirige vers la porte. Marcel fait
comme lui ses adieux, mais avec plus de tendresse et
d'émotion. Il suit le général en jetant un dernier
regard sur Elisette.*

...

Chapitre 14 - Téodime se dessine.

Même s'il est plus grand, Jacques pleurait encore après le départ de son ami. Paul lui essuyait les yeux avec son petit mouchoir et il le regardait avec anxiété. Elisette était allée ranger la chambre de Marcel, Madame Blidot mettait en ordre celle du général qui avait tout jeté de tous côtés...

H: A-t-on idée d'un sans-souci pareil ? Il n'a rien rangé, jusqu'à sa cassette qu'il a laissée ouverte. Tous ses bijoux, ses décorations en pierreries, son service en vermeil ? Les voilà à droite, et à gauche, c'est incroyable ? Et c'est moi qui vais avoir à répondre de tout cela ? Quel drôle d'homme ? Je parie qu'il ne sait pas seulement ce qu'il a...

...

Pendant qu'elle cherchait à rassembler les objets épars, Jacques entre...

J: Maman, voici Pierre Téodime qui est en colère après moi de ce que je ne l'ai pas averti que le général partait... ai-je eu tort, croyez-vous ?

H: Mais non, mon enfant, tu n'avais pas besoin d'avertir Téodime... pour quoi faire ?

J: Il dit que le général l'aurait emmené...

H: Emmené ? En voilà une idée ?

...

Téodime entre dans la chambre...

T: Oui, certainement, il m'aurait emmené puisqu'il voulait me prendre pour fils. C'est le curé qui l'en a empêché. Et si j'étais venu à temps ce matin, je serais parti avec lui... le curé n'a aucun droit sur moi, il ne peut pas empêcher le général de me prendre...

H: Téodime, ce que tu dis là est très mal. Monsieur le Curé a bien voulu te prendre quand, tu étais malheureux et abandonné, il te garde par charité et pour ton bonheur...

T: Et moi, je ne veux pas rester avec lui. J'ai bien entendu ce que le général disait et ce que le curé répondait, il m'a empêché d'être riche et d'être un monsieur, et moi, je ne veux pas rester chez lui à travailler et à m'ennuyer. Je veux qu'on me mène au général...

H: Il me semble, mon garçon, que ta langue s'est bien déliée depuis hier... tu n'étais pas aussi bavard ni aussi volontaire quand tu étais chez ton maître...

T: Je n'ai plus de maître et je n'en veux plus. Je veux aller rejoindre le général...

H: Eh bien ? Va le rejoindre si tu peux, et laisse-nous tranquilles. Mon petit Jacques, viens m'aider à ranger tout cela...

T: Qu'est-ce que vous avez là ? Ce sont les affaires du général. S'il me prend pour fils, tout sera à moi. Pourquoi les avez-vous prises ? Je le dirai aux gendarmes quand je les verrai...

H: Dis ce que tu voudras, mauvais garçon, et va-t-en ? Laisse-nous faire notre ouvrage...

...

Téodime, au lieu de s'en aller, entre plus avant dans la chambre et, sans que Madame Blidot et Jacques s'en aperçoivent, il saisit une timbale et un couvert de vermeil et les met sous sa blouse et dans la poche de son pantalon.

Jacques aidait Madame Blidot à remettre en place les pièces du nécessaire de voyage. Ils y réussissent avec beaucoup de peine, mais deux compartiments restaient vides...

J: Il manque quelque chose, Maman... on dirait que c'est un verre et un couvert qui manquent...
voyez la forme des places vides...

H: C'est vrai ? Nous avons peut-être mal mis les autres pièces...

...

Téodime s'esquive alors pendant que Madame Blidot et Jacques cherchaient à remplir les deux vides du nécessaire...

H: Impossible, mon ami... les deux pièces manquent, c'est certain...

J: Je suis pourtant bien sûr que tout était plein quand le général nous a ouvert ce beau nécessaire...

H: Il les a peut-être emportées. Ce qui est certain, c'est que nous avons cherché partout sans rien trouver... Oh... est-ce que Téodime... ?

J: Oh, non ?, Maman... Téodime est parti. Et puis, il ne ferait pas une vilaine chose comme ça. Jugez donc, il serait voleur ?

...

H: Mon bon Jacques, tu es un bon et honnête enfant, toi, mais ce pauvre garçon, qui a vécu entouré de mauvaises gens, ne doit pas être grand-chose de bon. Vois comme il est ingrat. Tu l'as entendu nous menacer des gendarmes ? Et pourtant, voici trois ans et plus que tous les jours tu vas lui porter son dîner près du puits...

J: C'est vrai, Maman, mais il ne pensait pas à ce qu'il disait. Je crois qu'il nous aime et qu'il vous a de la reconnaissance pour l'avoir nourri depuis trois ans...

...

Madame Blidot lui a répondu en l'embrassant. Elle enferme les bijoux et les autres effets du général dans une armoire dont elle emporte la clé, et envoie Jacques et Paul à l'école où ils allaient tous les jours. Elisette se met à travailler. Elle était triste, et sa sœur a mis assez longtemps avant de pouvoir la faire sourire. Vers le milieu du jour, les voyageurs commencent à arriver, ce qui donne aux deux sœurs assez d'occupation pour les empêcher de penser aux absents...

Quand Théodime est rentré au presbytère, le curé lui demande s'il avait été à l'école...

T: Non, je ne sais rien, et l'école m'ennuie...

C: C'est parce que tu ne sais rien que l'école t'ennuie ?

Quand tu sauras quelque chose, tu t'y amuseras...

T: C'est trop difficile...

C: Mon pauvre enfant, ce que tu faisais chez ton méchant maître était bien plus difficile, et tu l'as pourtant fait...

T: Parce que j'y étais forcé...

- C: Il faudra bien que tu apprennes à lire, à écrire et à compter, sans quoi tu ne pourras te placer nulle part...
- T: Je n'ai pas besoin de me placer...
- C: Toi, plus qu'un autre, mon enfant, parce que tu n'as pas de parents pour te venir en aide...
- T: Bah ? Bah ? Je sais ce que je sais...
- C: Et que sais-tu, mon enfant, que je ne sache pas ?
- T: Oh ? Vous le savez bien aussi... seulement, vous faites semblant de ne pas savoir...
- C: Je t'assure que je ne comprends pas où tu veux en venir...
- T: J'en veux en venir à vous dire que vous n'êtes pas mon maître, que le général voulait me donner tout son argent et me faire son fils, que c'est vous qui l'en avez empêché, et que je veux, moi, être riche et devenir un beau monsieur...
- ...

Le bon curé, stupéfait de la hardiesse et des reproches de ce garçon qui, trois jours auparavant, tremblait devant tout le monde, est resté muet, le regardant avec surprise...

- T: Vous faites semblant de ne pas comprendre ? Vous croyez que je n'ai pas entendu ce que vous a dit le général et comment vous avez refusé de me donner, comme si j'étais à vous. Le général m'aime, et il me prendra à son retour, et vous verrez alors ce que je ferai...
- ...

Le curé avait les larmes dans les yeux et la voix tremblante d'émotion...

C: Pauvre, pauvre enfant, pauvre petit ? Tu fais le mal sans le savoir. Personne ne t'a appris ce qui est mal et ce qui est bien ? ... Tu crois, mon... enfant, que le général t'aurait emmené ? Que c'est moi qui l'en ai empêché ? Je sais que je n'ai pas le droit de te retenir malgré toi... que tu peux t'en aller tout de suite si tu le veux. Mais où iras-tu ?, et que feras-tu ? Qui te nourrira et te logera ? Ce que je fais pour toi, je le fais par charité, pour l'amour de Dieu, pour te venir en aide, à toi pauvre petite créature du bon Dieu. Le général a eu l'idée de te prendre... elle lui a passé de suite, il en a ri lui-même...

T: Comment le savez-vous, puisqu'il n'est pas revenu vous voir ?

C: Il m'a envoyé Marcel pour me le faire savoir. Je te pardonne ce que tu viens de dire, mon ami, et je ne t'en offre pas moins un asile chez moi tant que tu ne trouveras pas mieux. Mettons-nous à table et d'inons, sans songer à ce qui s'est passé entre nous, veux-tu ?

...

Le bon curé est passé dans la salle où l'attendaient son dîner et sa servante. Téodime, un peu honteux, demi-repentant et indécis, s'est aussi mis à table et il a mangé comme si rien ne le troublait.

Il n'en était pas de même du curé qui était triste et qui réfléchissait sur les moyens de ramener Téodime à des meilleurs sentiments.

*Il s'est résolu de redoubler de bonté à son égard
et de n'exiger de lui que de s'abstenir de mal faire.*

...

Chapitre 15 - Première étape du général.

Pendant que Tédime volait, injurait ses bienfaiteurs, pendant que Jacques le défendait et gagnait à l'école des bons points et des éloges, pendant que Elisette comptait les heures et les jours qui la séparaient de son futur mari, pendant que Madame Blidot veillait à tout, surveillait tout et pensait au bien-être de tous, le général marchait d'un pas résolu vers Domfront, escorté de Marcel qui le regardait du coin de l'oeil avec quelque inquiétude.

Pendant le premier kilomètre, le général avait été lesté et même trop en train. À mesure qu'il avançait, son pas se ralentissait, s'alourdissait. Il suait, il s'éventait avec son mouchoir, il soufflait comme les chevaux fatigués. Marcel lui propose de se reposer un instant sur un petit tertre au pied d'un arbre. Le général a refusé et il commençait à s'agiter. Il ôte son chapeau, s'essuie le front...

G: Il fait bigrement chaud, Marcel. Depuis Sébastopol, je n'aime pas la grande chaleur... en avons-nous eu là-bas ? Quelle cuisson ? Et pas un abri...

J'ai envie d'ôter ma redingote, j'ai si chaud sous ces gros draps ?

M: Donnez-la-moi, que je la porte, mon Général.
Elle vous chargerait trop...

G: Du tout, mon cher... laissez donc. À la guerre comme à la guerre ?

...

Le général a fait quelques pas...

G: Saperlotte ? Qu'il fait chaud ?

M: Donnez, mon Général... cela vous écrase...

G: Et vous donc, parbleu ? Si c'est lourd pour moi,
ce l'est aussi pour vous...

M: Moi, mon Général, je n'ai pas passé par tous
les grades pour arriver au vôtre, et je peux porter
votre redingote sans fatigue...

G: Ce qui veut dire que je suis une vieille carcasse
bonne à rien, tandis que vous, jeune, beau, vigoureux,
tout vous est possible...

M: Ce n'est pas ce que je veux dire, mon Général,
mais je pense à ce qu'il m'a fallu endurer de
fatigues, de souffrances, de privations de toutes
sortes pour arriver au grade de sergent, et
je m'incline avec respect devant votre grade de
général que vous avez conquis à la pointe de
votre sabre...

...

Le général paraissait content, il sourit, passe la redingote
à Marcel et lui serre la main...

G: Merci, mon ami, vous savez flatter doucement,
agréablement et sans vous aplatir, parce que
vous êtes bon. Elisette sera heureuse ? Elle a de
la chance d'être tombée sur un mari comme vous ?
Sapristi, que la route est longue ?

...

Le pauvre gros général trainait la jambe.
Il n'en pouvait simplement plus.

Il regardait du coin de l'oeil la droite et la gauche de la route, pour découvrir un endroit commode pour se reposer. Lorsqu'il en aperçoit un qui remplissait toutes les conditions voulues... un léger monticule au pied d'un arbre touffu, pas de pierres, de la mousse et de l'herbe. Marcel voyait bien la manoeuvre du général, qui tournait, s'arrêtait, soupirait, boitait, mais qui n'osait avouer son extrême fatigue.

Enfin, voyant que Marcel ne disait rien et n'avait l'air de s'apercevoir de rien, il s'arrête...

G: Mon bon Marcel, vous êtes en nage, ma red'ingote vous assomme, asseyons-nous ici. C'est un bon petit endroit, fait exprès pour vous redonner des forces...

M: Je vous assure, mon Général, que je ne suis pas fatigué et que j'irais du même pas jusqu'à la fin du jour...

G: Non, Marcel, non... je vois que vous avez chaud, que vous êtes fatigué...

M: Pour vous prouver que je ne le suis pas, mon Général, je vais accélérer le pas...

...

Et Marcel, riant sous cape, prend le pas gymnastique. Le pauvre général, qui se sentait à bout de force, se met à crier, à appeler...

G: Marcel ? Arrêtez ? Comment, diantre, voulez-vous que je vous suive ? Puisque je vous dis que je suis rendu, que je ne puis plus avancer un pied devant l'autre. Voulez-vous bien revenir... Diable d'homme ? Il fait exprès de ne pas entendre...

...

Marcel se retourne enfin, revient au pas de course vers le général et le trouve assis au pied de cet arbre, sur ce tertre...

M: Comment, mon, Général, vous voilà resté ?

Je croyais que vous me suiviez...

G: Comment voulez-vous que je suive un diable d'homme qui marche comme un cerf ? Est-ce que j'ai les allures d'un cerf, moi ? Suis-je taillé comme un cerf ? Est-ce qu'un homme de mon âge, de ma corpulence, blessé, malade, peut courir pendant des lieues sans seulement souffler ni se reposer ?

M: Mais c'est tout juste ce que je vous disais, mon Général, vous n'avez pas voulu me croire...

G: Vous me le disiez comme pour me narguer, en vous redressant de toute votre hauteur et prêt à faire des gambades, pour faire voir à Elisette votre belle taille élancée, votre tournure leste et pour faire comparaison avec mon gros ventre, ma taille épaisse, mes lourdes jambes. On a son amour-propre, comme je vous l'ai dit jadis, et on ne veut pas, devant une jeune fille et une jeune femme, passer pour un infirme, un podagre, un vieillard décrépité...

M: Je vous assure, mon Général...

G: Je vous dis que ce n'est pas vrai, que c'est comme ça...

M: Mais, mon Général...

G: Il n'y a pas de mais... vous croyez que je n'ai pas vu votre malice de vous mettre à courir comme un dératé pour me narguer. Vous vous disiez: " Tu t'assiéras, mon bonhomme, tu te reposeras, mon vieux ? Je cours, toi, tu t'arrêtes, je gambade, toi, tu tombes. Vive les jeunes ? À bas les vieux ? "...

G: Voilà ce que vous pensiez, Monsieur, et votre bouche souriante en dit plus que votre langue...

M: Je suis bien fâché, mon Général, que ma bouche...

G: Fâché, par exemple ? Vous êtes enchanté, vous riez sous cape, vous voudriez me voir tirer la langue et trainer la jambe, et que je reste en chemin, pour dire: " Voilà pour punir l'orgueil de ce vieux tamis criblé de balles et de coups de baïonnette. " Car j'en ai eu des blessures... personne n'en a eu comme moi. Oui, Monsieur, quoique vous en disiez, quand vous m'avez ramassé à Malakoff, au moment où j'allais sauter une seconde fois, j'avais plus de cinquante blessures sur le corps... et sans vous, Monsieur, je ne m'en serais jamais tiré. C'est vous qui m'avez sauvé la vie, je le répète et je le dirai jusqu'à la fin de mes jours, et vous avez beau me lancer des regards furieux, ce qui est fort inconvenant de la part d'un sergent à un général, vous ne me ferez pas taire, et je crierai sur les toits: " C'est Marcel, le brave sergent qui m'a sauvé au risque de périr avec moi et pour moi, et je ne l'oublierai jamais, et je l'aime, et je ferai tout ce qu'il voudra, et il fera de moi ce qu'il voudra. "...

...

Ému de sa colère passée et de son attendrissement présent, il tend la main à Marcel qui s'assied...

M: Reposons-nous encore, mon Général, je ne fais qu'arriver, car moi aussi, j'ai une blessure qui me gêne pour marcher, et je serais bien aise de...

G: Pour vrai ?

...

Le général avait une satisfaction évidente...

G: Vous avez vraiment besoin de vous reposer ?

M: Très vrai, mon Général. Ce que vous avez pris pour de la malice était de la bravade, de l'entrain.

Ah ?, qu'il fait bon se reposer au frais ?

...

Il s'était étendu sur l'herbe comme s'il se sentait réellement fatigué... Le général, enchanté, s'est laissé aller et s'est appuyé franchement contre l'arbre.

Il a fermé les yeux et n'a pas tardé à s'endormir.

Quand Marcel l'entend légèrement ronfler, il se relève lestement et part au galop, laissant près du général un papier sur lequel il avait écrit: " Attendez-moi ?, mon Général, je serai bientôt de retour. "

Le général dormait, Marcel courait. Il paraît que sa blessure ne le gênait guère, car il a couru sans s'arrêter jusqu'à Domfront. Il a demandé au premier individu qu'il a rencontré où il pourrait trouver une voiture à louer. On lui indique un aubergiste qui louait de tout. Il y est allé, il a fait un marché pour un taxi et un conducteur, puis il est monté et il a fait prendre la route de Lournigny. Il ne tarde pas à arriver au tertre et à l'arbre où il avait laissé le général...

Personne ?

Le général avait disparu, laissant sa redingote, que Marcel avait déposée par terre près de lui. Le pauvre Marcel a eu un instant de terreur.

Le conducteur, voyant l'altération de cette belle figure si franche, si ouverte, si gaie, devenue sombre, inquiète, presque terrifiée, lui demande ce qui causait son inquiétude...

M: J'avais laissé là ce bon général, éreinté et endormi.

Je ne retrouve que sa redingote. Qu'est-il devenu ?

C: Il s'en est peut-être retourné, ne vous voyant pas venir...

M: Tiens, c'est une idée ? Merci, mon ami, continuons alors jusqu'à Loumigny...

...

Ils repartent et ils ne tardent pas à arriver à l'auberge de l'Ange-Gardien. Marcel sort de la voiture, entre précipitamment et se trouve en face du général en manches de chemise, son gros ventre se déployant dans toute son ampleur, la face rouge comme s'il allait éclater, la bouche béante, les yeux égarés par la surprise. Le général est le premier à le reconnaître...

G: Que veut dire cette farce, Monsieur ? Suis-je un Polichinelle, un Pierrot, pour que vous vous permettiez un tour pareil ? Me planter là au pied d'un arbre ? Me pendre comme le Petit-Poucet ? Profiter d'un sommeil que vous avez perfidement provoqué en feignant vous-même de dormir ? Qu'est-ce, Monsieur ? Dites... Parlez ?

M: Mon général...

G: Pas de vos paroles mielleuses, Monsieur ? Expliquez-vous... Dites...

M: Et comment voulez-vous que je m'explique, mon Général, quand vous ne me laissez pas dire un mot ?

G: Parlez, Monsieur l'impatient, la colère, l'écervelé parlent ? Nous vous écoutons ?

M: Je vous dirai en deux mots, mon Général, que, vous voyant éreinté, n'en pouvant plus, j'ai profité de votre sommeil...

G: Pour vous sauver, parbleu, je le sais bien ?

M: Mais non, mon Général... c'était pour courir au pas de charge jusqu'à Domfront, vous chercher une voiture que j'ai trouvée, et qui est ici à la porte, prête à vous emmener, puisqu'il faut que nous partions. Et à présent, mon Général, que je me suis expliqué, je dois dire deux mots à Elisette qui rit dans son petit coin...

...

Et vers Elisette, il lui parle tout bas et il lui raconte quelque chose de plaisant sans doute, car Elisette riait et Marcel souriait. Il faut dire que l'entrée du général en manches de chemise à la porte de l'Ange-Gardien, avait excité la gaité de Elisette et de sa sœur, et qu'elle était encore sous cette impression.

Le général ne bougeait pas, il restait au milieu de la salle, les bras croisés, les jambes écartées. Ses veines se dégonflaient, la rougeur violacée de son visage faisait place au rouge sans mélange, ses sourcils se détendaient, son front se déridait...

G: Mon brave Marcel, mon ami, pardonne-moi... je n'ai pas le sens commun. Partons vite ? Bonne idée, ma foi ? Excellente idée ?

...

Et le général dit adieu aux deux sœurs, serre les mains de Marcel qui pardonne de bon cœur et vient en aide au général pour passer sa redingote et le hisser dans l'automobile, où il prend place près de lui.

Quand ils sont à une certaine distance du village, Marcel demande au général pourquoi il ne l'avait pas attendu, et comment il avait pu refaire la route jusqu'à Loumigny...

G: Mon cher, quand je me suis réveillé, j'étais seul, désolé d'abord, en colère ensuite. Je ne savais que faire, où aller, lorsque j'ai aperçu votre papier... L'attendre ? me suis-je dit, je t'en souhaite ? Moi général, attendre un sergent ? Non, mille fois non. Ah ? Il me plante là ? J'étais en colère, vous savez. Il me fait croquer le marmot à l'attendre ? Moi aussi, je lui jouerai un tour. Moi aussi, je vais me promener de mon côté pendant qu'il se promène du sien. J'étais toujours en colère, n'oubliez pas. Alors je me lève. Je me sentais bien reposé, je fais volteface et je reprends le chemin de notre bon Ange-Gardien. Je rencontre un bonhomme, je lui demande de m'emmener, car j'étais essoufflé, j'avais marché vite pour vous échapper... le bonhomme hésite. Je lui donne une pièce de cinq francs. Il ôte son bonnet, salue jusqu'à terre, m'aide à monter sur le tracteur, monte ensuite, et nous voilà partis. Ce n'était pas très confortable. Cela me secouait comme un sac de noix. Nous avons, je pense, un air tout drôle. Je suis arrivé à l'Ange-Gardien.

...

G: Elisette a poussé un cri et est devenue pâle comme la lune. Je l'ai bien vite rassurée sur vous, car c'est pour vous, mauvais sujet, qu'elle a pâli... et moi, vous croyez qu'elle a eu peur en me voyant revenir en manches de chemise. Ah, bien oui ? Peur ? Elle s'est sauvée pour rire à son aise. Il y avait bien de quoi, en vérité ? Elle m'a envoyé Madame Blidot. Celle-là est une bonne femme ?, pas une petite folle comme votre Elisette...
 Allons, voyons, vous voilà rouge comme un homard. Vos yeux me lancent des éclairs ? On peut bien dire d'une jeune et jolie fille qu'elle est une petite folle ? ... À la bonne heure ?, vous riez à présent. Il n'y avait pas une demi-heure que j'y étais lorsque vous êtes arrivé comme un ouragan. Je ne m'y attendais pas, je l'avoue, j'ai été pris par surprise...

...

Marcel raconte à son tour sa consternation quand il n'avait pas retrouvé le général.

La route n'a pas été longue. Ils arrivent à Domfront trop tard pour prendre la correspondance. Le général loue le taxi qui, heureusement, était un excellent modèle, et ils sont arrivés à temps pour le départ du train de quatre heures.

...

Chapitre 16 - Les eaux thermales.

Après avoir dîné un peu à la hâte, ils sont allés prendre leurs billets au guichet. Le général a reconnu le soldat qu'il avait vu la veille à l'Ange-Gardien.

Il fait commander trois billets à Marcel qui lui en passe deux et en garda un, sans comprendre le motif de cette nouvelle fantaisie du général. Celui-ci donne alors un des billets au soldat qui le suivait de près.

Le soldat porte la main à son képi et remercie le général quand il l'a rejoint. Ils montent tous trois dans le même wagon. Marcel ayant été expédié en éclaireur pour garder les trois places.

Pendant la route, le général a fait plus ample connaissance avec le soldat, qui avait fait, comme lui, la même guerre, et la réserve polie du soldat, ses réponses claires et modestes, son ensemble honnête et intelligent ont beaucoup plu au général, facile à engouer et toujours extrême dans ses volontés.

Il s'est résolu de l'attacher à son service à tout prix. Le soldat lui ayant appris qu'il était libre, sans occupation et sans aucune ressource pécuniaire, il était content.

Le voyage se passe, du reste, sans évènements majeurs. Par-ci, par-là, quelques légères discussions du général avec les employés, avec ses voisins de wagon, avec les garçons d'hôte.

Ils finissaient toujours par rire de lui et avec lui, et par y gagner soit une pièce, soit un beau fruit ou un verre de champagne, ou même une invitation à visiter sa terre... quand il ne serait plus prisonnier.

Ainsi, ils arrivent à Bagnoles, près d'Alençon. En quittant la gare, le soldat a voulu prendre congé du général...

- G: Comment ? Pourquoi voulez-vous me quitter ?
 Vous ai-je dit ou fait quelque sottise ?
 Me trouvez-vous trop ridicule pour rester avec moi ?
- S: Pour ça, non, mon Général, mais je crains d'avoir déjà été bien indiscret en acceptant toutes vos bontés, et...
- G: Et pour m'en remercier, vous me plantez là comme un vieil invalide plus bon à rien. Merci, mon cher, grand merci...
- S: Mon général, je serais très heureux de rester avec vous...
- G: Alors, restez-y, que diantre ?

...

Le soldat regardait d'un air indécis Marcel qui retenait un sourire et qui lui fait signe d'accepter. Le général les observait tous deux et, avant que le soldat ait parlé...

- G: À la bonne heure ? C'est très bien. Vous restez à mon service. Je vous donne cent francs par mois, défrayé de tout... Quoi, qu'est-ce ? Vous n'êtes pas content ? Alors je double... deux-cents francs par mois...

...

S: C'est trop, mon Général, beaucoup trop...

nourrissez-moi et payez ma dépense, ce sera beaucoup pour moi...

G: Qu'est-ce à dire, Monsieur ? Me prenez-vous pour un ladre ? Me suis-je comporté en grigou à votre égard ? De quel droit pensez-vous que je me fasse servir pour rien par un brave soldat qui porte la médaille, qui a certainement mérité cent fois ce que je lui offre, et dont j'ai un besoin urgent puisque je me trouve sans valet de chambre, que je suis vieux, usé, blessé, maussade, ennuyeux, insupportable ? Demandez à Marcel qui se détourne pour rire... il vous dira que tout ça, c'est la pure vérité. Répondez, Marcel, rassurez ce brave garçon ?

M: Ne croyez pas un mot de ce que vous dit le général, mon cher, et entrez bravement à son service ? Vous ne rencontrerez jamais un meilleur maître...

G: Je devrais vous gronder de votre impertinence, mon ami, mais vous faites de moi ce que vous voulez. Allons chercher un logement pour nous trois ?

...

Et s'adressant ensuite au soldat...

G: Au fait, je ne connais même pas votre nom...

J: Jean-Jacques Dérigny, mon Général...

G: Je ne peux pas vous appeler Jacques, pour ne pas confondre avec mon petit ami Jacques...

Vous serez Dérigny pour moi et pour Marcel ?

...

Ils arrivent au grand hôtel de l'établissement.

Le général réserve pour un mois le plus bel appartement au rez-de-chaussée et il s'y établit avec ses amis.
Le garçon de service lui demande ensuite s'il fallait aller chercher son bagage. Le général le regarde avec ses grands yeux malins, sourit et répond...

G: J'ai tout mon bagage sur moi, mon garçon.

Ça vous étonne ? C'est pourtant comme ça...

B: Et... ces messieurs ?...

G: Ces messieurs sont mes amis, mon garçon.

Ils ne sont pas mieux montés que moi...

...

Le garçon de service regarde le général d'un air sournois et sort sans rien dire. Le général, se doutant bien de ce qui allait se passer, il se frotte les mains en riant. Peu d'instants après, le maître d'hôtel entre d'un air grave, salue légèrement et dit au général...

H: Monsieur, on a commis une erreur en vous indiquant ce bel appartement... il est déjà réservé et vous ne pouvez y rester...

G: Vraiment ? Et pourtant j'y resterai, oui, Monsieur, j'y resterai...

H: Mais, Monsieur, puisqu'il est retenu...

G: J'attendrai, Monsieur, que la personne en question soit arrivée, et je m'arrangerai avec elle...

En attendant, j'y reste, puisque j'y suis...

H: Monsieur, quand on n'a pas de bagage, on paye d'avance...

...

Le général cligne de l'oeil en regardant Marcel et fait semblant d'être embarrassé, et il se gratte la tête...

G: Monsieur, jamais on ne m'a fait de conditions pareilles... je n'ai jamais payé d'avance...

H: C'est que, Monsieur, les gens qui n'ont pas de bagage ont assez souvent l'habitude de ne pas payer du tout, quand on ne les fait pas payer d'avance...

G: Monsieur, ces gens-là sont des voleurs...

H: Je ne dis pas non, Monsieur...

G: Ce qui veut dire que vous me prenez pour un voleur...

H: Je ne l'ai pas dit, Monsieur...

G: Mais il est clair que vous le pensez, Monsieur...

...

L'hôtelier s'est tu. Le général se place devant lui, le regardant bien en face...

G: Monsieur, vous êtes un insolent, et moi je suis un honnête homme, un brave homme, et je suis le comte Dourakine, Monsieur, général prisonnier sur parole, Monsieur... et j'ai six-cent-mille roubles de revenu, Monsieur... et voici mon portefeuille bourré de billets de mille francs, et voici ma sacoche, et je vous aurais payé votre appartement le double de ce qu'il vaut, Monsieur... et je l'aurais payé d'avance, Monsieur, un mois entier, Monsieur... et maintenant, vous n'aurez rien, car je m'en vais loger ailleurs, Monsieur. Venez, Marcel, venez, Dérigny...

...

Le général enfonce son chapeau sur sa tête en face de l'hôtelier, ébahi et désolé.

Il fait un pas, l'hôtelier l'arrête...

H: Veuillez m'excuser, Monsieur le Comte. Je suis désolé... pouvais-je deviner ? Mon garçon me dit que vous n'avez pas même une chemise de rechange. L'année dernière, Monsieur, j'ai été volé ainsi par un prétendu comte autrichien qui était un échappé du bagne et qui m'a fait perdre plus de deux-mille francs. Veuillez me pardonner. Monsieur le comte, nous autres, pauvres aubergistes, nous sommes si souvent trompés ? Si Monsieur le Comte savait combien je suis désolé ?

G: Désolé de ne pas empocher mes pièces d'or, mon brave homme, hein ?

H: Je suis désolé que Monsieur le Comte puisse croire...

G: Allons, allons, en voilà assez ? Combien demandez-vous pour votre appartement par mois et une nourriture première qualité, pour moi et pour mes amis, qui doivent être traités comme des princes ?

...

L'hôtelier réfléchit en reprenant un air épanoui et en saluant plus de vingt fois le général et ses amis, comme il les avait désignés...

H: Monsieur le Comte, l'appartement, mille francs... la nourriture, comme Monsieur le Comte la demande, mille francs également, y compris l'éclairage et le service...

G: Voici deux-mille francs, Monsieur. Laissez-nous tranquilles, maintenant...

...

L'hôtelier salue très profondément et s'en va.
Le général regarde Marcel d'un air triomphant et il lui dit en riant...

G: Le pauvre diable ? A-t-il eu peur de me voir partir ? Au fond, il avait raison, et j'en aurais fait autant à sa place. Nous avons l'air de trois chevaliers d'industrie ou de francs voleurs. Trois hommes sans une malle, sans un paquet, lui prennent un appartement de mille francs ?

M: Tout de même, mon Général, il aurait pu être plus poli et ne pas nous faire entendre qu'il nous prenait pour des voleurs...

G: Mon ami, c'est pour cela que je lui ai fait la peur qu'il a eue. À présent que nous voilà logés, allons acheter ce qu'il nous faut pour être convenablement montés en linge et en vêtements...

...

Le général est parti, suivi de son escorte. Il n'a pas trouvé à Bagnoles les vêtements élégants et le linge fin dont il rêvait, mais il y a trouvé de quoi se donner l'apparence d'un homme bien monté. Il a aussi voulu faire le trousseau de Marcel et de Dérigny, et il leur aurait acheté une foule d'objets inutiles si tous deux ne s'y étaient vivement opposés.

Le séjour aux eaux thermales se passe très bien pour le général qui s'amusait de tout, qui faisait et disait des originalités partout, qui demandait en mariage toutes les jeunes filles au-dessus de quinze ans, qui invitait toutes les personnes gaies et agréables à venir le voir chez lui, qui mangeait et buvait toute la journée.

Marcel et Dérigny ont passé leur temps posément, un peu tristement, car Marcel attendait avec impatience l'heure du retour qui devait le ramener et le fixer à jamais à l'Ange-Gardien, près de Elisette... et Dérigny était en proie à un chagrin secret qui le minait et qui altérait même sa santé.

Marcel a cherché vainement à gagner sa confiance. Il n'a pas pu obtenir l'aveu de ce chagrin. Le général lui-même a eu beau demander, le presser, se fâcher, le menacer, jamais il n'a pu rien découvrir des antécédents de Dérigny.

Jamais aucun manquement de service ne venait agacer l'humeur turbulente du général, jamais Dérigny ne lui faisait défaut... toujours à son poste, toujours prêt, toujours serviable, exact, intelligent, actif, il était proclamé par le général, la perle des serviteurs.

Du reste, insouciant pour tout ce qui ne regardait pas son service, il refusait l'argent que lui offrait le général, et quand celui-ci insistait...

D: Veuillez me le garder, mon Général, je n'en ai que faire à présent...

...

...

Quand est venu le jour du départ, le général était radieux, Marcel bondissait de joie. Dérigny restait triste et grave. Ils sont enfin partis après des adieux triomphants pour le général qui avait répandu l'or à pleines mains à l'hôtel, aux bains, partout.

Plus de deux-cents personnes lui demandent avec des bénédictions, des supplications de revenir, qu'il récompensait en versant dans chaque main un dernier tribut de la fortune à la pauvreté.

...

Chapitre 17 - Coup de théâtre.

Le voyage du retour n'a pas été long. Partis tôt le matin, les trois voyageurs arrivent pour dîner à Loumigny, et pas à pied, comme au départ.

Madame Blidot, Elisette, Jacques et Paul, qui avaient été prévenus par Marcel de l'heure du retour, les ont reçus avec des cris de joie. Marcel a présenté Dérigny à Madame Blidot et à Elisette.

Lorsque Marcel lui amène Jacques et Paul pour les embrasser, Dérigny les saisit dans ses bras, les embrasse plus de dix fois et se trouble à tel point qu'il est obligé de sortir. Marcel et les enfants le suivent...

M: Qu'avez-vous, mon ami ? Quelle agitation ?

...

D: Mon Dieu ? Mon Dieu, soutenez-moi dans cette nouvelle épreuve. Oh ?, mes enfants ?, mes pauvres enfants ?

...

Jacques s'approche de lui, les larmes aux yeux, et il le regarde longtemps...

J: C'est singulier, Papa a dit comme ça quand il est parti...

D: Quel est ton prénom ?

J: Jacques...

...

D: Et ton frère ?

J: Paul...

...

Dérigny pousse un cri étouffé, voulant faire un pas, chancelle et serait tombé si Marcel ne l'avait soutenu...

D: Dites-moi pour l'amour de Dieu, cette dame d'ici est-elle votre maman ?

P: Oui...

J: Non, Paul ne sait pas, il était trop petit... notre vraie maman est morte... celle-ci est une maman très bonne, mais pas la vraie...

D: Et... votre père ?

...

Dérigny avait une voix étranglée par l'émotion...

J: Papa ? Pauvre papa ? Les gendarmes l'ont emmené...

...

Jacques n'avait pas fini sa phrase que Dérigny l'avait saisi dans ses bras, ainsi que Paul, en poussant un cri qui a fait accourir le général et les deux sœurs.

Le pauvre Dérigny voulut parler, mais la parole a expiré sur ses lèvres et il est tombé comme une masse, serrant encore les enfants contre son cœur.

Marcel avait amorti sa chute en le soutenant à demi, puis aidé des deux sœurs, il dégage avec peine Jacques et Paul de l'étreinte de Dérigny.

Lorsque Jacques a pu parler, il fond en larmes et s'écrie...

J: C'est Papa, c'est mon pauvre papa ? Je l'ai presque reconnu quand il a dit: "Mes pauvres enfants ?" et surtout quand il nous a embrassés si fort... c'est comme ça qu'il a dit et qu'il a fait quand les gendarmes sont venus...

...

Le cri poussé par Dérigny avait attiré aux portes presque tous les voisins de l'Ange-Gardien, et un rassemblement considérable ne tardait pas à se former.

Les premiers venus répondaient aux interrogations des derniers accourus...

...: Qu'est-ce ?

...: C'est un homme qui vient de tomber mort de besoin...

...: Pourquoi les petits pleurent-ils ?

...: Parce qu'ils ont bon cœur, ces enfants ? N'est-il pas terrible de voir un homme mourir de besoin à votre porte ?

...: Voyez donc ce gros, comme il se démène ? Il va tous les écraser s'il tombe dessus...

...: C'est le monsieur que les Bournier ont assassiné...

...: Comment donc qu'il a fait pour en revenir ?

...: C'est parce que le grand zouave l'a mené aux eaux thermales, ça l'a tout remonté...

...: Tiens ? Quand ma femme sera morte, pas de danger que je la porte là-bas...

...

Dérigny ne reprenait pas connaissance, malgré les moyens énergiques du général: des claques dans les mains à lui briser les doigts, de la fumée de tabac à suffoquer un ours, de l'eau sur la tête à noyer un enfant, rien n'y faisait... la secousse avait été trop forte, trop imprévue.

Marcel commençait à s'inquiéter de ce long évanouissement. Il se relevait pour aller chercher le curé, lorsqu'il le voit fendre la foule et arriver précipitamment vers Dérigny...

C: Qu'y a-t-il ? Un homme mort, me dit-on ?
Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu plus tôt ?

M: Pas mort, mais évanoui, Monsieur le Curé. Il vient de tomber par suite d'une joie qui l'a saisi.
Le curé s'agenouille près de, Dérigny, lui tâte le pouls, écoute sa respiration, les battements de son cœur et se relève avec un sourire...

C: Ce ne sera rien... ôtez-le d'ici, couchez-le sur un lit bien à plat, bassinez le front, les tempes avec du vinaigre, et faites-lui avaler un peu de café...

...

Après avoir donné encore quelques avis, le curé, se voyant inutile, retourne chez lui...

J: Mon bon ami Marcel, laissez-moi embrasser mon pauvre papa avant qu'il soit tout à fait mort, je vous en prie, je vous en supplie... tante Elisette ne veut pas...

...

Marcel a tourné la tête et il voit le pauvre Jacques à demi agenouillé, les mains jointes, le regard suppliant, le visage baigné de larmes...

M: Viens, mon pauvre enfant, embrasse ton papa et ne t'effraie pas... il n'est pas mort, et dans quelques instants il t'embrassera lui-même et te serrera dans ses bras...

...

Jacques remercie du regard son ami Marcel et il se jette sur son père qu'il embrasse à plusieurs reprises. Dérigny, au contact de son enfant, commence à reprendre connaissance... il ouvre les yeux, aperçoit Jacques et fait un effort pour se relever et le serrer contre lui. Marcel le soutient, et l'heureux père peut à son aise couvrir de baisers ses enfants perdus et tant regrettés.

Après les premiers moments de ravissement, Dérigny paraît confus d'avoir excité l'attention générale. Il se remet sur ses pieds et, quoique tremblant encore, il se dirige vers la maison, tenant ses enfants par la main. Arrivé dans la salle, suivi du général, de Marcel et des deux sœurs, il se laisse aller sur une chaise, regarde avec tendresse et attendrissement Jacques et Paul qu'il tenait dans chacun de ses bras, et après les avoir encore embrassés à plusieurs reprises...

D: Excusez-moi, mon Général, veuillez m'excuser, Mesdames... j'ai été si saisi, si heureux de retrouver mes pauvres chers enfants que j'ai tant cherchés, tant pleurés, que je me suis laissé aller à m'évanouir comme une femmelette...

D: Chers, chers enfants, comment se fait-il que je vous retrouve ici, avec une maman, une tante, et un bon ami ?

...

Dérigny sourit en disant ces mots et jette un regard reconnaissant sur les deux soeurs et sur Marcel...

J: Deux bons amis, Papa, deux. Le bon général est aussi un bon ami...

...

Dérigny se sent tout tremblant en s'entendant appeler Papa par son enfant...

D: Tu avais la même voix quand tu étais petit, mon Jacques... tu disais papa de la même manière...

G: Mon bon ami, je suis content de vous voir si heureux. Oui, sapristi, je suis plus content que si... que si... j'avais épousé toutes les petites filles des eaux thermales, que si j'avais adopté Marcel, Elisette, Théodime. Je suis content, content ?

...

Dérigny se lève et porte la main à son front pour faire le salut militaire...

D: Grand merci, mon Général ? Mais comment se fait-il que mes enfants se trouvent ici à plus de vingt kilomètres de l'endroit où je les avais laissés ?

H: C'est le bon Dieu et Marcel qui nous les ont amenés, mon cher Monsieur...

...

J: Et aussi la Sainte Vierge, Papa, puisque je l'avais priée comme ma pauvre maman me l'avait recommandé...

D: Mon bon Jacques ? Te souviens-tu encore de ta pauvre maman ?

J: Très bien, Papa, mais pas beaucoup de sa figure... je sais seulement qu'elle était pâle, si pâle que j'avais peur...

...

Dérigny l'embrasse pour toute réponse et soupire profondément...

J: Tu es encore triste, Papa ?, et pourtant tu nous as retrouvés, Paul et moi ?

D: Je pense à votre pauvre maman, cher enfant, c'est elle qui vous a protégés près du bon Dieu et de la Sainte Vierge et qui vous a amenés ici. Mon bon Marcel, comment avez-vous connu mes enfants ?

M: Je vous raconterai ça quand nous aurons dîné, mon ami... et quand les enfants seront couchés. Ils savent cela, eux, il est inutile qu'ils me l'entendent raconter...

G: Et vous, mon cher, comment se fait-il que vous ayez perdu vos enfants, que vous ayez fait la guerre, que vous n'ayez pas retrouvé ces enfants au retour ? Vous n'avez donc ni père, ni mère, ni personne ?

D: Ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, mon Général. Voici mon histoire, plus triste que longue. J'étais fils unique et orphelin. J'ai été élevé par la grand-mère de ma femme qui était orpheline comme moi...

...

D: La pauvre femme est morte... j'avais tiré au sort. J'étais le dernier numéro de la réserve. Pas de chance d'être appelé. Madeleine et moi, nous restions seuls au monde, je l'aimais, elle m'aimait. Nous nous sommes mariés. J'avais vingt-et-un ans, elle en avait seize. Nous vivions heureux, je gagnais de bonnes journées comme mécanicien-menuisier. Nous avions ces deux enfants qui complétaient notre bonheur. Jacques était si bon que nous en pleurions quelquefois, ma femme et moi. Mais voilà-t-il pas, au milieu de notre bonheur, qu'il court des bruits de guerre. J'apprends qu'on appelle la réserve. Ma pauvre Madeleine se désole, pleure jour et nuit. Moi parti, je la voyais déjà dans la misère avec nos deux chérubins. Sa santé s'altère. Je reçois ma feuille de route pour rejoindre le régiment dans un mois. Le chagrin de Madeleine me rend fou. Je perds la tête. Nous vendons notre mobilier et nous partons pour échapper au service. Je n'avais plus que six mois à faire pour finir mon temps et être exempt. Nous allons toujours, tantôt à pied, tantôt en carriole. Nous arrivons dans un joli endroit à vingt kilomètres d'ici. Je loue une maison isolée où nous vivions cachés dans une demi-misère, car nous ménagions nos fonds, n'osant pas demander de l'ouvrage de peur d'être pris. Ma femme devient de plus en plus malade... Elle meurt...

...

La voix de Dérigny tremblait en prononçant ces mots...

D: Elle meurt, me laissant ces deux pauvres petits à soigner et à nourrir. Pendant notre séjour dans cette maison, tout en évitant d'être connus, nous avons pourtant toujours été à la messe et aux offices les dimanches et fêtes. La pâleur de ma femme, la gentillesse des enfants attiraient l'attention. Quand elle a été au plus mal, elle demandait Monsieur le Curé qui est venu la voir plusieurs fois et, lorsque je la perdais, il fallait faire ma déclaration à la mairie et donner mon nom. Trois semaines après, le jour même où je venais de donner à mes enfants mon dernier morceau de pain et où j'allais les emmener pour chercher de l'ouvrage ailleurs, j'ai été pris par les gendarmes et forcé de rejoindre sous escorte, malgré mes supplications et mon désespoir. Un des gendarmes m'a promis de revenir chercher mes enfants. J'ai su depuis qu'il ne l'avait pas pu de suite, et que plus tard, il ne les avait plus retrouvés. Arrivé au camp, j'ai été mis au cachot pour n'avoir pas rejoint à temps. Lorsque j'en sortais, je demandais un congé pour aller chercher mes enfants et les faire recevoir comme enfants de troupe. Mon colonel, qui était un brave homme, y consent. Quand je suis revenu ici, il m'a été impossible de retrouver une trace de mes enfants. Personne ne les avait vus. J'ai couru tous les environs nuit et jour, je m'adressai à la gendarmerie, à la police des villes. J'ai dû rejoindre mon régiment et partir pour le Midi sans savoir ce qu'étaient devenus ces chers bienaimés.

...

D: Dieu sait ce que j'ai souffert. Jamais ma pensée n'a pu se distraire du souvenir de mes enfants et de ma femme. Et si je n'avais conservé les sentiments religieux de mon enfance, je n'aurais pas pu supporter la vie de douleur et d'angoisse à laquelle je me trouvais condamné. Tout m'était égal, tout, excepté d'offenser le bon Dieu. Voilà toute mon histoire, mon Général... elle est courte, mais bien remplie par la souffrance...

...

...

Chapitre 18 - Première inquiétude paternelle.

Jacques et Paul avaient écouté parler leur père sans le quitter des yeux. Ils se serraient de plus en plus contre lui, et quand il a fini, tous deux se jettent dans ses bras. Paul sanglotait, Jacques pleurait tout bas. Leur père les embrassait tour à tour, essuyait leurs larmes...

D: Tout est fini à présent, mes chéris ? Plus de malheur, plus de tristesse ? Je serai tout à vous et vous serez tout à moi...

J: Et maman Blidot, et tante Elisette ? Est-ce que nous ne serons plus à elles ?

D: Toujours, mon enfant, toujours. Vous les aimez donc bien ?

J: Oh ? Papa, je crois bien que nous les aimons ? Elles sont si bonnes, si bonnes, que c'est comme maman et toi. Tu vas rester avec nous, n'est-ce pas ?

...

Le pauvre Dérigny n'avait pas encore songé à ce lien de cœur et de reconnaissance de ses enfants. En le brisant, il leur causait un chagrin dont tout son cœur paternel se révoltait... s'il les laissait à leurs bienfaitrices, lui-même devait donc les perdre encore une fois, s'en séparer au moment où il venait de les retrouver.

L'angoisse de son coeur se peignait sur sa physionomie expressive...

G: J'arrangerai tout cela, moi ? Que personne ne se tourmente et ne s'afflige ? Je ferai en sorte que tout le monde reste content. À présent, si nous soupions, ce ne serait pas malheureux. J'ai une faim de cannibale. Nous sommes tous heureux, nous devons tous avoir faim...

...

Marcel, Elisette et Madame Blidot étaient allés chercher les plats et les bouteilles. Le souper n'a pas tardé à être servi et chacun s'est mis à sa place, excepté Dérigny qui se préparait à servir le général...

G: Eh bien, pourquoi ne soupez-vous pas, Dérigny ? Est-ce que la joie tient lieu de nourriture ?

D: Pardon, mon Général... tant que je reste votre serviteur, je ne me permettrai pas de m'asseoir à vos côtés...

G: Vous avez perdu la tête, mon ami ? Le bonheur vous rend fou ? Vous allez servir vos enfants comme si vous étiez leur domestique ? Drôle d'idée, vraiment ? Voyons, pas de folie. À l'Ange-Gardien nous sommes tous amis et tous égaux. Mettez-vous là, entre Jacques et Paul, mangeons... Eh bien, vous hésitez ? ... Faudra-t-il que je me fâche pour vous empêcher de commettre des inconvenances ? Saperlotte ? À table, je vous dis ? Je meurs de faim, moi ?

...

Marcel a fait signe d'obéir à Dérigny en souriant. Dérigny se place alors entre ses deux enfants. Le général pousse un soupir de satisfaction et il commence sa soupe. Il y avait longtemps qu'il n'avait mangé de la cuisine bourgeoise, mais excellente, celle de Madame Bidot et de Elisette... aussi, il mangeait à tuer un homme ordinaire.

L'éloge de tous les plats était toujours suivi d'une seconde copieuse portion. Il était d'une gaité folle qui ne tardait pas à se communiquer à toute la table. Marcel ne cessait de s'étonner de voir rire Dérigny, lui qui ne l'avait jamais vu sourire depuis qu'il l'avait connu...

M: Tu vois, mon Jacques, les prodiges que tu opères ainsi que Paul. Voici ton papa que je n'ai jamais vu sourire, et qui rit maintenant comme Elisette et moi...

D: J'aurais fort à faire, mon ami, s'il me fallait arriver à la gaité de Mademoiselle Elisette, d'après ce que vous m'en avez dit, du moins, mais j'avoue que je me sens si heureux que je ferais toutes les folies qu'on me demanderait...

G: Bon ? Je vous en demande une qui vous fera grand plaisir...

D: Pourvu qu'elle ne me sépare pas de mes enfants, mon Général, je vous le promets...

G: Encore mieux ? Je vous demande, mon... ami, de ne pas me quitter... Ne sautez pas, que diantre ? Vous ne savez pas ce que je veux dire... Je vous demande de ne jamais quitter vos enfants et de ne pas me quitter...

...

G: Ce qui veut dire que je vous garderai tous les trois avec moi, qu'en reconnaissance de vos soins, dont je ne peux plus me passer... je sens que je ne m'habituerai pas à un autre service que le vôtre, si exact, si intelligent, si doux, si actif... il me faut vous ou la mort, qu'en reconnaissance, dis-je, de ces soins que rien ne peut payer, j'achèterai pour vous et je vous donnerais un bien quelconque où vous vous établiriez, après ma mort, avec vos enfants et une femme peut-être. Ce serait votre avenir et votre fortune à tous. Tant que je suis prisonnier, vous resterez en France avec vos enfants et notre ami Marcel...

D: Et après, mon Général ?

G: Après ? Après ? Nous verrons ça, nous avons le temps d'y penser... Eh bien, que dites-vous ?

D: Rien encore, mon Général... je demande le temps de la réflexion. Ce soir, je n'ai pas la tête à moi et mon cœur est tout à mes enfants...

G: Bien, mon cher, je vous donne jusqu'au repas de noces de Elisette et de Marcel, demain nous fixerons le jour et j'écrirai à Paris pour le dîner et les accessoires. À nous deux, ma petite Elisette ? Reprenons notre vieille conversation interrompue sur votre mariage. C'est aujourd'hui lundi, demain mardi j'écris, on m'expédie mon dîner et le reste samedi... tout arrive lundi, et nous le mangerons en sortant de la cérémonie...

E: Impossible, mon Général... il faut faire les publications, le contrat...

G: Il faut donc bien du temps en France pour tout cela ?

E: Oui...

...

G: Chez nous, ça va plus vite que ça. Ainsi, je vois, Madame Blidot, vous me convenez, je vous conviens, nous allons trouver le curé qui lit des prières, chante quelque chose, dit quelque chose, vous fait boire dans ma coupe et moi dans la vôtre, qui nous promène trois fois en rond autour d'une espèce de pupitre, et tout est fini. Je suis votre mari, vous êtes ma femme, j'ai le droit de vous battre, de vous faire crever de faim, de froid, de misère...

H: Et moi, quels sont mes droits ?

G: De pleurer, de crier, de m'injurier, de battre les gens, de déchirer vos effets, de mettre le feu à la maison même dans les cas désespérés...

H: Belle consolation ? À quel sort terrible j'ai échappé ?

G: Oh ?, mais moi, c'est autre chose ? Je serais un excellent mari ? Je vous soignerais, je vous empâterais... je vous accablerais de présents, de bijoux... je vous donnerais des robes à queue pour aller à la cour, des diamants, des plumes, des fleurs ?

...

Tout le monde se met à rire, même les enfants. Le général rit aussi et déclare qu'à l'avenir il appellera Madame Blidot "ma petite femme". Après avoir causé et ri pendant un bon moment, le général va se coucher parce qu'il est fatigué.

Dérigny, après avoir terminé son service près du général, va avec ses enfants, dans leur chambre...

Il les aide à se déshabiller, à se coucher, après avoir fait avec eux une fervente prière d'actions de grâces... il ne peut se décider à les quitter, et quand ils sont endormis, il les regarde avec un bonheur toujours plus vifs, effleure légèrement de ses lèvres leurs joues, leur front et leurs mains... enfin la fatigue et le sommeil l'emportent, et il s'endort sur sa chaise entre les deux lits de ses enfants. Il dort d'un sommeil si paisible et si profond qu'il ne se réveille que lorsque Marcel, inquiet de sa longue absence, va le chercher et l'emmène de force pour le faire coucher dans le lit qui lui avait été préparé.

Il était tard pourtant, minuit venait de sonner à l'horloge de la salle, mais Marcel n'avait pas encore eu le temps de causer avec Elisette et sa sœur. Ils avaient mille choses à se raconter, et les heures s'écoulaient trop vite.

Enfin, Madame Blidot sent que le sommeil la gagne. L'horloge sonne le dernier coup de 12, Marcel se lève, engage les sœurs à aller se coucher et il va à la recherche de Dérigny, qu'il ne trouve pas dans sa chambre près du général. Il réfléchit encore quelques instants avant de s'endormir lui-même.

Ses pensées étaient imprégnées de bonheur et ses rêves se ressentaient de cette douce inspiration.

...

Chapitre 19 - Les mystères.

Le lendemain, le notaire, que le général avait mandé la veille par un exprès pour une affaire importante, arrive de bonne heure. Le général s'enferme avec lui pendant longtemps. Ils sortent de cette conférence satisfaits tous les deux et riant à qui mieux mieux.

Le général ne dit rien à personne de ce qui s'était passé entre eux et, quand le notaire part, il met le doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, et il lui fait promettre de revenir bien exactement pour le contrat de mariage de Elisette, la veille de la noce...

G: N'oubliez pas, mon très cher, que vous êtes de la noce, du dîner surtout, dîner de chez le traiteur. Ne vous inquiétez pas de votre coucher, c'est moi qui loge...

H: Mais, Général, nous n'avons pas de place...

G: Ta, ta, ta, j'aurai de la place, moi... c'est moi qui loge, ce n'est pas vous. Soyez tranquille, ne vous inquiétez de rien... nous ne dérangerons rien chez vous...

...

Le notaire salue et part. Le général se frottait les mains comme d'habitude et souriait d'un air malin.

Il s'approche d'une fenêtre donnant sur le jardin...

*G: C'est joli, ces prés qui bordent votre jardin ?
Et le petit bois qui est à droite, et la rivière qui
coule au milieu. Ce serait bien commode d'avoir tout
cela. Quel dommage que ce ne soit pas à vendre ?*

...

*Madame Blidot et Elisette ne répondent pas. C'était à
vendre, en effet, et le malin général le savait bien
depuis une heure, et il savait aussi que les sœurs
n'avaient pas les fonds nécessaires pour l'acheter.
Il aurait fallu avoir vingt-cinq-mille francs et elles n'en
avaient que trois-mille...*

*G: C'est dommage... Quel joli petit bien cela vous
ferait ? Et, si un étranger l'achète, il peut bâtir
au bout de votre jardin, vous empêcher d'avoir de
l'eau à la rivière, vous ennuyer de mille manières.
N'est-ce pas vrai ce que je dis, Marcel ?*

*M: Très vrai, mon Général... aussi, je ne dis pas que
n'ayons très envie d'en faire l'acquisition.
Et si Elisette y consent, les vingt-mille francs que
je tiens de votre bonté, mon Général, pourront servir
à en payer une grande partie, mais nous attendrons
que le bien soit à vendre...*

...

*Le général sourit malicieusement. Il avait tout prévu,
tout arrangé. Le notaire avait ordre de répondre, en cas
de demande, que le tout était vendu. À partir de
ce jour, le général a pris des allures mystérieuses qui
surprenaient beaucoup Marcel, Dérigny et les deux
sœurs.*

Il louait un taxi à Domfront, il y montait tous les jours après déjeuner et ne revenait que le soir.

Habituellement, il partait seul avec le conducteur.

Quelquefois, il emmenait avec lui le curé. On demandait plus d'une fois au conducteur où il menait le général, jamais on n'en tirait une parole, sinon:

" J'ai défense de parler, et si je dis un mot, je perdrai un pourboire de cent francs. "

Quelques personnes avaient suivi le taxi, mais le général s'en apercevait toujours... Ces jours-là, il allait comme le vent jusqu'à ce que les curieux soient obligés de terminer leur poursuite.

Un autre motif de surprise pour le village, c'est que, peu de jours après la visite du notaire, une foule d'ouvriers de Domfront sont venus s'établir à l'auberge Bournier. Ils ont travaillé avec une telle ardeur qu'en huit jours ils ont fait un changement complet.

Le devant était uni, sablé et bordé d'un trottoir, un joli perron en pierre remplaçait les marches en briques demi-brisées qui s'y trouvaient jadis. Les croisées à petits carreaux sombres et sales ont été remplacées par de belles croisées à grands carreaux. Toute la maison a été réparée et repeinte. La cour, agrandie et nettoyée. Les écuries, la porcherie, le bucher, la buanderie, les caves, les greniers aérés et arrangés.

Des voitures de meubles et objets nécessaires à une auberge arrivaient tous les soirs, mais personne ne voyait ce qu'elles contenaient, car on attendait la nuit pour les décharger et tout mettre en place.

De jour, les ouvriers défendaient les approches de la maison.

Il en était de même dans les prés et les bois qui bordaient la propriété de l'Ange-Gardien. Une multitude d'ouvriers y traçaient des chemins, y établissaient des bancs, y mettaient des corbeilles de fleurs, jetaient des ponts sur la rivière, en régularisaient les bords.

Ils construisaient en vue de l'Ange-Gardien un petit embarcadère couvert, auquel on attachait par une chaîne un joli bateau de promenade. Chaque jour donnait un nouveau charme à ce petit bien convoité par Elisette et Marcel, et chaque jour leur désappointement augmentait. Il était évident que ce bien avait été acheté récemment. Le nouveau propriétaire voudrait probablement bâtir une habitation pour jouir des travaux qui rendaient l'emplacement si joli...

M: Chère Elisette, ne désirons pas plus que nous n'avons pas... ne sommes-nous pas très heureux avec ce que nous a déjà donné le bon Dieu ? D'ailleurs, pour moi, le bonheur en ce monde, c'est vous. Le reste est peu de chose. Il ne sert qu'à embellir mon bonheur, comme une jolie toilette vous embellira le jour de notre mariage...

E: Vous avez raison, mon ami... aussi donnerais-je tous les prés et tous les bois du monde pour vous conserver près de moi. Je trouve seulement contrariant de n'avoir pu acheter tout cela et de nous en voir privés pour toujours, faute d'y avoir pensé plus tôt...

G: C'est tout juste ce que je pensais, mes pauvres amis...

...

Le général avait dit cela d'une voix douce...

Il rentrait par le jardin après avoir examiné les travaux qui marchaient avec une rapidité extraordinaire...

G: Il n'y aurait que la haie de votre petit jardin à ouvrir, et vous auriez là une propriété ravissante...

M: Pardon, mon Général, si je vous faisais observer qu'il serait mieux de ne pas augmenter les regrets de ma pauvre Elisette... elle est bien jeune encore et il est facile d'exciter son imagination...

G: Bah ? Bah ? Ne disait-elle pas, il y a un instant, que vous lui teniez lieu de tous les bois et de tous les prés ? Vous êtes pour elle l'ombre des bois, la fraîcheur des rivières, le soleil des prés. Ha ?, ha ?, ha ? Un peu de sentiment, voyons donc ? Au lieu de prendre des airs d'archanges, vous me regardez tous deux avec un air presque méchant. Ha ?, ha ?, ha ? Marcel est furieux que je ne fasse pas des jérémiades avec son Elisette, et Elisette est furieuse que je me moque de ses soupirs et de ses regrets pour les prés et les bois. Au revoir, mes amis, j'ai une course à faire...

...

Quand il est parti...

E: Il est insupportable depuis quelques jours... je serais enchantée de le voir partir...

M: Ma pauvre Elisette, il est bon, mais taquin. Qu'y faire ? C'est sa nature, il faut la supporter et ne pas oublier le bien qu'il nous a fait. Sans lui, je n'aurais jamais osé demander votre main...

...

E: Mais moi, je vous l'aurais donnée, mon ami...

j'y étais bien décidée lors de votre seconde visite...

M: Ce qui n'empêche pas que ce soit, après vous,
au général que je la dois, et un bienfait de
ce genre fait pardonner bien des imperfections...

E: Soit...

...

...

Chapitre 20 - Le contrat.

Le jour de la noce approchait. Le général ne tenait plus en place. Il sortait et rentrait vingt fois par jour. Il faisait apporter une foule de caisses de l'auberge Bournier. Il avait voulu faire venir la robe, le voile et toute la toilette de mariée de Elisette. Il avait exigé de Marcel qu'il s'est fait faire à Domfront un uniforme d'un beau drap fin. Il l'avait mené à cet effet chez le meilleur tailleur de Domfront et il en avait fait la commande lui-même.

Le placement des dix-mille francs de Téodime était terminé, le versement de cent-cinquante-mille francs qu'il donnait au curé pour l'église, le presbytère, les soeurs de charité et l'hospice était fini. Téodime, bien guéri, avait été transféré chez "les frères" de Domfront.

Les caisses du trousseau et les cadeaux étaient arrivés. À l'exception de celles qui contenaient les toilettes du contrat et du jour de noce que le général ne voulait livrer qu'au dernier jour, elles avaient été ouvertes et vidées, à la grande joie de Elisette qui pardonnait tout au général, et à la grande satisfaction de Madame Blidot, de Marcel, des enfants et de Dérigny...

De même, Madame Blidot, parce qu'elle trouvait un grand supplément de linge, de vaisselle, d'argenterie et de toutes sortes d'objets utiles pour leur auberge.

De même, Marcel, parce qu'il jouissait de la joie de Elisette plus que de ses propres joies... et les enfants, parce qu'ils aidaient à déballer, à ranger et que tout leur semblait si beau, que leurs exclamations de bonheur se succédaient sans interruption... et encore Dérigny, parce qu'il ne vivait plus que par ses enfants, que toutes leurs joies étaient ses joies et que leurs peines lui étaient plus que les siennes.

Le général ne touchait pas terre. Il était lesté, alerte, infatigable, il courait presque autant que Jacques et Paul. Il riait, il déballait, il se laissait pousser, chasser. Ses grosses mains maladroites chiffonnaient les objets de toilette, laissaient échapper la vaisselle et d'autres objets fragiles.

De temps à autre, il courait à l'auberge Bournier, sous prétexte d'avoir besoin d'air, puis aux ouvriers des prés et des bois, pour avoir, disait-il, un peu de fraîcheur. On le laissait faire, chacun était trop agréablement surpris pour gêner ses allées et venues.

L'auberge Bournier ressemblait à une fourmilière. Les ouvriers étaient plus nombreux encore et plus affairés que les jours précédents. Il était arrivé plusieurs beaux messieurs de Paris qui s'y sont établis et qui achetaient, dans le village et aux environs, des provisions si considérables de légumes frais, de beurre, d'œufs, de laitage, qu'on pensait dans Loumigny qu'on allait avoir à loger incessamment un régiment ou pour le moins un bataillon. Marcel et Dérigny semblaient avoir perdu la confiance du général. Il ne leur demandait plus rien que les soins d'absolue nécessité pour son service personnel.

Ils avaient défense de toucher aux paquets qui se succédaient. Le général les déballait lui-même et il ne permettait à personne d'y jeter un coup d'oeil.

Elisette craignait parfois que ce ne soit un symptôme de mécontentement. Marcel la rassurait...

M: Je le connais, c'est quelques bizarreries qui lui passent par la tête et elles s'en iront comme tant d'autres que je lui ai vues...

...

Madame Blidot s'inquiétait du repas de noces, du dîner, du contrat. Quand elle avait voulu s'en occuper et les préparer avec Elisette, le général l'en avait empêchée en répétant chaque fois...

G: Ne vous occupez de rien, ne vous tourmentez de rien, c'est moi qui me charge de tout, qui fais tout, qui paye tout, vous dis-je...

H: Mais, mon cher bon général, ne faut-il pas au moins préparer des tables, de la vaisselle, des rafraichissements, des flambeaux ?
Je n'ai rien que mon courant...

G: C'est très bien, ma chère Madame Blidot ?
Soyez tranquille, ayez confiance en moi...

...

Madame Blidot n'a pas pu retenir un éclat de rire auquel se joignirent Elisette et Marcel, et le général, enchanté, riait plus fort qu'eux tous...

H: Mais, mon bon Général, pour l'amour de Dieu, laissez-nous faire nos invitations pour le dîner du contrat et pour le jour du mariage... si nous ne faisons pas d'invitations, nous nous ferons autant d'ennemis que nous avons d'amis actuellement...

G: Bah ? Bah ? Ne songez pas à tout cela... c'est moi qui fais tout, qui règle tout, qui invite, qui régale, etc..

H: Mais, Général, vous ne connaissez seulement pas les noms de nos parents et de nos amis ?

G: Je les connais mieux que vous, puisque j'en sais que vous n'avez jamais vus ni connus...

H: Mon Dieu ? Mon Dieu ? Que va devenir tout ça ?

G: Vous le verrez, demain c'est le contrat, vous verrez ?

H: Et penser que nous n'avons rien de préparé, pas même de quoi servir un dîner ?

G: À tantôt, ma pauvre amie... j'ai besoin de sortir, de prendre l'air...

...

Et le général a couru plutôt qu'il ne marchait vers la maison Bournier. Les ouvriers avaient tout terminé. On achevait d'accrocher au-dessus de la porte une grande enseigne recouverte d'une toile qui la cachait entièrement. Une foule de gens étaient attroupés devant cette enseigne.

Le général s'approchait du groupe et demandait d'un air indifférent...

G: Qu'est-ce qu'il y a par là ? Que représente cette enseigne voilée ?

...: Nous ne savons pas. Il se passe des choses singulières dans cette auberge. Depuis huit jours, on y a fait un remue-ménage à n'y rien comprendre...

G: C'est peut-être pour le procès...

...: C'est ce que disent quelques-uns. On dit que les Bourrier vont être condamnés à mort et qu'on prépare l'auberge pour les exécuter dans la chambre où ils ont manqué vous assassiner, général...

...

Le général a comprimé avec peine le rire qui le gagnait. Il remercie les braves gens des bons renseignements qu'ils lui avaient donnés, continue sa promenade et revient lestement à l'auberge par les derrières sans être vu de personne.

Il entre, regarde et approuve tout, encourage par des généreux pourboires les gens qui préparaient diverses choses à l'intérieur, et s'esquive sans avoir été aperçu des habitants de Loumigny.

...

Chapitre 21 - Une générosité inattendue.

Le lendemain était le jour du contrat. Chacun était inquiet à l'Ange-Gardien. On ne voyait rien venir.

Le général était calme et causant. On déjeunait, Jacques et Paul seuls étaient gais et entraînés.

Le général se lève et annonce qu'il était temps de s'habiller. Chacun passe dans sa chambre, et de tous côtés, on entendait partir des cris de surprise et de joie. Elisette et Madame Blidot avaient des robes de soie changeante, simples, mais charmantes, des châles légers en soie brodée, des bonnets de belle dentelle.

Les rubans de Elisette étaient bleu de ciel, ceux de sa sœur étaient verts et cerise. Les cols, les manches, les chaussures, les gants, les mouchoirs, rien n'y manquait.

Marcel avait trouvé un costume de bourgeois complet, Dérigny de même, Jacques et Paul, de charmantes jaquettes en drap s'accordant avec le reste de leur habillement. Ils n'oubliaient pas leurs montres, chacun avait la sienne.

Les toilettes ont été rapidement terminées, tant on était pressé de se faire voir. Quand ils ont tous été réunis dans la salle, le général ouvre majestueusement sa porte...

À l'instant, il est entouré et remercié avec une vivacité qui le comble de joie...

G: Eh bien, mes enfants, croirez-vous une autre fois le vieux Dourakine quand il vous dira:
"Ayez confiance en moi, ne vous inquiétez de rien ?"

...

"Bon ?, cher général ?" s'écriait-on de tous côtés...

G: Je vous répète, mes enfants, ne vous tourmentez de rien, tout sera fait et bien fait. À présent, allons recevoir nos invités et le notaire...

E: Où ça, Général ? Où sont-ils ?

G: C'est ce que vous allez voir, mon enfant.
Allons, en marche ?

...

Le général sort le premier. Il était en petite tenue d'uniforme avec une seule plaque sur la poitrine. Il se dirigeait vers l'auberge Bournier, suivi de tous les habitants de l'Ange-Gardien. Le général donnait le bras à Elisette, Marcel à Madame Blidot, Dérigny donnait la main à ses enfants. Tout le village s'est mis aux portes pour les voir passer...

G: Suivez ?, je vous invite tous ? Suivez-nous, mes amis ?

...

Chacun s'empressait d'accepter l'invitation, et ils arrivaient en grand nombre à l'auberge Bournier.

Au moment où ils ont été en face de la porte, la toile de l'enseigne a été tirée et la foule enchantée a pu voir un tableau représentant le général en pied. Il était en grand uniforme, couvert de décorations et de plaques. Au-dessus de la porte était écrit en grosses lettres dorées: "Au Général reconnaissant."

La peinture n'en était pas de première qualité, mais la ressemblance était parfaite, et la vivacité des couleurs en augmentait la beauté aux yeux de la multitude. Pendant quelques instants, on n'entendait que des bravos et des applaudissements.

Au même instant, le curé est apparu sur le perron. Il fait signe qu'il voulait parler. Chacun fait silence...

C: Mes amis, mes enfants, le général a acheté l'auberge dans laquelle il aurait péri victime des misérables assassins sans le courage de Monsieur Marcel et de vous tous qui êtes accourus à l'appel de notre brave sergent. Il a voulu témoigner sa reconnaissance à la famille qui devient celle de Marcel, en faisant l'acquisition de cette auberge pour répandre ses bienfaits dans notre pays... bien plus, mes enfants, il a daigné consacrer la somme énorme de cent-cinquante-mille francs pour réparer et embellir notre pauvre église, pour fonder une maison de Soeurs de charité, un hospice, une salle d'asile et des secours aux malades et infirmes de la commune. Voilà, mes enfants, ce que nous devons à la générosité du Général reconnaissant. Que cette enseigne rappelle à jamais ses bienfaits...

...

Les cris ont redoublé de vigueur.

On entourait le général, on voulait le porter jusqu'à l'intérieur de la maison. Il s'y opposait d'abord avec calme et dignité, puis la rougeur aux joues, avec quelques jurons à mi-voix et des mouvements de bras, de jambes et d'épaules un peu trop prononcés, puis enfin par des évolutions si violentes que chacun se reculait et lui laissait le passage libre.

On montait le perron, on entraît dans la salle. Elisette et Marcel se trouvaient en face d'une foule compacte: le notaire, les parents, les amis, les voisins, tous avaient été invités et remplissaient la salle, agrandie, embellie, peinte et meublée.

Des sièges étaient préparés en nombre suffisant pour tous les invités. Le général a fait assoir Elisette entre lui et Marcel, Madame Blidot à sa gauche, puis Dérigny et les enfants. Le notaire se trouvait en face avec une table devant lui. Quand tout le monde a été placé, le notaire commence la lecture du contrat. Lorsqu'il en a été à la fortune des époux, le notaire a lu...

N: La future se constitue en dot les prés, bois et dépendances attenants à la maison dite l'Ange-Gardien...

...

Elisette a poussé un cri de surprise.

Elle a sauté de sa chaise et elle s'est jetée presque à genoux devant le général qui s'est levé, la prenant dans ses bras et lui baisant le front...

G: Oui, ma chère enfant, c'est mon cadeau de nocces. Vous allez devenir la femme, l'amie de mon brave Marcel, deux fois mon sauveur et toujours mon ami. Je ne saurais assez reconnaître ce que je lui dois, mais en aidant à son mariage avec vous, j'espère m'être acquitté d'une partie de ma dette...

...

Le général tend la main à Marcel, l'attire à lui et le serre avec Elisette dans ses bras...

M: Oh ?, mon Général, permettez que je vous embrasse...

G: De tout mon cœur, mon enfant... Et, à présent, continuons notre contrat...

...

Le notaire en achève la lecture. Une seule clause, qui fait rougir Madame Blidot, parut se ressentir de la bizarrerie du général. Il était dit:

" Dans le cas où Madame Blidot viendrait à se remarier, sa part de propriété de l'Ange-Gardien retournerait à sa sœur Elisette, et serait compensée par la maison à l'enseigne *Au Général reconnaissant*, que le Général Comte Dourakine lui cèderait en toute propriété, mais à la condition que Madame Blidot épouse l'homme indiqué par le général comte Dourakine et qu'il se réserve de lui faire connaître. "

Le notaire n'a pas pu s'empêcher de sourire en voyant l'étonnement que causait cette clause du contrat, qu'il avait cherché vainement à faire supprimer. Le général y tenait particulièrement, il n'avait pas voulu en démordre. Madame Blidot rougit, s'étonne et puis se mit à rire en disant...

H: Au fait, je ne m'oblige à rien, et personne ne peut m'obliger à me marier si je ne le veux pas ?

G: Qui sait ?, qui sait ? Vous le voudrez peut-être quand vous connaîtrez le futur ?

H: Pas de danger que je me remarie...

N: Il faut signer, Messieurs, Mesdames...

G: Et puis dîner ?

...

Madame Blidot n'a pas été effrayée de l'annonce du général, quoique rien ne lui paraissait arrangé pour un repas quelconque, mais elle commençait à compter sur cette espèce de féerie qui faisait tout arriver à point. Elisette signe, puis Marcel, puis le général, puis Madame Blidot, le curé, Jacques, Paul, et leur père. Quand chacun a apposé son nom ou sa griffe au bas du contrat, le général propose de retourner dîner à l'Ange-Gardien. Madame Blidot n'a pu s'empêcher de frémir de la tête aux pieds. Comment dîner, sans dîner, sans couvert, sans table ?

H: Général, et si nous dînions ici ? C'est si joli ?

G: Du tout, ma petite femme, nous dînons chez vous. Ne voyez-vous pas que Elisette et Marcel sont impatients de se promener dans leur nouvelle propriété ? Allons, en route ?

...

Le général descend le perron, entraînant Madame Blidot, suivi de Elisette qui donnait le bras à Marcel, et du reste de la société. Jacques et Paul couraient en éclaireurs, ils sont arrivés les premiers à l'Ange-Gardien, et ils ont fait des exclamations de joie sans fin.

Le devant de la maison était garni de caisses d'orangers et autres arbustes en fleurs. La salle était tapissée d'étoffe bleue, ainsi que la cuisine, des tables étaient mises dans les deux salles.

Le général a fait assoir tous les invités, lui, Elisette et Marcel présidaient la première table, Madame Blidot, Dérigny et les enfants faisaient les honneurs de la seconde. Plusieurs domestiques, venus de Paris, ont fait le service. Ils passaient les plats, les vins. Les cuisiniers s'étaient surpassés: ils n'ont jamais mangé, ni bu, ni vu chose pareille à Loumigny. Le curé était à la gauche du général, Elisette se trouvait placée entre le général et Marcel, puis le notaire et les autres convives. Le dîner a été long et gai...

G: Défense de se donner d'indigestion aujourd'hui, on doit se ménager pour demain: ce sera bien autre chose ?

...: Qu'y aura-t-il demain ?

G: Qui vivra verra. Il y aura un festin de Balthazar ?

...: Qu'est-ce que c'est que ça, Balthazar ?

G: Balthazar était un gredin, un fieffé gourmand, mais un fin connaisseur en vins et en toutes espèces de comestibles, et quand on voulait bien dîner, on allait chez Balthazar...

...: Ah, oui ? Comme quand on va chez Véry à Paris ?

Un des convives avait dit cel, car il avait la prétention d'avoir de l'instruction et de connaître Paris, parce qu'il y avait passé une fois trois jours comme témoin dans une affaire criminelle...

G: Tout juste ? C'est ça, je vois, Monsieur,
que vous connaissez Paris ?

...

Le général était tordu de rire...

...: Un peu, Monsieur, j'y ai passé quelque temps...

G: Avez-vous été voir un spectacle, Monsieur ?

...: Oui, Monsieur, bien des fois. J'aimais beaucoup
le spectacle...

G: À quel théâtre alliez-vous ?

...: Au grand théâtre de Polichinelle, et à un autre
dont j'oublie le nom, plus beau encore...

G: Ah ? Aux Champs-Élysées, n'est-ce pas ?

...: Oui, Monsieur, un grand bois mal gouverné,
et qui ne ressemble guère à un champ...
des arbres abimés, écourtés, une futaie perdue...

...

Le général riait de plus en plus, buvait de plus en plus.
On était à table depuis deux heures. Elisette proposait
au général une promenade dans son nouveau domaine...

G: Et comment y passerez-vous de votre jardin,
mon enfant ?

E: Oh ?, général, Marcel fera une brèche...
le passage sera bientôt fait...

G: A-t-on fini le café, le pousse-café, tout, enfin ?

...

M: Oui, fini à la majorité, mon Général ?

...

Marcel était un peu fatigué de boire et de manger...

G: Allons-y... j'ouvre la marche avec Elisette...

...

Le général se lève. Chacun en fait autant.

Il ouvrait lui-même la porte du jardin. Elisette a poussé une exclamation joyeuse, quittant le bras du général, elle court légère comme un oiseau, vers la barrière élégante qui avait été placée et ouverte sur le pré pendant la courte absence des propriétaires. Jacques et Paul la suivent dans sa course, et ils sont bientôt hors de vue...

G: Marcel, mon ami, courez après les fuyards, attrapez-les, ramenez-les-moi ? Je ne serai pas loin... Eh bien ? Voilà tout le monde parti ? ... Les voilà qui courent tous comme des chevaux échappés... jusqu'au notaire ? ... Et ce pauvre Dérigny, que Madame Blidot entraîne ? Il court, ma foi ? il court ?

...

Le général, se frottait les mains, enchanté. Il allait et venait en sautillant malgré ses grosses jambes, son gros ventre et ses larges épaules. De temps à autre, on voyait apparaître dans le pré, dans le bois, Elisette et les enfants. Marcel l'avait rejointe en deux enjambées et jouissait du bonheur de Elisette avec toute la vivacité de son affection.

Bientôt, le bois et la prairie offraient le spectacle le plus animé... les jeunes couraient, criaient, riaient. Les gens sages se promenaient, admiraient et se réjouissaient du bonheur de Elisette d'avoir rencontré dans sa vie le général Dourakine.

Elisette et sa soeur étaient si généralement aimées que leur heureuse chance ne donnait de jalousie à personne, et occasionnait, au contraire, une satisfaction générale. Seul le curé était resté auprès du général...

C: Vous devez être bien heureux de tout le bonheur que vous avez causé. Vous êtes véritablement une Providence pour ces excellentes soeurs, pour ce brave Marcel et pour toute notre commune. Jamais on n'y perdra votre souvenir, Général, et quant à moi, je prierai pour vous tous les jours de ma vie...

G: Merci, mon bon curé. Mais notre tâche n'est pas finie, il faut que vous m'aidiez à la compléter...

C: Tout ce que vous voudrez, général, disposez de moi entièrement...

G: Eh bien, mon ami, voilà l'affaire. J'aime beaucoup Madame Blidot, et je vois avec peine que le mariage de sa soeur va changer sa position...

C: Oh ?, Général, elles s'aiment tant, et Marcel est un homme si bon, si honorable, si religieux ?

G: Tout ça est vrai, mon ami, mais... Madame Blidot ne va plus venir qu'en second. C'est le jeune ménage qui a maintenant le plus gros lot dans la propriété de l'Ange-Gardien... un homme dans une auberge est toujours plus maître que des femmes...

...

- G: Et puis viendront les enfants... Jacques et Paul pourraient en souffrir, Madame Blidot, qui les aime si tendrement, les protégera... Et puis viendra le désaccord, et par la suite, les chagrins pour cette pauvre femme isolée...
- C: C'est vrai, général, mais qu'y faire, sinon attendre, espérer, et au besoin lui donner du courage ?
- G: Mon cher curé, voici mon idée à moi. Quand la guerre sera finie, il faudra que je retourne chez moi. J'emmènerai Dérigny... Attendez, vous ne savez pas ce que je vais vous dire... J'emmènerai aussi ses enfants... Voilà déjà qu'ils restent avec leur père et qu'ils sont à l'abri de ce que je redoute pour eux. Pour prix du sacrifice que me fera le père, j'achète, avec votre aide, et je lui donne les terres qui entourent mon auberge Au général reconnaissant. D'ici là, je le décide à réunir ses enfants à Maman Blidot dont il fera sa femme et la vraie mère de ses enfants... je donne au ménage l'auberge et les terres. Et, après une absence d'un an, nous reviendrons mourir en France, chez vous, car entre nous, je ne crois pas en avoir pour longtemps. D'ici à trois ans, je serai couché dans votre cimetière, après être mort entre vos bras. Et voilà où j'ai besoin de votre aide... c'est à disposer Maman Blidot à devenir Madame Dérigny. Vous lui ferez savoir en gros tout ce que je viens de vous dire...
- C: Je crains qu'elle ne veuille pas se remarier, non pas qu'elle ait beaucoup regretté son mari, qu'elle avait épousé presque forcée par ses parents, et qui était vieux, méchant et désagréable, mais parce que ce mariage malheureux lui a ôté l'envie d'en contracter un autre...

- G: Et Jacques et Paul qu'elle aime tant et qui sont si charmants ? Ce serait le moyen de ne plus les perdre...
- C: Écoutez, général, je tâcherai, je ferai mon possible, car j'ai bonne opinion de Dérigny...
- G: Parbleu ?, un garçon parfait, doux comme un agneau, un cœur d'or. Voyez-le avec ses mioches. Brave militaire, beau garçon, que vous faut-il de plus ?
- C: Ce qu'il a, Général, et ce dont vous ne parlez pas de la religion et de la moralité...
- G: Puisqu'il l'a, vous n'avez plus rien à lui demander...
- C: Aussi me trouvais-je très satisfait, Général, et je désire que Madame Blidot pense comme nous...
- G: Ceci vous regarde, mon bon curé, parlez-en avec elle quand Dérigny et moi nous n'y serons plus. L'affaire se terminera promptement en la poussant, vivement...

...

La conversation a été interrompue par Elisette, Marcel et les enfants qui revenaient près du général. Elisette avait des larmes dans les yeux...

- E: Mon bon Général, que de reconnaissance ?
Il n'est pas possible d'être meilleur, plus généreux, plus paternel que vous ne l'avez été pour moi et pour Marcel. Que de choses vous nous donnez ?
Et avec quelle grâce, quelle bonté aimable ?

...

Elisette saisit une de ses mains pour la lui serrer à plusieurs reprises en remerciement...

G: Mon enfant, laissez-moi. Je vais pleurer si vous continuez, je n'en peux plus ?
Laissez-moi, vous dis-je, Marcel ?

...

Marcel a saisi son autre main en la serrant à la briser...

M: Mon général, je n'ai jamais serré la main d'aucun homme de votre trempe... la vôtre est pour moi celle d'un bienfaiteur, d'un père...

G: Tiens, vous dites comme Tédoume...

...

Marcel sourit. Les larmes de Elisette ont fait place à un rire joyeux, et l'attendrissement du général s'est dissipé comme par enchantement...

G: Ouf ?, c'est fini ? Je suis content. Voyez un peu la jolie figure que j'aurais faite, pleurant avec Elisette et Marcel. Sapristi ?, je sue d'y penser. Un général en grand uniforme pleurant comme un enfant qui a reçu le fouet ? À présent, mes bons amis, vous avez tout vu, vous êtes bien contents comme moi, mais bien fatigués comme moi, et vous avez besoin d'être seuls comme moi. Laissez-moi renvoyer tout ce monde, et promenez-vous tout doucement sur vos terres en causant et laissez-moi surveiller le retour de l'ordre dans votre maison... Pas de réplique ?

...

G: Je veux ce que je veux. Envoyez-moi Dérigny et les enfants... dites que je désire qu'on s'en aille, et demandez au notaire de venir me parler...

...

Elisette a encore serré la main du général en signe de soumission et elle est allée avec Marcel exécuter ses ordres. Bientôt, la foule défilait devant lui, et à chacun, il disait... "À demain, à la mairie."

Il rappelait au notaire qu'il couchait à l'auberge du Général reconnaissant...

G: Votre chambre est prête, mon cher, ainsi que quelques autres pour les invités éloignés...

...

Le notaire le salue, lui serre la main et sort pour fumer en se promenant avec quelques amis avant de prendre possession des chambres qui leur avaient été préparées.

...

Chapitre 22 - La noce.

Le général était allé surveiller les préparatifs du festin pour le lendemain et tous ceux de la fête qui devait se terminer par un bal et un feu d'artifice. À la nuit tombante, il est allé se coucher. La journée avait été fatigante, il a ronflé dix heures de suite sans bouger.

Dehors, on s'est réuni à sept heures pour déjeuner. Le bonheur était sur tous les visages...

E: Encore un remerciement à vous adresser, mon Général... nous avons trouvé dans nos chambres nos toilettes pour ce matin...

G: Trouvez-vous les vôtres à votre goût, Mesdames ?

E: Charmantes, superbes, et cent fois au-dessus de ce que nous nous serions donné si nous avions eu à les acheter, mon bon Général...

G: Je voudrais voir tout cela sur vous, ma petite Elisette, et je veux voir aussi votre sœur en grande toilette...

...

Les deux sœurs se sont retirées avec les enfants, qui ne se possédaient pas de joie de mettre les beaux habits, les brodequins vernis, les chemises à manches à boutons, préparés pour eux. Le général et Marcel sont restés seuls. Les regards de Marcel exprimaient une profonde reconnaissance et un bonheur sans mélange.

Il a renouvelé ses remerciements en termes qui ont ému le général...

G: Soyez sûr, mon ami, que votre bonheur me rend moi-même fort heureux. Je ne me sens plus seul ni abandonné... je sais que tous vous m'aimez malgré mes sottises et mes bizarreries. Le souvenir que j'emporterai d'ici me sera toujours doux et cher. Mais il faut que, nous aussi, nous pensions à notre toilette... il faut que nous nous fassions beaux, vous le marié, et moi et tant que remplaçant le père de la mariée... et le vôtre aussi, mon pauvre enfant...

...

Marcel le remercie encore vivement et ils se séparent. Dérigny attendait le général pour aider à sa toilette qui a été longue et qui a mis en évidence toute l'ampleur de sa personne. Grande tenue de lieutenant général, uniforme brodé d'or, pantalon blanc, bottes vernies, le grand cordon de Sainte-Anne et de Saint-Alexandre, des plaques en diamants, l'épée avec une poignée en diamants, et une foule de décorations de pays étrangers.

Elisette ne tardait pas à paraître, jolie et charmante, avec sa robe de taffetas blanc, son voile de dentelle, sa couronne de roses blanches et de feuilles d'oranger. Des boucles d'oreilles, une broche et des épingles à cheveux en or et perles complétaient la beauté de sa toilette et de sa personne.

Madame Blidot avait une toilette élégante appropriée à ses vingt-neuf ans et à son état de veuve.

Marcel avait son riche costume tout neuf qui faisait valoir la beauté de sa taille et de sa figure. Les enfants étaient gentils et superbes. Dérigny était proprement habillé, sans élégance et tout en noir. Seul, il avait une teinte de tristesse répandue sur son visage. Ce mariage lui rappelait le sien, moins brillant, avec le même bonheur en perspective, et ce bonheur s'était terminé par une longue souffrance.

Il craignait aussi pour ses enfants les changements qu'amènerait certainement ce mariage. Et puis, son retour à lui ne l'obligerait-il pas à séparer ses enfants d'avec Madame Blidot qu'ils aimaient tant ?

La proposition du général lui revenait sans cesse. Il ne savait pas quel parti prendre... la rejeter, c'était replonger ses enfants dans la misère... l'accepter c'était assurer leur avenir, mais à quel prix ? Quel voyage ? Quelle position incertaine ? Quel climat à affronter ? Et quel chagrin à leur infliger que de les priver des soins et de la tendresse de Madame Blidot ? Ce sont ces réflexions, réveillées par le mariage de Elisette, qui ont attristé sa physionomie. Le général le regardait un instant, et devinait ses préoccupations...

G: Courage, mon ami. Je suis là, moi. J'arrangerai votre vie comme j'ai arrangé celle de Marcel. Vous aurez vos enfants et encore du bonheur devant vous...

...

Dérigny sourit tristement en remerciant le général.

Il a cherché à secouer les pensées pénibles qui l'obsédaient. Les témoins, les garçons et les filles de noce ne tardaient pas à arriver. Ils étaient tous dans l'admiration du brillant général, et de la toilette de la mariée. Il faisait un temps magnifique, un beau soleil du mois d'août, mais sans trop d'ardeur, et pas de vent.

Ils se sont mis en marche vers la mairie. Comme la veille, le général donnait le bras à Elisette et Marcel à Madame Blidot. Dérigny et les enfants suivaient.

À la mairie, le mariage civil a été promptement terminé, et ils se sont dirigés vers l'église. Là, les attendait une nouvelle surprise. Toute l'église était tendue en bleu, blanc et or. Une riche garniture d'autel, chandeliers, vases et fleurs, entourait un tabernacle de bronze doré artistement travaillé. Le curé était revêtu d'une magnifique chasuble d'étoffe dite pluie d'or. Les chantres avaient des chapes rouge et or.

Des prie-Dieu, neufs et brillants, étaient préparés pour les assistants, les prie-Dieu des mariés étaient couverts de housses de velours rouge. Le général et Madame Blidot se sont placés l'un à droite, l'autre à gauche des mariés... chacun a pris place, et la cérémonie a commencé.

Jacques et Paul étaient, après Marcel et Elisette, les plus heureux de toute l'assemblée, car aucun souci, aucune inquiétude, aucun souvenir pénible ne se mêlaient à leur joie. Madame Blidot les contemplait avec amour et orgueil.

Mais subitement, son visage s'assombrit en jetant un coup d'oeil sympathique sur Dérigny... la tristesse de son regard lui révélait les inquiétudes qui l'assiégeaient, et à elle aussi la séparation d'avec les enfants lui apparut terrible et prochaine. Elle essayait de chasser cette cruelle pensée et elle se promet d'éclaircir la question avec Dérigny à la plus prochaine occasion.

La cérémonie terminée, Elisette était la femme de Marcel qui l'a reçue à la sacristie des mains du général. Ils avaient tous les deux l'air radieux. Marcel emmène sa femme, et suivant la recommandation du général, il la menait dans la maison du **Général reconnaissant**, où devaient se réunir les invités. Toute la noce a suivi les mariés, le général toujours en tête, mais cette fois menant Madame Blidot au lieu de Elisette...

G: À quand votre noce, ma petite femme ?

H: La mienne ? Oh ?, général, jamais ? Vous pouvez m'en croire. J'ai eu assez de la première ?

G: Comme vous dites ça, ma pauvre petite femme ?
Vous avez l'air d'un enterrement...

H: Oh ?, général ? C'est que j'ai la mort dans l'âme ?

G: Un jour comme celui-ci ?, par exemple ?

H: Général, vous savez que Jacques et Paul sont ma plus chère, ma plus vive affection. Voici leur père revenu, me les laissera-t-il ? Ne consentira-t-il jamais à s'en séparer ?

G: Pour dire vrai, je ne le crois pas, ma bonne amie.
Mais, que diantre ? Nous n'y sommes pas encore ?
Et puis, je suis là, moi. Ayez donc confiance dans le vieux général. Voyez la noce, le contrat, le dîner et tout...

...

- G: Vous étiez d'une inquiétude, d'une agitation ?
 Eh bien, qu'en dites-vous ? Ai-je bien mené l'affaire ? A-t-on manqué de quelque chose ?
 De même pour les enfants, je vous dis...
 Soyez tranquille, il dépendra de vous de les garder toujours, avec l'autorité d'une mère...
- H: Oh ? , si cela ne dépendait que de moi, ce serait fait ?
- G: Bon ? Souvenez-vous de ce que vous venez de dire.
 Je vous le rappellerai en temps et lieu, et vous aurez vos enfants. Nous voici arrivés...
 Plus de tristesse, ne songeons qu'à nous réjouir, sans oublier de boire et de manger ?

...

Le général quitte Madame Blidot pour jeter un coup d'oeil sur le dîner. Tout était prêt. Il est content de l'aspect général et revient près de Elisette pour l'avertir qu'on allait servir. La porte du fond s'ouvre, et un maître d'hôtel, en grande tenue parisienne, annonce... que "Le général est servi."

Une salle immense s'offrait à la vue des convives étonnés et de Elisette enchantée. La cour avait été convertie en salle à manger. Des tentures rouges garnissaient tous les murs. Un vitrage l'éclairait par en haut, la table, de cinquante-deux couverts, était splendidement garnie et ornée de cristaux, de bronzes, de chandeliers, etc..

Le général donne le bras à Elisette qu'il place à sa droite, puis à sa gauche, le curé, près de Elisette, son mari, près du curé, le notaire.

En face du général, Madame Blidot, à sa droite, Dérigny et ses enfants, à sa gauche, le maire et l'adjoint. Puis les autres convives se sont placés à leur convenance...

"Potages: bisque aux écrevisses ? Potage à la tortue ?" annonce le maître d'hôtel.

Tout le monde a voulu goûter des deux pour savoir lequel était le meilleur. La question est restée indécise. Le général a goûté, a approuvé, et en a redemandé deux fois. Tous se léchaient les lèvres, les gourmands regardaient avec des yeux de convoitise ce qui restait des potages inconnus et admirables.

"Turbot sauce crevette ? Saumon sauce impériale ? Filets de chevreuil sauce madère ?"

Le silence régnait parmi les convives, chacun mangeait, savourait. Quelques vieux pleuraient d'attendrissement de la bonté du dîner et de la magnificence du général. Le citoyen qui connaissait si bien Paris et ses théâtres approuvait tout haut...

C: Bon ? Très bon ? Bien cuit ? Bonne sauce ?
Comme chez Véry ?

...

"Ailes de perdreaux aux truffes ?"

Mouvement général. Aucun des convives n'avait de sa vie goûté ni flairé une truffe, aussi le maître d'hôtel estima-t-il fort heureux de pouvoir en fournir à toute la table.

Le plat se dégarnissait à toute minute, mais il y en avait toujours de recharge grâce à la prévoyance du général qui avait dit...

G: Nous serons cinquante-deux, comptez sur cent-quatre gros mangeurs, et vous n'aurez pas de restes ?

...

"Volailles à la suprême ?" reprit le maître d'hôtel... quand les perdreaux et les truffes ont disparu sans laisser de traces de leur passage.

Jacques et Paul avaient mangé jusque-là sans dire un mot tant c'était délicieux. À la vue des volailles, ils ont reconnu enfin ce qu'ils mangeaient...

P: Ah ?, voilà enfin de la viande ?

G: De la viande ? Mais où vois-tu de la viande, mon garçon ?

J: Voilà, Général ?, dans ce plat. Ce sont les poulets de tante Elisette ?

G: Ma bonne Madame Blidot, de grâce, expliquez à ces enfants que ce sont des poulardes du Mans, les plus fines et les plus délicates qui se puissent manger ?

E: Croyez-vous, général, que mes poulets ne soient pas fins et délicats ?

G: Vos poulets ? Vos poulets ?

...

Le général contenait son indignation...

G: Mon enfant, mais ces bêtes que vous mangez sont des poulardes perdues de graisse, la chair en est succulente...

E: Et mes poulets ?

G: Que diantre ? Vos poulets sont des bêtes sèches, noires, misérables, qui ne ressemblent en rien à ces grasses et admirables volailles...

E: Pardon, mon bon général... ce que j'en dis, c'est pour excuser les petits, là-bas, qui ne comprennent rien au dîner splendide que vous nous faites manger...

G: Bien, mon enfant ? Ne perdons pas notre temps à parler, ne troublons pas notre digestion à discuter, mangeons et buvons ?

...

Le général en était à son dixième verre de vin. On avait déjà servi du madère, du bordeaux, du bourgogne, du vin du Rhin... le tout, de première qualité. On commençait à s'animer, à ne plus manger avec le même acharnement...

"Faisans rôtis ? Coqs de bruyère ? Gélinottes ?"

Un frémissement de surprise et de satisfaction a parcouru la salle. Le général regardait de l'air d'un triomphateur tous ces visages qui exprimaient l'admiration et la reconnaissance. Le succès est complet. Il n'en restait que quelques os que les mauvaises dents n'avaient pu croquer.

"Jambons de marcassin ? Homards en salade ?"

Chacun a goûté, chacun a mangé, et chacun en a redemandé. Le tour des légumes est enfin arrivé. Ils étaient à table depuis deux heures. Les enfants de la noce, avec Jacques et Paul en tête, ont eu la permission de sortir de table et d'aller jouer dehors.

On devait les ramener pour les sucreries. Après les asperges, les petits pois, les haricots verts, les artichauts farcis, puis sont venues les crèmes fouettées, non fouettées, glacées, prises, tournées. Puis les pâtisseries, babas, monts-blancs, saint-honoré, talmouses, croquembouches... ont achevé le triomphe du moderne et celui du général.

Les enfants étaient revenus chercher leur part de friandises et ils ont quitté la place que lorsqu'on a bu à la santé du général, celle des mariés et de Madame Blidot, avec un champagne exquis, car la plupart des invités avaient quitté la table en chancelant et ils ont été obligés de laisser passer l'effet du champagne dans les fauteuils où ils ont ensuite dormi jusqu'au soir.

À la fin du dîner, après les glaces de diverses espèces, les ananas, les fruits de toutes saisons, les bonbons et autres friandises. Elisette proposait de boire à la santé de l'artiste auteur du dîner merveilleux dont on venait de se régaler. Le général a reçu cette proposition avec une reconnaissance sans égale. Il a vu que Elisette savait apprécier une bonne cuisine et, dans sa joie, il la proclamait la perle des femmes.

On a bu à cette santé devant le héros artiste, que le général a fait venir pour le complimenter, qui se rengorgeait, qui remerciait et qui se retirait ensuite récompensée de ses fatigues et de ses ennuis.

La journée s'avancait. Le général demandait si l'on n'aimerait pas à la finir avec un bal. On acceptait avec empressement, mais où donc trouver un violon ?

Personne n'y avait pensé...

G: Que cela ne vous inquiète pas ? Ne suis-je pas là, moi ? Allons danser sur le pré de Elisette. Nous trouverons bien une petite musique. Il n'en faut pas tant pour danser, le premier crincrin fera notre affaire ?

...

La noce se dirigeait donc vers l'Ange-Gardien que l'on trouvait décoré comme la veille. On passait dans le jardin. Sur le pré étaient dressées deux grandes tentes, l'une pour danser, l'autre pour manger.

Un buffet entourait de trois côtés cette dernière et devait, jusqu'au lendemain, se trouver couvert de viandes froides, de poissons, de pâtisseries, de crèmes, de gelées. La tente de bal était ouverte d'un côté, et garnie des trois autres de chandeliers, de fleurs et de banquettes de velours rouge à frange d'or. Au fond, sur une estrade, était un orchestre composé de six musiciens, qui ont commencé une danse dès que le général a fait son entrée avec la mariée.

Les enfants, les jeunes, les vieux, tout le monde dansait. Le général a ouvert le bal avec Elisette. Il valsait avec Madame Blidot, dansait, valsait encore toute la soirée, presque toute la nuit comme un vrai sous-lieutenant. Il suait à grosses gouttes, mais la gaieté générale l'avait gagné et il accomplissait les exploits d'un jeune homme.

Elisette et Marcel dansaient à s'exténuer. Tout le monde en a fait autant, en entrecoupant les danses de visites aux buffets. On a eu fort à faire pour satisfaire l'appétit des danseurs.

À vingt-deux heures, il y eut un quart d'heure de relâche pour voir un feu d'artifice qui redoublait l'admiration des invités. Jamais à Loumigny, on n'avait entendu que des pétards. Aussi le souvenir de la noce de Marcel à l'Ange-Gardien y est-il aussi vivant qu'au lendemain de cette fête si complète et si splendide.

Mais tout a une fin, et la fatigue a fait sonner la retraite à une heure avancée de la nuit. Chacun est allé se coucher, heureux, joyeux, éreinté.

Jacques et Paul ont dormi le lendemain jusqu'au soir. Ils ont soupé et ils se sont recouchés encore jusqu'au lendemain. Il y a eu plusieurs indigestions à la suite de ce festin de Balthazar. L'habitué de Paris a manqué d'en mourir, le notaire a été pendant trois jours hors d'état de faire le moindre acte.

Le général, qui s'était établi chez lui à l'ex-auberge de Bournier avec Dérigny, a été un peu indisposé et courbaturé.

Il gardait à son service un des cuisiniers venus de Paris, en lui recommandant de se faire envoyer des provisions de toute sorte.

...

Chapitre 23 - Un mariage sans noce.

Le lendemain de la noce, le général, voyant Dérigny plus triste qu'il ne l'avait encore été depuis le jour où il avait retrouvé ses enfants, lui demande avec intérêt ce qui l'attristait ainsi et l'engage à parler franchement...

G: Parlez à cœur ouvert, mon ami. Ne craignez pas que je m'emporte. Je vous vois triste et inquiet et je vous porte trop d'intérêt pour me fâcher de ce que vous pourriez me dire...

D: Mon général, veuillez m'excuser, mais depuis la proposition que vous m'avez faite de me garder à votre service, de m'emmener même chez vous avec mes enfants, je ne sais à quoi me résoudre. Je vois qu'il est pour eux d'un intérêt immense de vous accompagner avec moi, mais, mon Général, pardonnez-moi de vous parler si franchement, que de tristesses et d'inconvénients pour eux, et par conséquent pour moi, doivent résulter de cette position ? Mes pauvres enfants aiment si tendrement Madame Blidot que les en séparer pour des années, et peut-être pour toujours, serait leur imposer un chagrin des plus cruels. Et comment, moi, occupé de mon service près de vous, mon Général, pourrais-je veiller sur mes enfants, continuer leur éducation si bien commencée ? Et puis, mon Général, si ces enfants vous fatiguent, vous ennuiant, soit en route, soit chez vous, que deviendrons-nous ?

...

Dérigny s'arrête triste et pensif. Le général l'avait écouté attentivement et sans colère...

G: Et si vous me quittez, mon ami, que deviendrez-vous, que ferez-vous de vos enfants ?

...

Dérigny a pris sa tête dans ses mains avec un geste de douleur et dit d'une voix émue...

D: Voilà, mon Général... c'est ça, c'est bien ça...
Mais que puis-je, que dois-je faire ? Pardon si je vous parle aussi librement, mon Général.
Vous m'avez encouragé et je me livre à votre bonté...

G: Dérigny, j'ai déjà pensé à tout cela. J'en ai même parlé au curé. Vos enfants ne peuvent ni quitter Madame Blidot ni rester où ils sont. Le mariage de Elisette donne un maître à la maison et annule l'autorité de Madame Blidot. Elle et les enfants ne tarderaient pas à être mal à l'aise. Il n'y a qu'un moyen pour vous, un seul, de garder vos enfants et de leur laisser cette excellente mère qui remplace si bien celle qu'ils ont perdue. Épousez-la ?

...

Dérigny a fait un bond qui a fait sursauter le général...

D: Moi, mon Général ? Moi, sans fortune, sans famille, sans avenir, épouser Madame Blidot qui est riche, qui ne songe pas à se remarier ? C'est impossible, mon Général ? Impossible ?

...

Oui, malheureusement impossible. Le général sourit au malheureux. Dérigny n'y répugnait donc pas. Il accepterait ce mariage pour ses enfants et peut-être pour son propre bonheur...

G: Mon ami, ce n'est pas impossible. Vous me parlez franchement, je vais en faire autant. Je suis vieux, je suis infirme, je déteste le changement. Je vous aime et je vous estime. Votre service me plaît beaucoup et il m'est nécessaire. Si vous épousez Madame Blidot et que vous consentez à rester chez moi avec elle et vos enfants, et à m'accompagner en Russie, toujours avec elle et les enfants, j'assurerai votre avenir en achetant et vous donnant les terres qui avoisinent mon auberge. Vous savez que, d'après les termes du contrat de Elisette, je donne l'auberge à Madame Blidot si elle vous épouse, car c'est à vous que j'ai pensé en faisant mettre cette clause. Quant à mon séjour au pays, il ne sera pas long. J'arrangerai mes affaires, je quitterai le service actif en raison de mes nombreuses blessures et je reviendrai me fixer en France. Voyez, mon ami, réfléchissez. Voulez-vous que je parle à Mme Blidot ?

...

D: Mon général, que de bontés ? Mes chers enfants, ils vous devront tout, ainsi que leur père. Oh, oui ?, mon Général, parlez-lui, demandez-lui, au nom de mes enfants, qu'elle devienne leur vraie mère, que je puisse les lui donner en les conservant...

...

G: Aujourd'hui même, mon cher Dérigny. Je suis content de vous trouver si raisonnable. Allez me chercher Madame Blidot, que je lui parle tout de suite... Mais non, c'est impossible... vous ne pouvez pas y aller pour cela. Envoyez-moi le curé. Je l'enverrai à mon tour. Il me la ramènera et à nous deux nous ferons votre affaire. Allez, mon ami, vite, vite, et puis allez voir vos enfants ?

...

Dérigny ne s'est pas fait prier deux fois. Il n'avait pas encore vu ses enfants. Il ignorait qu'ils dormaient encore. Il est allé lestement faire au curé la commission du général et il a couru à l'Ange-Gardien. Il y trouve Madame Blidot, seule. Il éprouvait un instant d'embarras...

H: Je suis seule éveillée. Ils sont tous éreintés et ils dorment tous...

D: Je venais voir mes enfants, ma bonne Madame Blidot...

H: Monsieur Dérigny, je suis bien aise que nous soyons seuls. J'ai à causer avec vous au sujet des enfants. Mon cher Monsieur Dérigny, vous savez combien je les aime... les perdre serait ma mort. Voulez-vous me les laisser ?

...

Dérigny a hésité avant de répondre quelque chose.

Madame Blidot restait tremblante devant lui. Elle le regardait avec anxiété...

Elle attendait une réponse...

D: Jamais je n'aurai le courage de les rependre
une seconde fois...

H: Mon Dieu, mon Dieu ? Je l'avais prévu ?

...

Elle avait caché sa figure dans ses mains,
et elle sanglotait. Dérigny s'est assis près d'elle...

D: Chère Madame Blidot, si vous saviez combien
votre tendresse pour mes enfants me touche ?

H: Elle vous touche, et vous ne voulez rien faire pour
la contenter ?

D: Pardonnez-moi, je suis disposé à faire beaucoup
pour vous les laisser, mais je ne peux, je n'ose vous
le dire moi-même... Le général vous en parlera et,
si vous acceptez la proposition qu'il vous fera en
mon nom, mes enfants seront les vôtres...

H: Le général... les enfants... Ah ? , je comprends...

...

Madame Blidot a tendu la main à Dérigny...

H: Mon cher Monsieur Dérigny, je ne veux faire ni
la prude ni la sotte. Vous me proposez de devenir
votre femme pour garder les enfants ?

Voici ma main. J'accepte avec plaisir et bonheur.

Merci de me laisser ces chers petits à soigner,
à élever, à ne les jamais quitter, à devenir
leur mère, leur vraie mère ? Courons vite chez
le général, que j'aille le remercier, car c'est lui
qui en a eu l'idée, j'en suis sûre ?

...

Dérigny restait sans parole, heureux, mais surpris.
Il n'a pu s'empêcher de rire de ce dénouement facile...

D: Mais vous ne savez rien encore... vous ne savez pas
que le général me donne...

H: Eh ? Qu'il donne ce qu'il voudra ? Qu'importe ?
Vous me donnez les enfants, c'est là mon bonheur,
ma vie ? Je ne veux pas autre chose ?

...

Et sans attendre Dérigny, elle est sortie en courant.
Elle est allée toujours courant chez le général.
Elle est entrée sans hésiter, le trouve en discussion avec
le curé, se précipite vers lui, lui prend les mains
en sanglotant et en répétant...

H: Merci, bon général, merci...

...

Le général, stupéfait, ne comprenant rien, ne devinant
rien, il a cru qu'il était arrivé un malheur à l'auberge et,
se levant tout effaré, il relève Madame Blidot et lui
demande avec inquiétude ce qu'il y avait...

Dérigny entrait au même moment. Il a raconté
au général ce qui venait d'arriver, lorsque Madame
Blidot, le voyant entrer, s'élançait vers lui, lui saisit
les mains et, l'amenant devant le général, elle dit
d'une voix tremblante...

H: Il me donne les enfants. Jacques et Paul seront
à moi, à moi, général ? Je serai leur mère, car
je serai sa femme...

...

Le général est parti d'un éclat de rire...

G: Ha ?, ha ?, ha ?, et nous qui faisons de la diplomatie, Monsieur le Curé et moi, pour arriver à vous faire consentir. La bonne farce ? La bonne histoire ? Je te fais mon compliment, mon bon Dérigny. Tu vois bien, mon ami, que les terres ont bien fait...

D: Elles n'ont rien fait, Général. Elle ne sait seulement pas que vous me donnez quelque chose...

G: Comment ? Vous ne lui avez pas dit ?

D: Je n'ai pas eu le temps, mon Général.

Quand cette excellente femme a compris qu'en m'épousant, elle ne se séparait pas de mes enfants, elle m'a remercié comme d'un bienfait et elle a couru chez vous pour vous exprimer sa reconnaissance d'avoir arrangé son bonheur...

G: Pauvre femme ? Pauvre petite femme ? C'est bien par amour pour les enfants ? Avec un cœur pareil, Dérigny, vous serez heureux, et les enfants aussi ?

D: Que Dieu vous entende, mon Général ?

...

Madame Blidot causait pendant ce temps avec le curé...

H: Je n'ai plus de souci, de poids sur le cœur. Monsieur le Curé, dites demain une messe pour moi, en action de grâces. Allons, adieu, au revoir, Monsieur le Curé, à tantôt, mon bon Général, nous viendrons voir comment vous vous trouvez de vos fatigues d'hier. Sans adieu, mon cher Dérigny, je cours voir mes enfants et annoncer la bonne nouvelle à Elisette...

...

Madame Blidot a disparu aussi vite qu'elle était entrée, laissant Dérigny content, mais étonné, le général riant et se frottant les mains, le curé partageant la gaieté et la satisfaction du général...

G: Eh bien, mon ami, vous qui n'y pensiez pas, vous qui avez bondi comme un lion quand je vous en ai parlé, vous qui trouviez ce mariage impossible il y a une heure à peine, vous voilà presque marié...

D: Oui, mon Général. Je vous ai une vive reconnaissance d'avoir bien voulu arranger la chose. Cette pauvre femme est réellement touchante par sa tendresse pour mes enfants. Je suis sûr que je l'aimerai, non pas comme ma pauvre Madeleine, mais comme l'ange protecteur des enfants de Madeleine. Chers enfants ? Vont-ils être heureux ? Quand je pense à leur joie, je voudrais, comme Madame Blidot, pouvoir me marier demain. Et je vais suivre votre conseil, mon Général... demander au maire de nous afficher, au notaire de faire le contrat, et à Monsieur le Curé de nous garder sa messe pour le lundi de la semaine prochaine...

G: C'est agir en homme sage, mon ami. Vous êtes pressés tous deux par vos enfants. Finissez-en le plus tôt possible. Allez, mon cher, allez vite, de peur que maire et notaire vous échappent. Je vous donne congé jusqu'au soir. Monsieur le Curé veut bien me tenir compagnie, et Marcel viendra si j'ai besoin de quelque chose. Je suis, en vérité, aussi pressé que vous de voir le mariage fait et votre femme établie chez moi avec vous et vos enfants...

...

Dérigny a disparu et il a utilisé son temps.

Il a écrit dans son pays pour avoir les papiers nécessaires, il arrangeait tout avec le notaire et le maire, puis il a couru à l'Ange-Gardien, où il arrivait vers le soir, au moment où les enfants venaient de s'éveiller et demandaient à manger.

Madame Blidot accourt...

H: Mes enfants, mes chers enfants, votre papa veut bien que je vive toujours avec vous et avec lui.

Il va m'épouser. Je serai sa femme et vous serez mes enfants ?

J: Oh ?, que je suis content, Maman ? J'avais peur que Papa ne nous emmène loin de vous, ou bien qu'il ne nous laisse ici en partant sans nous.

Merci, mon cher Papa, vous êtes bien bon ?

D: C'est votre maman qui est bien bonne de le vouloir, mes chers enfants. Moi, je suis si heureux de vous garder près de moi avec cette excellente maman que je la remercie du fond du cœur d'avoir dit oui...

H: Et moi, mon ami, je vous remercie de tout mon cœur de m'en avoir parlé. C'est que je n'y pensais pas du tout. Allons-nous être heureux, mon Dieu ?

Tous ensemble, pour toujours ?

...

Elisette, qui avait préparé le souper, est venue ainsi que Marcel prendre part à leur joie, et les enfants sautaient et gambadaient sans oublier le souper, car Paul criait...

P: Et la soupe ? J'ai si faim ?

M: Voilà ? Voilà ?

...

Ils se sont mis gaiement à table. Tous étaient les plus heureux gens de la terre. Le général a été porté aux nues. On n'en disait que du bien.

Madame Blidot trouvait même qu'il était très bel homme, ce qui excitait les rires de la famille.

Le souper fini, les enfants, mal reposés de leur nuit de fatigue, demandaient à se recoucher.

Madame Blidot n'a pas voulu être aidée par Elisette. Elle la remplaçait par Dérigny, enchanté de donner des soins à ses enfants et de voir faire Madame Blidot.

Marcel et Elisette sont allés voir le général. Dérigny et Madame Blidot les y ont rejoints quand les enfants ont été endormis. On laissait, pour les garder, une servante qu'on avait prise depuis l'arrivée du général et que Elisette a voulu garder quand elle a su que sa sœur les quitterait.

...

Chapitre 24 - Conclusion, mais sans la fin...

Les dix ou douze jours qui séparaient la demande en mariage d'avec la cérémonie se sont écoulés vite et gaiement. Les futurs mariés quittaient peu le général que la gaité et l'entrain de Madame Blidot amusaient toujours. Le mariage s'est fait sans bruit ni fête. Deux veufs qui se marient ne font pas de noce comme des jeunes gens. On dînait chez le général, avec le curé et le notaire. Dans l'après-midi, Madame Dérigny s'installait chez le général avec les enfants.

Elisette et Marcel sont devenus seuls maîtres de l'Ange-Gardien. Le général désirait que l'auberge du **Général reconnaissant** reste ouverte à tous les voyageurs militaires, et lui-même se plaisait à les servir et à couler des pièces d'or dans leurs poches. Il a vécu gai et heureux à Loumigny pendant un mois encore. La conclusion de la paix l'obligeait à quitter cette vie douce et uniforme qui lui plaisait... au moins pour un temps.

Il a donc fallu partir. Selon leurs conventions, Dérigny l'accompagnait, emmenant sa femme et ses enfants, tous enchantés du voyage et heureux de ne pas se séparer. Madame Blidot s'était attachée à son mari autant qu'aux enfants. Dérigny s'est aperçu avec surprise qu'il aimait sa seconde femme comme il avait aimé Madeleine. Sa gaité première était revenue. Le général se trouvait le plus heureux des hommes.

Avant de quitter Loumigny, il donnait la maison et ses dépendances à sa petite femme, comme il l'appelait encore... les prés, les terres environnantes à Dérigny, qui ont eu ainsi une propriété personnelle de plus de quarante-mille francs.

Marcel et Elisette se sont chargés de l'administration et de la garde de la maison et des terres du **Général reconnaissant** en l'absence de Dérigny et de sa famille.

La séparation des deux sœurs a été douloureuse. Elisette pleurait. Marcel était visiblement ému. Le général embrassait Elisette avec effusion et il dit en la remettant à Marcel...

G: Au revoir, et dans un an, mes enfants, mes bons amis. Attendez-moi pour le baptême de votre premier enfant. C'est moi qui suis le parrain. Adieu, mes enfants, pensez au vieux général, toujours reconnaissant...

...

La voiture est partie. Marcel a emmené sa femme qui pleurait moins amèrement depuis la promesse du général...

E: Croyez-vous, mon ami, qu'ils reviendront dans un an, comme l'a promis le général ?

M: J'en suis certain, ma petite Elisette. Il nous aime tous, il n'aime que nous, et il veut notre bonheur ?

...

Marcel a essuyé les yeux de Elisette et il l'a emmenée faire une tournée d'inspection dans les prés et les terres de Dérigny.

Ils ont tout rangé dans la maison qui restera fermée jusqu'au retour de ses propriétaires.

Pas loin, Tédodime est devenu un assez bon sujet, et il est sorti de chez "les frères" pour entrer en qualité de commis dans une maison de commerce.

Le procès Bournier s'est terminé par la condamnation à mort de monsieur et de sa femme, et aux travaux forcés à perpétuité du frère. La femme n'a pas été exécutée... elle a été enfermée dans une maison d'aliénés, étant devenue folle furieuse par suite du coup sur la tête qu'elle avait reçu de Marcel. Monsieur a eu la tête tranchée et il mourut proférant des imprécations contre Marcel et le général.

On a su par lui, et dans le courant du procès, qu'il avait emmené la voiture du général pour faire croire à son départ, qu'il avait mené cette voiture dans un bois où il l'avait brisée avec son frère à coups de hache et brûlée ensuite, et qu'ils étaient revenus de nuit à Loumigny sans avoir été vus de personne.

Le curé a fait exécuter les travaux qu'avait indiqués le général. L'église de Loumigny est devenue la plus jolie du pays et elle a été souvent visitée par des voyageurs de distinction qui s'arrêtaient à l'Ange-Gardien, seule bonne auberge du village.

Quant au général et ses compagnons de route, leur voyage a été gai et heureux, et ils sont arrivés tous en bon état au pays du général.

... à suivre... avec le Général Dourakine...

